

*L'Etranger*

*Vu dans le Journal des Savants*

1665-1797

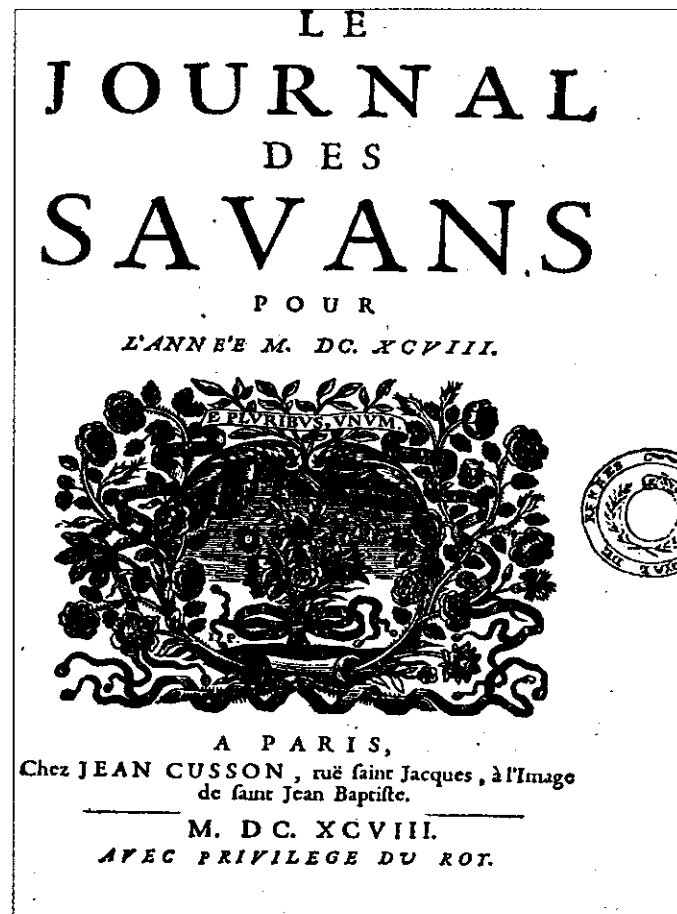


*Jean Noël Cloarec*

## L'ETRANGER,

VU DANS LES ARTICLES DU JOURNAL DES SAVANTS

(1665-1797)



*Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain de la fréquentation du monde... Ce grand monde (...) je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage.*

Montaigne, *Essais* (I, 26), 1580

A partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on assiste à la prolifération des récits de voyage. « Peu de littératures ont été écrites et répandues avec autant de succès et de libéralisme que la littérature de voyage. Elle atteignait les masses elles-mêmes, sous forme de gazettes, de relations distribuées par les colporteurs. Les *Lettres édifiantes* des Jésuites paraissent de 1702 à 1776, de format in-12 et de prix modique elles étaient destinées à la clientèle populaire (...), les gros in-4<sup>o</sup> des relations de voyages dont la publication est favorisée par les gouvernements et les grandes entreprises commerciales ne se répandent que dans les milieux d'affaires, les bibliothèques des collectivités et des lettrés » (P.J. Charliat, *Nouvelle histoire universelle des explorations*, tome 3, Nouvelle librairie de France, 1962). Le *Journal des Sçavans* dont le dessein est de faire savoir ce qui se passe dans la république des lettres (premier numéro, janvier 1665) va donc rendre compte de ces parutions et contribuera par là à faire connaître les récits de voyageurs, d'ambassades, de commerçants et de missionnaires. Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de manière moins intéressée, une idée neuve va apparaître, la conviction que le voyage à l'étranger est un élément important de l'éducation chez l'homme fortuné. Mais chez tous « naît une nouvelle passion, la curiosité. On va rechercher tout ce qui est différent, tout ce qui dépayse, tout ce qui vient d'ailleurs. Peu importe d'où et comment. Une ambassade des Turcs ou des Siâmois devient un événement » (Jacques Roger : *Buffon*. Fayard 1989).

Le J.d.S. ne trie pas parmi les sources, il n'y a que l'embarras du choix ! Ces sources sont-elles fiables ? Pas toujours. Le visiteur arrive avec ses préjugés, son éventuel sentiment de supériorité. Le lecteur ne doit pas croire à la véracité de tous ces écrits. Avec un peu d'habitude et de confrontation avec différents textes, il peut quand même se faire une opinion un peu critique. D'autre part, le ton relativement constant de certaines contributions, comme les *Lettres curieuses et édifiantes écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus* (plusieurs centaines d'articles), les rendent plus utilisables ; on ne perd jamais de vue l'objectif idéologique (*ad majorem Dei gloriam*), mais l'ensemble est plutôt mesuré et objectif. Certaines de ces lettres, adressées à des « personnes de qualité » mettent davantage l'accent sur le pittoresque, ainsi en est-il de la *Lettre du Révérent Père B\*\*\*, Missionnaire à la Chine, à Madame la Comtesse de Forben* qui débute ainsi : *Vous exigeâtes de moi, il y a deux ans que je vous envoyasse des observations détaillées...* (septembre 1765).

*Le Journal des savants offre peu d'illustrations relatives aux récits de voyages. Le texte a été complété par des dessins anciens et quelques documents plus récents, pris notamment dans différents tomes de la Nouvelle géographie universelle d'Elisée Reclus.*

Il est intéressant d'accompagner les citations du Journal des Sçavans de quelques extraits de publications contemporaines ou postérieures. Il importe par exemple de consulter un texte de Buffon de 1749, *Variétés dans l'Espèce Humaine*. Stéphane Schmitt (Introduction aux *Œuvres de Buffon*, La Pléiade, 2007, 1678p) signale que cet écrit « n'est pas à proprement parler de Buffon puisqu'il est composé en majorité d'extraits de voyageurs. Mais ceux-ci sont plus ou moins modifiés (tous les degrés existent, de la citation simple et fidèle avec ou sans guillemets, à la réécriture totale), ordonnés conformément à une vision éminemment personnelle ». Disons que notre illustre naturaliste a quand même généralement cité ses sources.

## NOS PLUS PROCHES VOISINS EUROPEENS

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Europe des gens érudits existe, les rédacteurs du J.d.S. connaissent les *Acta eruditorum* de Leipzig, les *Philosophical transactions* de Londres, le *Giornale dei Letterati* de Rome, par exemple. Nous ne devons pas nous étonner de trouver fréquemment des appréciations plutôt flatteuses !

### Un passage par l'Espagne

Le J.d.S. rend compte scrupuleusement de ce qui paraît, mais, devant les outrances, se borne parfois à une simple annonce assortie parfois d'un jugement de valeur ; ainsi en est-il de la *Relation de Madrid ou remarques sur les mœurs de ses Habitants* (J.d.S. 9 février 1665). Cette relation (publiée à Cologne) est une pure Satyre dans laquelle l'Auteur tâche de rendre Madrid ridicule. Passons donc, car il y a des pointes et de meschantes subtilités qui en rendent la lecture désagréable.

Les Espagnols s'accommoderaient très bien de l'Inquisition et sont persuadés que les rigueurs de ce tribunal ont garanti leur pays des erreurs qui se sont répandues au reste de l'Europe depuis le commencement du dernier siècle. C'est pour cela que l'exécution la plus cruelle de l'Inquisition passe parmi eux pour une cérémonie religieuse (*Relation d'un voyage d'Espagne*, J.d.S. 8 juin 1691). Cependant les Etrangers voient bien que les procédures qu'ils gardent sont exceptionnelles. Ils laissent longtemps un accusé dans les prisons sans rien lui dire au sujet de sa détention, ne lui confrontent jamais les témoins et ne lui donnent aucun moyen de se défendre.

La prospérité générée par les « Indes » frappe les voyageurs, ainsi dans une *Relation du voyage d'Espagne*, un ensemble de 15 lettres retraçant le voyage de « Madame la Comtesse d'Aulnoy », (Comtesse d'Aulnoy, 1650/51-1705) (J.d.S. 16 juin 1691), on note que tous les Officiers qui vont aux Indes s'y enrichissent. Quoiqu'ils n'achètent point leurs charges, ils ne les obtiennent point aussi sans présent. Pour le faire ils empruntent de leurs amis, et entrant épuisés et affamés dans ce pays, ils travaillent à s'y remplir en peu de temps. Il n'est pas jusqu'aux Religieux qui, malgré leur vœu de pauvreté en rapportent de grosses sommes amassées en peu d'années.

Mais cette prospérité va-t-elle durer ? Non bien sûr, mais beaucoup croient pouvoir s'enrichir grâce à l'or de Séville ; au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Guzman, le picaro décrit par Mateo Aleman (1604), vit dans l'espoir de voir notre maison devenue une autre bourse des Indes ;

lingots de çà, lingots de là, nous la pourrions fabriquer toute d'argent et paver d'or : il me semblait déjà les y voir entrer courbés sous le faix de ces barres, ayant outre cela les poches décousues par la pesanteur des écus et des réales. A la même époque, certains perçoivent le malaise économique et social, le licencié Martin Gonzales de Cellorigo (Valladolid, 1600) formule un diagnostic sévère, pour lui tout le mal vient de ce qu'on a dédaigné ce qui fait le soutien naturel de l'homme et de ce que l'on a adopté cette attitude destructrice de toute république : croire que la richesse est seulement dans l'argent et l'intérêt de l'argent. Les titres de rente qui rapportent cet intérêt ont plongé ce pays au plus profond degré de misère ; car tous les Espagnols, ou la majeure partie d'entre eux, ont désiré vivre de ces titres et de leurs revenus sans chercher à approfondir d'où pourraient bien sortir les moyens de soutenir pareille façon de vivre. (Cet extrait figure dans la préface de Maurice Molho pour *Les Romans picaresques espagnols*, La Pléiade, 1968.) Cet état d'esprit va durer longtemps, François Coréal dans son *Voyage aux Indes Occidentales, 1666-1698* signale les raisonnements des équipages qui se promettent de faire bonne vie en Amérique, où il n'est question que de piller aux dépens du Roi et des Indiens. (J.d.S. octobre 1724).

Madame la Comtesse d'Aulnoy à Burgos. Une auberge recommandable !

Quand il fut temps d'aller coucher, Madame la Comtesse d'Aulnoy fut conduite à une galerie toute pleine de lits. A peine estoit-elle couchée, que le maître et la maîtresse amenèrent douze ou quinze gueux pour coucher dans les lits qui estoient vides. La Comtesse ne put s'en exempter qu'en payant chèrement les lits, et le lendemain matin elle apprit que les gueux qui lui avoient été amenés n'estoient pas des voyageurs, mais des voisins de l'hôtellerie dressés par le maître à ce manège (J.d.S., 11 juin 1691). Une bien belle arnaque qui pourrait figurer dans un roman picaresque. Dans l'un d'entre eux, *La vie de Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman (1544-1614 ?), figure cette remarque désabusée : Que de larcins, que de violences, que d'ordures et de traîtrises se commettent dans les auberges et relais ! Que Dieu y est peu en révérence ! Qu'on y craint peu Ses ministres et Sa justice !

Les voyageurs n'échappent pas toujours aux idées reçues, ainsi en est-il de M. de S\*\*\* dans son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (J.d.S. février 1771) : le portrait des Espagnols n'y est point flatté, mais l'ordre établi dans le Gouvernement y est assez vanté. L'Inquisition ne gêne pas notre auteur, mais quand même, elle empêche les esprits de prendre l'essor. (...) L'occupation la plus ordinaire des Espagnols, dit M. de S\*\*\*, c'est de s'ennuyer tout le long du jour, leur plus cher divertissement est la Fête des Taureaux... Madame d'Aulnoy décrit dans sa dixième lettre une course de taureaux qui se déroula Plaza Mayor à Madrid et signale que les Papes ont voulu abolir ces spectacles barbares, mais la passion que les Espagnols ont de les voir, a conduit leurs Saintetés de les tolérer (J.d.S. 11 juin 1691).

Dans le numéro de décembre 1774, le J.d.S. rend compte d'un voyage effectué en 1755 par un Italien resté anonyme, cet individu raffiné ne dissimule pas ce qui l'a blessé dans les manières espagnoles, surtout dans celles qui concernent la table. Le plus important est quand même ce que l'on mange... La morgue est en général le grand défaut qu'il reproche aux Espagnols ; le contrepoids à ce défaut est la magnanimité, surtout l'horreur des mensonges et une sorte de crédulité noble qui vient de la peine qu'ils ont même à soupçonner la fourberie. Les femmes ont à peu-près les mêmes défauts et les mêmes vertus que les hommes ; quant à l'extérieur, il m'a paru, dit l'Auteur, que la Nature ne leur prodigue pas ses faveurs. Chez elles, la régularité même des traits est presque toujours gâchée par la couleur de leur teint, leur principal agrément consiste dans la vivacité de leurs yeux qui sont ordinairement pleins de feu et pétillants. Le J.d.S. note sans déplaisir que le traducteur ajoute quelques commentaires pour contester les assertions du voyageur ! Il est vrai que l'Auteur est un Milanais qui paroît n'être

favorable ni à la Nation ni à la Langue Française. Le rédacteur du J.d.S. prend parti pour le traducteur : *L'Auteur de ce voyage paroît mettre la Langue Castillane au-dessus de la Langue Française pour l'abondance, ce qui est assez difficile à croire, quand on compare la vie retirée des Espagnols, avec l'esprit de société, si vif, et si commun chez les François. Il est contredit par le Traducteur* (dans ce cas : Traduttore, Traditore).

Le J.d.S. gardera toujours un ton modéré, propriété de l'état il ne peut desservir la Royauté, mais il n'adopte pas la partialité que l'on trouve chez deux de ses concurrents, les *Nouvelles Ecclésiastiques* où s'expriment les Jansénistes, et le *Journal de Trévoux*, organe des Jésuites. Dans ces deux publications « c'était (...) des deux côtés sous des formes plus âpres ou plus doucereuses, même étroitesse d'esprit, même inintelligence des besoins intellectuels du temps, même indigence de talent et d'éloquence que ne compensaient pas suffisamment la violence et la malignité » (Gustave Lanson, 1857-1934). Le J.d.S. rend compte des ouvrages qui paraissent ; les rédacteurs peuvent-ils être totalement objectifs ? Si dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, les Jésuites sont présentés de manière favorable (et pour cause !), certains des ouvrages analysés critiquent les activités de la Compagnie en Europe ; mais il y a à l'époque de véritables pamphlets dont il ne rend pas compte, soit parce que le tirage est trop faible, soit pour ne pas aider à la diffusion d'idées subversives ; sans compter que certains écrits véhéments insérés dans des Mémoires ne seront livrés au public que bien plus tard, comme c'est le cas de celui cité ci-dessous.

Jésuites tous puissants, mais tous ignorans en Espagne et pourquoi

*Je ne les trouvais pas en Espagne moins puissants qu'ils se le sont rendu partout ailleurs, pénétrant partout, imposant partout, et d'amour ou de crainte se mêlant de tout. Les Dominicains, autrefois si puissants en Espagne y étaient devenus de petits compagnons auprès d'eux. (...) Mais quels pays que ceux de l'Inquisition ! Les Jésuites sont partout et en tout genre de science, ce qui ne leur est pas disputé par leurs ennemis, les Jésuites, dis-je, sont ignorans en Espagne, mais d'une ignorance à surprendre. (...) C'est que l'Inquisition furette tout, s'alarme de tout, sévit sur tout avec la dernière attention et cruauté. Elle éteint toute instruction, tout fruit d'étude, toute liberté d'esprit, la plus religieuse même et la plus mesurée. Elle veut régner et dominer sans mesure, encore moins sans contradiction et sans même de plaintes ; elle veut une obéissance aveugle sans oser réfléchir ni raisonner sur rien ; par conséquent elle abhorre toute lumière, toute science, tout usage de son esprit ; elle ne veut que l'ignorance, et l'ignorance la plus grossière ; la stupidité dans les chrétiens est sa qualité favorite, et celle qu'elle s'applique le plus soigneusement d'établir partout comme la plus sûre voie du salut, la plus essentielle parce qu'elle est le fondement le plus solide de son règne et de la tranquillité de sa domination. De qui est ce texte ? D'un athée, comme Helvétius ou La Mettrie ? D'un déiste comme Voltaire ? Non. C'est écrit en 1721 par Saint-Simon, Duc et Pair du Royaume qui sera promu « Grand d'Espagne de la première classe » en 1722 (Mémoires, tome VIII, La Pléiade, 1988).*

Le J.d.S. nous fait pénétrer dans la cour d'Espagne (29 janvier 1691). Les deux tomes parus l'année précédente à Paris chez Barbin sous le titre *Mémoires de la Cour d'Espagne* sont l'objet d'un compte-rendu de six pages : *Il y a des particularités secrètes qui n'entrent pas dans l'histoire et qui pourtant se lisent avec plaisir, et ne s'oublent presque jamais. Celles qui se trouvent dans ces mémoires sont à peu près de cette nature et regardent principalement la vie triste et mélancolique que la feuë Reine d'Espagne mena pendant les deux premières années qui*

*suivent son arrivée dans ce royaume-là. La reine, épouse de Charles II, est Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV.*

Le 24 janvier 1674, la Duchesse de Terra-Nova fut nommée *Camarera Major*. Son premier soin fut d'étudier les actions et les paroles de la Reine, et de les tourner en poison. Et la *Camarera Major* est une redoutable garce ! Voici deux exemples : *Elle avoit donné à ce prince de si mauvaises impressions contre les François, qu'il ne pouvoit souffrir que la Reine caressoit en sa présence de petits chiens qui venoient de France, encore moins qu'elle vit au travers des vitres passer un François par la cour du Palais.*

*La Camarera ne pouvoit voir sans peine deux perroquets que la Reine aimoit beaucoup. C'estoit assez pour lui déplaire qu'ils ne parlassent que François. Un jour que la Reine alloit à la promenade, elle feignit une indisposition pour ne pas la suivre ; et aussitôt qu'elle fut partie, elle demanda les deux perroquets, et leur tordit le cou. La Reine prit un bon moment pour supplier le Roi de lui ôter la Camarera ; ce qu'elle obtint, quoique cela fut sans exemple.*

## Nos cousins Germains

Il n'y a pas de grands désaccords idéologiques qui pourraient influencer sur les appréciations. La *Relation du traité du génie, des Mœurs et des occupations des principales Nations de l'Europe* traite de 17 pays, parmi lesquels figure la Turquie. Le rédacteur, M. Otton, étant natif de Francfort peut-être pourrait-on assortir ses remarques d'un bémol ? Le J.d.S. semble un peu réservé sur l'article des Allemands qui selon toutes les apparences, sont la Nation de l'Auteur comme de l'Editeur. Il est vrai que M. Otton va un peu fort, les Allemands ont tant de génie et de goût, ils sont si habiles dans les sciences et les arts ; que ceux qui leur reprochent de la pesanteur et de la grossièreté semblent ignorer, dit l'Auteur, que cette Nation est supérieure à tous les autres Peuples aussi bien du côté de l'esprit que du côté de la valeur. Ce discours magnifique est soutenu par une exagération de Bodin, qui, quoique Français, ce que notre Ecrivain fait soigneusement remarquer, assure que les Allemands, autrefois féroces comme les bêtes qui habitoient leurs forêts, paroissent devenus depuis peu d'années, plus humains que les peuples de l'Asie, mieux disciplinés que les Romains, plus religieux que les Hébreux, plus philosophes que les Grecs... Et cela continue, trop, c'est trop !

Les Germains ne cèdent à aucune Nation ni en force de corps, ni en force d'esprit. Ils ne sont pas fort vifs mais ils sont très constants et soutiennent avec courage les plus longs travaux. Ils n'entreprennent la guerre qu'avec lenteur, dès qu'ils l'ont commencée ils la font durer longtemps et leur colère ne se dissipe pas aisément. Nulle nation n'est plus propre aux travaux militaires. (...) Ils aiment la candeur et les mœurs simples, ils détestent la tromperie et même la dissimulation. (...) Le peuple Allemand vit dans l'heureuse ignorance de grands crimes et de quantité de vices qui infectent d'autres nations. Il a pourtant le sien (nobody is perfect), il aime à boire avec excès. C'étoit en buvant que les Germains délibéroient sur les grandes affaires remarque Tacite. C'est aussi en buvant que leurs descendants les examinent. Le vin leur semble d'ailleurs très propre à faire naître et augmenter l'amitié et un Hôte ne témoigne jamais mieux le plaisir que l'Etranger lui fait que lorsqu'il s'enivre avec lui (J.d.S. 29 janvier 1720).

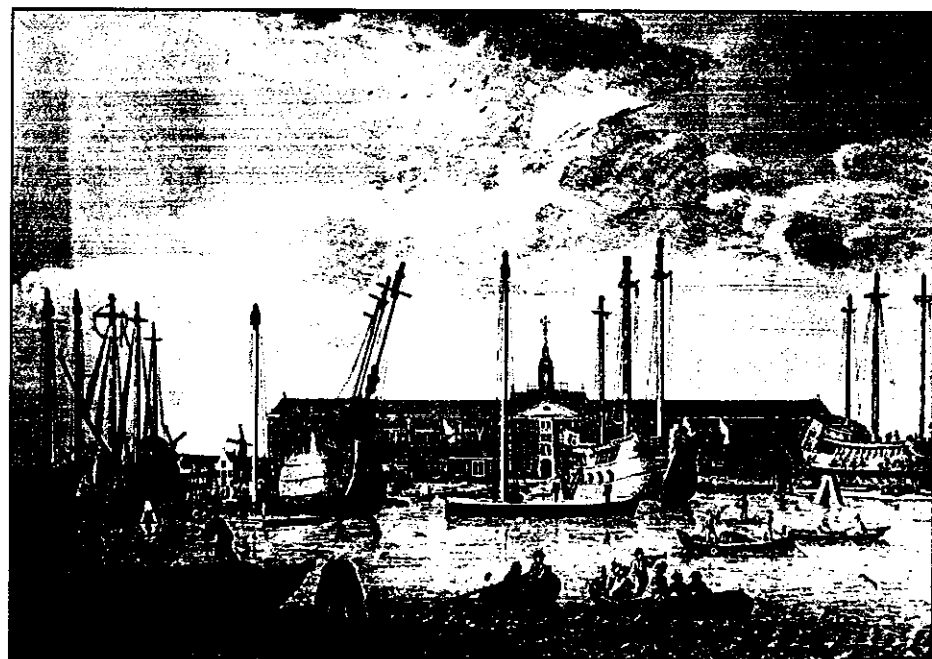
Montaigne, le Bordelais, écrit que les Allemands boivent quasi esgalement de tout vin avec plaisir. Leur fin, c'est l'avalier plus que le gouter (Essais II, 2).

## Les peuples des Païs-Bas

*Les peuples des Païs-Bas sont incapables de faire et de souffrir aucune tromperie. On peut surprendre leur simplicité, mais on s'attire par là une aversion dont ils ne reviennent guère (J.d.S. 29 janvier 1720).*

Cette opinion flatteuse est très répandue. On doit noter, à partir de 1688, que les considérations religieuses influent fréquemment dans le jugement, c'est ainsi que dans le J.d.S. on observe, par exemple, que les fréquents comptes-rendus scientifiques (la Hollande est le pays de Swammerdam, de Graaf, van Leeuwenhoek, Huyghens, Hartsoeker) cèdent la place à des écrits polémiques contre les Protestants de Hollande. M. Guillot de Marcilly, dans sa *Relation historique et théologique d'un voyage en Hollande* s'inscrit dans le cadre des controverses entre catholiques et calvinistes. Il doit bien reconnaître qu'Amsterdam bénéficie de l'Agrément d'un nombre infini de canaux tous bordés d'ormes (la maladie de l'orme, alias le 'dutch elm disease' n'avait pas encore frappé) et de tilleuls dont l'aspect et la simétrie sont un des plus beaux points de vue du monde. Amsterdam bénéficie, aussi à partir de 1669, du premier système d'éclairage public au monde avec 2556 lampes à huile réparties dans toute la ville. On doit cette idée lumineuse au peintre Jan van der Heyden (1637-1712). Mais, Hélas ! Hélas ! *Dans les pays de liberté, dit-il dans une note, on ne trouve que trop de partisans du Déisme et de l'Athéisme. L'Angleterre et la Hollande fournissent en abondance de ces prétendus esprits forts qui, au bout du compte, ne sont que des visionnaires dans leur système sans solidité dans leur raisonnement. L'orgueil, l'impiété et le libertinage sont l'âme de leurs démarches.* Décidément, la liberté est quelque chose de dangereux, une bonne et sainte Inquisition, voilà ce qu'il nous faut !

M. Guillot de Marcilly espionne quelque peu ses compatriotes religionnaires expatriés, il assiste à des prêches où il découvre le poison caché de l'hérésie dans des assemblées dans lesquelles s'il y a un nombre d'honnêtes gens dont il se loue, il y a aussi une infinité de canailles ignorantes, qui purgeant la France par leur sortie, se sont répandus dans cette république et ailleurs.



Vue de la maison  
et magasin des  
Indes Orientales à  
Amsterdam

Chez Fouquet junior

## Nos amis les « Godons »

L'Angleterre, plus exactement les habitants de Londres, apparaissent dans beaucoup de comptes-rendus du J.d.S.

Le tableau comparatif dressé par M. Otton (J.d.S. 29 janvier 1720) les présente ainsi : *Les Anglois honorent leur propre Nation avec une admiration profonde ; ils sont guerriers, mais leur bravoure est accompagnée de plus de fougue que de jugement. Le peuple d'Angleterre est querelleur et peu gracieux aux Etrangers. La Noblesse au contraire a pour eux beaucoup d'égards, les comble de faveurs.*



Londres, Saint-Paul, vu de la rive sud.  
Gourdault, L'Europe pittoresque.  
Hachette 1892

Certaines sources, séduisantes au premier abord, sont décevantes, ainsi en est-il des *Lettres d'un Persan en Angleterre à son ami à Ispahan* (J.d.S., février 1772), car *Milord Littleton n'a pas la légèreté et la délicatesse qui caractérisent l'illustre Magistrat (Montesquieu) et tout compte fait, voilà à quelques nuances près Paris dans Londres.* Lord Littleton ne fait pas le poids, mais plus tard, trop tard pour le J.d.S., paraîtra *Adventures of Hadji Baba of Ispahan in London* ; l'auteur, James Morier (1780-1849), est Anglais, mais né à Smyrne, il a longtemps vécu en Perse ; son récit d'une ambassade de Perse à Londres est savoureux (James Morier, *Les aventures de Hadji Baba en Angleterre* ; Phébus libretto, 1986). Ce n'est pas toujours facile de vivre dans ce pays ! Par exemple de trouver la direction de La Mecque, l'unique boussole est cassée, comment donc repérer le droit chemin qui conduit au sanctuaire de notre bienheureux Prophète ? Le soleil ? Mais le responsable est complètement atterré, il n'avait pas vu le soleil une seule fois depuis que nous avons touché l'Angleterre et appréhendait vraiment que les rumeurs qui couraient sur ce pays fussent sur le point de se vérifier : *cette terre ne savait-elle donc point le soleil ? (...) Il avait commencé à perdre tout espoir (...), lorsqu'un matin le soleil est venu ! Le soleil est ici ! Et de fait, en levant les yeux, nous le découvrîmes bien, perdu au plus profond d'une atmosphère jaunâtre toute de vapeurs et de fumées.*

L'expression libre dans les rues de Londres.

Faisons pour une fois une infidélité au J.d.S. en ouvrant les « *Mémoires de Trévoux* » d'octobre 1760. La publication des Jésuites rend compte d'un ouvrage anglais, *The Connoisseur* d'un certain Mr Town, les personnes qui expriment leurs idées en public comme il se fait à Hyde Park sont perçues par le journal comme des « esprits forts », forcément dangereux ! *Un boulanger s'élevait contre cette sentence que l'homme ne vit pas seulement de pain... Un Frater soutenoit qu'un jeûne de 40 jours n'est pas possible... Un matelot jurait que la Bible n'est qu'un tissu de mensonges... Un marmiton demandoit à son compagnon ce qu'il pensoit du souper de Cana...*

Alessandro Verri (lettre du 21 octobre 1766 : *Voyage à Paris et à Londres*, Laurence Tepper, 2004) signale que *la tolérance des opinions qui fait tant de bruit parmi les philosophes est ici une vérité que connaissent tous les faquins.* Et à Londres : *Vous ne voulez croire à rien ? Vous êtes libre. (...) Vous voulez fonder une secte ? Vous êtes libre. Vous voulez dire que le Roi est un c... ? Vous êtes parfaitement libre. Mon serviteur le dit cent fois par jour.*

L'opinion des étrangers est toujours intéressante, un voyageur (*Voyages historiques en Europe*, t. 4, J.d.S. 21 février 1695) déplore que depuis que *Henri VIII s'est séparé de l'Eglise Catholique toutes sortes de religions ont été permises, nonobstant cette horrible confusion (!) les Anglois sont tous si religieux observateurs du Dimanche qu'il ne leur est pas permis de vendre, d'acheter, de chanter des chansons profanes, ni de toucher aucun instrument. Merry England ! Cette horrible confusion ne serait-elle pas un garant de liberté ? S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le despotisme serait à craindre, s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix heureuses* (Voltaire, *Lettres philosophiques*, appelées aussi *Lettres anglaises*, 1734).

Restons dans le domaine de la religion, le J.d.S de janvier 1726 rend compte de *La lettre sur les François et les Anglois* écrite par un *Gentilhomme Suisse*. On y trouve ceci :

*En matière de Religion, on diroit presque que chaque Anglois a pris son parti pour en avoir tout de bon, mais une à sa mode ou pour n'en avoir pas du tout et que leur Pays à la différence de tous les autres est sans hypocrisie.*

*L'Auteur dit un mot du Clergé : on est surpris de voir l'air de santé et de prospérité de la part de ceux qui le composent et on considère agréablement tous ces Chapelains gras et vermeils. Ils sont accusés, continue-t-il, d'être un peu paresseux et ce grand embonpoint fait soupçonner qu'il en est quelque chose, d'ailleurs on en trouve dans les Caffez, la pipe à la main, et aussi dans les cabarets... MAIS, poursuit notre Auteur, leurs Sermons sont plus respectables que leurs personnes, outre qu'ils les font courts, (très important cela !), ils le lisent au lieu de le réciter par cœur, ou pour mieux dire, leur coutume est, en le prononçant de s'aider un peu de leur papier sur lequel ils jettent les yeux de temps en temps. (...) Si le Prédicateur ne réussit pas autant qu'il seroit à souhaiter, du moins il ne donne pas lieu par de longues et insipides harangues aux uns de se moquer du Prédicateur, et aux autres de se moquer de la Religion.*

#### Une comparaison des Prédicateurs

*Le Prédicateur Anglois monte en Chaire d'un air modeste et timide, vous diriez qu'il ose à peine regarder l'Assemblée, puis d'un ton posé, il fait un raisonnement court, simple où pour l'ordinaire il y a du bon sens.*

*Le François au contraire semble monter sur un Throne, et à mesure qu'il monte, on voit redoubler en lui l'orgueil ecclésiastique, il commence par tourner la tête de tous côtés et regarder fièrement les Auditeurs comme s'ils vouloient lui inspirer le respect pour sa présence. Le Sermon qu'il leur fait ensuite ne manque guère d'être long, ennuyeux, rempli d'imaginaires creuses et de fleurs de Rhétorique. Le Prédicateur s'y démène beaucoup et crie comme un homme qui manque de bonnes raisons pour persuader... (J.d.S. janvier 1726).*

Pas si mal vu ! Bossuet (1627-1704), Bourdaloue (1632-1704) dont les sermons étaient interminables et, paraît-il, diurétiques, Massillon (1663-1742) et d'autres vedettes de la profession ont déteint sur tout le clergé. En France aussi, les prédicateurs étaient souvent l'objet de critiques : *Ils font de grands mouvements, ils élèvent souvent la voix, les 'hélas' et les plus fortes exclamations leur coûtent peu MAIS ce ne sont ni les efforts de voix, ni les roulements d'yeux, ni les contorsions des corps, ni les grands coups donnés sur la chaire, qui font un Prédicateur touchant, c'est quelque chose de bien différent de tout cela et que le commun des Prédicateurs n'attrappe point* (J.d.S. juin 1724).



William Hogarth.  
The Sleeping Congregation

1736

Il est intéressant de consulter les observations de deux gentilshommes Suédois qui figurent dans trois volumes parus initialement à Lausanne, avec un curieux titre : *Londres : Transivi ut viderem sapientiam* (j'ai traversé pour voir la sagesse) (J.d.S., décembre 1771). Le Journal en rend compte sur 11 pages (les deux contributeurs sont désignés conjointement sous le vocable « l'auteur »), mais il publie aussi des observations de M. Houlston, *Anglois fort instruit* qui conteste quelques points.

Les Suédois ont affirmé que *toutes les petites Ecoles de Londres enseignent le François concurremment avec l'Anglois et bientôt le François se fera par choix la Langue du peuple Anglois...* C'est malheureusement inexact. Les Suédois ont dû voir un exemple particulier. Dommage ! M. Houlston va contester ce point mais regrette qu'on peut même reprocher aux Anglois que, *plusieurs d'entre eux qui par le rang et l'éducation doivent apprendre le François, n'en savent pas un seul mot...*

D'autres observations sont plus justes :

*Un Anglois ne mange de pain que le tiers d'un François, (...) leurs Médecins le regardent comme le plus lourd et le moins digestif de tous les aliments, (...) en revanche les Anglois mangent beaucoup plus de pâtisseries et des puddings.*

*Manifestement notre Auteur a traité la Nation Anglaise en général assez durement, dès le jour de son arrivée il leur trouve un air de tristesse comme s'ils venaient d'enterrer leur meilleur ami* (t. 1, p. 24). *Ils secouent le bras pour témoigner leur amitié froidement, le visage ne disant rien, le fameux hand shake. Les enfans Anglois avec l'air de la plus grande douceur sont déjà les moins dociles et les plus entières créatures qui soient sorties des mains de la nature. (...) Les jeunes filles ont une indocilité extrême au rapport de leurs Gouvernantes, la plupart Françaises. Salulaire rébellion ? Patriotique même ?*

*Les manières de passer les Dimanches entretiennent ce peuple dans la tristesse. Le service Paroissial se chante, mais quel chant ! Tout est au ton pesant, triste et languoureux de nos Carmélites. La tristesse règne partout, mais il a vu des discours pleins d'ironie et de sarcasmes faits au Parlement.*

*Selon lui, les Anglois ont souvent peine à conserver leur flegme à la vue d'un François. (...) Ils portent la passion du jeu à l'extrême. (...) La prononciation de la langue Anglaise, dit-il,*

est un chevrottement continuel aussi scabreux que désagréable à l'oreille avec un ton languissant, traînant et monotone.

Mais après des jugements défavorables, l'auteur ne laisse pas convenir des politesses qu'il en a reçues, de leur empressement pour le servir et pour l'instruire, des attentions qu'ont eu pour lui plusieurs seigneurs, (...) et il témoigne sa reconnaissance aux Anglois : (...) j'ai trouvé chez tous la même indulgence, la même complaisance, les mêmes bontés. Oui, mais dans la bonne société ! L'Italien Alessandro Verri (1741-1816), venant de Paris, est bien habillé à la Française, il rapporte qu'il ne peut faire un pas dans Londres sans qu'on [lui] adresse l'habituel salut de 'French dog' et, fort déçu, il va donc se contenter d'un vilain chapeau, de mauvais souliers et d'une canne (lettre du 9 décembre 1766, Voyage à Paris et à Londres, Laurence Tepper, 2004).

Tout compte fait, les observations formulées par M. Houlston portent sur des points de détail et des erreurs de transcription de noms de lieux et de noms propres. Il est vrai que quand les orateurs des deux chambres s'expriment l'on ne demande pas silence et attention en criant 'ya ! ya !', mais 'hear ! hear !' En fait, on ne comprend rien dans cette rumeur confuse ! Les critiques du bon M. Houlston sont-elles mêmes parfois discutables, il trouve que l'« auteur » exagère extrêmement les brouillards de Londres. Ces brouillards impressionnent les étrangers, les Anglais y sont habitués, mieux encore leur trouvent parfois des vertus, ainsi John Graunt (J.d.S., 2 août 1666), les trouve curieusement salubres car on meurt moins par secousses qu'à la campagne parce que la fumée et les vapeurs dans la ville la garantissent en quelque sorte des mauvaises impressions de l'air. Néanmoins, il meurt plus de monde à proportion à Londres. Malgré les effets bénéfiques du fog et du « smog » ?

A propos d'air, jetons un coup d'œil à côté : L'air de l'Irlande est si sain que les hommes n'y meurent guère que de vieillesse. Aussi n'ont-ils jamais recours aux Médecins (J.d.S. 21 février 1695). Mais les Irlandais sont si ennemis du travail qu'ils aiment mieux vivre misérablement dans un bon Pays que de le cultiver (J.d.S. 29 janvier 1720).

Les Ecossois se battent mieux que les Anglois, ils souffrent plus patiemment les incommodités de la guerre, ils se sont rendus célèbres par leur fidélité. Pour ce qui est des sciences, l'Auteur assure que les Muses ne se trouvent nulle part aussi délicieusement qu'en Ecosse (J.d.S. 29 janvier 1720).

#### Un excès d'anglophilie ? La rédaction ne suit pas...

L'abbé Delille (1738-1813) est un poète fort prisé, son « *Épître sur les Voyages* » fait l'objet d'un long compte-rendu dans le J.d.S. de juillet 1766. Le rédacteur goûte beaucoup la forme, mais n'apprécie pas vraiment l'hommage appuyé rendu aux Anglois : L'Auteur attribue aux Voyages la supériorité qu'il lui plaît d'accorder sur nous aux Anglois ; ce morceau est si beau que nous ne saurions nous dispenser de le transcrire ici, mais sans adopter les idées qu'il contient.

Vois du superbe Anglois l'humeur indépendante

D'esprits forts et nerveux, quelle foule abondante

Chez eux le naturel s'exerce en liberté

On sent avec vigueur, on pense avec fierté

D'où vient dans les esprits cette sève féconde ?

C'est qu'ils sont moins Anglois que citoyens du monde.

Bien sûr, depuis le séjour de Voltaire en Angleterre (1726-1729) et ses « *Lettres Anglaises* » (1734), ce pays apparaît comme le pays de la liberté sous toutes ses formes et l'anglophilie est quasi générale, n'empêche que la louange doit être mesurée !

## Un détour par l'Italie

L'Italie, mère des Arts... Le J.d.S. contient donc des descriptions d'édifices, des présentations de médailles et inscriptions diverses. Laissons de côté l'académisme et cherchons quelques notes pittoresques ou jugements de valeur.

*Les Italiens sont soupçonneux et grands faiseurs de réflexions soit qu'ils suivent la vertu ou qu'ils se livrent au vice, c'est toujours avec Art qu'ils agissent.* (M. Otton, J.d.S., 29 janvier 1720). L'excellence partout en somme ! Un voyageur hollandais semble souscrire à cette opinion, il se détermina sans peine à quitter Venise, parce que dit-il, qui n'est ni marchand ni voluptueux, n'a pas beaucoup d'affaires dans cette ville-là. (J.d.S. 26 février 1706). Un voyageur qui se pique de philosophe (*Voyage d'Italie, de Grèce, avec une dissertation sur la bizarrerie des opinions des hommes*, J.d.S. 28 juillet 1698) constate que les Italiens ont des talents d'expression : Il fit le récit des comédies et des spectacles qui se donnent au peuple. Il avoua que les Italiens sont inimitables dans leurs postures, dans leurs grimaces, dans leur agilité et dans leur souplesse pour les mouvements et pour les changements d'un visage qui se démonte comme il leur plaît ; mais il ajoute que la composition de leurs pièces est fade, languissante et toute remplie d'obscénité. Il est certain que les Transalpins ne suivent pas les fameuses règles des trois unités, quant à la bienséance...

Le père Labat de l'ordre des frères Prêcheurs (J.d.S. novembre 1730) invite tous les Barbiers du monde à aller apprendre leur Métier en Italie. Pour les y engager il leur apprend que les Barbiers y sont toujours habillés de noir avec le Manteau et qu'ils ont toujours avec eux un Factore qui porte dans une Toilette de soye deux bassins d'argent, un Miroir, des Boîtes à Savonnettes de diverses espèces, de la pommade, une phiole de vinaigre rosat, il observe que ces Barbiers font une profonde révérence avant de commencer.

## LE JOURNAL DES SCAVANS.

SEPTEMBRE M. DCC. LXVI.

DESCRIPTION HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'ITALIE ;  
ou nouveaux Mémoires sur l'état de son Gouvernement, des  
Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population, & de l'Histoire  
Naturelle. Par M. l'Abbé Richard.

Hic olim membra jerebit  
Per varios casus, per tota discrimina rerum. (Encl.)

Plus tard, l'abbé Richard (*Description historique et critique de l'Italie*, J.d.S. septembre 1766) donne une idée moins favorable de l'Italie car « le Christianisme y règneroit avec honneur s'il falloit en juger par des démonstrations extérieures, mais on y regarde comme des moyens infailibles de salut des pratiques de dévotion auxquelles on peut être attaché sans que le cœur soit changé. Regrettable, mais monsieur l'abbé, est ce propre aux seuls Italiens ? L'abbé, comme beaucoup de voyageurs, trouve que son compte-rendu est le meilleur, car, ayant examiné toutes les relations d'Italie qui ont été faites jusqu'à présent, il les a trouvées superficielles, imparfaites et peu fidèles. L'agitation frénétique observée dans le royaume de Naples a indisposé le voyageur qui n'a pas apprécié l'art de beaucoup parler sans rien dire, l'usage de mentir à propos, et pour l'avantage du moment ; toujours prétexter des affaires dans le centre même de la nonchalance et de l'oisiveté ; beaucoup promettre ; se mêler autant qu'il est possible de toutes les affaires qui se présentent ; ne négliger aucun emploi ; se faire, à quelque prix que ce soit, une grande existence dans l'esprit des autres... Naples ? Cela ne vaudrait-il pas aussi pour Versailles ?

**Une personne qui désirera de voyager en Italie avec fruit ne peut avoir un meilleur guide**

Le Voyage d'un François en Italie fait dans les années 1765 et 1766 (J.d.S. janvier 1770) est riche en remarques intéressantes. Naples : « On compte dans le Royaume de Naples 147 Evêchés ou Archevêchés, dont plusieurs sont d'un revenu considérable (...), l'Auteur parle de la Police et des mœurs de Naples ; les Exempts de Police appelés les Scrivani, y sont en très grand nombre, il y en a jusqu'à 110 ; on prétend que les filous sont quelquefois d'intelligence avec eux. C'est impensable, naturellement... La musique est le triomphe des Napolitains : il semble que dans ce pays-là les cordes du tympan soient rendues plus harmoniques, plus sonores que dans le reste de l'Europe ; la Nation même est toute chantante : le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation même, tout y marque et y respire l'harmonie et la musique. Le fameux « miracle » périodique du sang de St Janvier est évoqué par l'auteur qui en donne l'explication d'une manière qui paroît peut-être un peu trop Philosophique. (Hum ! Une petite remarque qu'on ne pourrait rencontrer dans les Mémoires de Trévoux, ni dans les Nouvelles Ecclésiastiques.) Sur ce même sujet, les temps changent. Le J.d.S. du 19 août 1686 avait rendu compte du Guida de Forastieri curiosi di videre... de l'Abbé Sarnelli pour qui le Sang de St Janvier, dans deux phioles de verre, qui de dur et de sec devient liquide et bouillonne quand on l'approche du chef de ce Saint (...) doit convaincre les impies des miracles que Dieu fait en faveur de ses Saints.

Ce fameux « miracle » ne semble pas avoir convaincu deux gentilshommes suédois, qui notent que les Napolitains gardent le silence sur tous ces objets, sans les croire, ils aiment mieux passer pour trop crédules que pour Mécréants (J.d.S. décembre 1765).

Venise : Les familles Vénitiennes sont ordinairement très unies, les frères et les sœurs vivent ensemble, (même après la mort de leurs père et mère) sans avoir de discussion d'intérêts, et même sans partager les biens de famille ; il y en a des exemples pris dans les plus grandes maisons. (Voilà qui n'est pas courant, Bismarck devant qui on évoquait une famille unie aurait rétorqué, « oui, mais les avez-vous vu hériter ? ») Tout ne se passait pas forcément si bien : dans la famille du comte Carlo Gozzi (1720-1806) : le décès du père allait susciter une guerre intestine irréparable et les motifs de discorde les plus ardents. (...) Nos repas en commun devenaient une assemblée de visages haineux, de regards torves et de paroles blessantes. Carlo Gozzi (Mémoires inutiles, Phébus-Libretto, 2002). Les Vénitiens sont fins, sans être mauvais, ils sont peu susceptibles de jalousie ; mais ils ont beaucoup de penchant à éviter les Etrangers, à moins que leur intérêt s'en mêle. Ils sont attachés à l'extérieur de la Religion, comme dans le reste de l'Italie, mais il semble que cela influe peu sur leur conduite. L'Etat Ecclésiastique n'est pas à Venise dans une grande considération ; les Ecclésiastiques étant exclus du Gouvernement, le parti de l'Eglise n'est qu'une ressource assez commode pour ceux qui veulent se consacrer à la philosophie, à l'oisiveté ou au plaisir. Oh !

Le voyage en Sicile devient à la mode. Le J.d.S. de janvier 1776 qui constate que la Sicile, quelque peu éloignée de nous, nous est moins connue à présent que ne le sont les Isles de l'Amérique, relate le voyage de l'Anglais Brydone ; c'est presque une relation épique avec des chemins et des précipices dangereux, de plus quand on voyage en Sicile il faut se faire escorter par des bandits, qui, selon l'Auteur, sont à quelques égards les personnes les plus respectables de l'Isle. Sur ce qu'ils appellent un point d'honneur, ils ont des idées très singulières et très élevées quelque criminels qu'ils soient par rapport à la société, ils sont d'une fidélité inébranlable entre eux et envers toutes les personnes auxquels ils se sont une fois attachés. Les Magistrats ont souvent été obligés de les protéger et de leur faire la cour. Ces bandits sont si vindicatifs que tout homme qui leur aurait donné, même depuis longtemps, quelque sujet de plainte, seroit sûr d'être assassiné ; d'un autre côté, il n'est jamais arrivé que ceux qui se sont mis sous leur protection ou qui leur ont montré quelque confiance aient eu lieu de s'en plaindre en aucune manière.

Restons en Sicile, M. Houel (J.d.S. février 1787) y observe des choses bien curieuses : il décrit des Monastères de Religieuses où l'on jouit d'une plus grande liberté qu'en France ; il apprend même qu'une Religieuse qui se plaint d'avoir la santé dérangée, a la liberté de quitter son cloître et d'aller chez ses parents, à la ville ou à la campagne ; ce qui est le meilleur remède pour dissiper la langueur, l'ennui, les dégoûts que la clôture, la gêne et la retraite procurent infailliblement. Le même M. Houel observe des pièges à thons qu'on appelle Madragues en Provence, et Tonnares en Sicile. Il signale une belle escroquerie à laquelle se livrent des moines Capucins, qui attribuant hardiment le succès de la pêche à leurs prières, en exigent une partie du produit. Sacrés Capucins ! Prions pour eux pauvres pé(ê)cheurs !

M. le baron de Riedefel (J.d.S. avril 1776) s'intéresse surtout aux monuments, mais il note l'esprit de ruse et d'artifice qui semble fréquemment s'accroître à mesure qu'on avance vers le midi.

M. Houel, peintre du Roi (J.d.S. janvier 1785) fait une description idyllique de la population des îles Lipari : la paix, la solitude, l'éloignement des autres peuples et de tous mauvais exemples maintient ces habitants dans le calme des passions que le choc des intérêts n'éveille point. Libres d'ambition et d'inquiétude, ces bons Insulaires vivent dans une tranquillité charmante. Le repos fait leur bonheur dans cette vie ; les promesses de la religion, leur espoir pour une autre ; ils sortent de ce monde comme ils y sont entrés, sans avoir rien connu.

**Une découverte dans le J.d.S. (juin 1776)**

Le Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581 (parution à Paris en 1774).

On était étonné qu'un pareil voyageur n'eût rien écrit sur ses voyages ; mais, comme on n'avait entendu parler de rien depuis 182 ans qu'il est mort, on n'y pensait plus. Le manuscrit, découvert par M. Prunis, (Chanoine Régulier de Chancelade, en Périgord), fut formellement reconnu pour original. On avait déjà dans les Essais (III, 5) quelques remarques concernant l'Italie, dont celle-ci : les Italiens ont plus commodément des belles femmes et de moins laydes que nous ; mais pour des rares et excellentes beautés, j'estime que nous allons à pair.

## L'EUROPE DU NORD

Ce n'est plus totalement l'inconnu. Des érudits Danois, philosophes et médecins sont bien appréciés par les lecteurs du J.d.S. ; la Suède de la reine Christine également. M. Otton, dans sa relation comparative de différents peuples Européens (*Brevis commentatio de ingeniis moribus et studiis...*), est fort bref. Le peuple du **Danemark**, autrefois fort belliqueux s'adonne principalement au commerce ; ce changement s'est fait par l'intermédiaire de la Noblesse qui a voulu dominer le peuple (J.d.S. 29 janvier 1720).

Un voyageur (J.d.S. 27 janvier 1701) note, à propos de la **Suède**, que l'air y est sain et les hommes y vivent longtemps. » D'autre part, on ne prête pas d'argent en Suède et l'usure y est sévèrement réprimée.

Le même auteur, vraiment sensible à la qualité de l'air, dit qu'en **Norvège** l'air y est si froid et surprend fort les étrangers que souvent ils meurent subitement. (...) On dit que le peuple est admis aux sortilèges et qu'il vend le vent, (!), on ajoute qu'il y a de gros chats qu'ils mènent à la chasse... Dans le supplément d'août 1708, le *Nouveau voyage au Septentrion* signale que les femmes norvégiennes sont fort belles quoique rousses, (voilà un bon classique, comme l'Anglais qui voit une rousse à Calais !), elles aiment les étrangers et sont de bonnes ménagères. (...) Les païsans Norvégiens sont simples, bons, hospitaliers, bons pêcheurs, ils sont esclaves de la Noblesse. Dronthem est une ville de Norvège célèbre par ses mines (Cu, Ag). La mine de cuivre est profonde de 50 toises ; on y descend dans une cuve de bois attachée à la corde d'une grue, on n'y voit de tous côtes que des cavernes épouvantables et des feux allumés. (...) Les ouvriers ressemblent plutôt à des diables qu'à des Hommes travaillant dans les mines qu'un temps réglé, savoir trois heures le matin et autant l'après dîner au printemps et en automne, et quatre heures le matin et cinq l'après-midi en été. Le reste du temps ils se réjouissent et dansent au son des hautbois et des violons. L'hiver, ils ne travaillent point, ils sont quand même payés comme quand ils travaillent c'est-à-dire à raison de trois livres par jour. M. Pagès, Capitaine des vaisseaux du Roi, parle du commerce de la Norvège, qui consiste en huile de poisson, en stocfish et en cuivre. Le sol trop froid du nord de cette Province ne pouvant nourrir ses malheureux habitants, ils sont obligés de vivre de poisson (J.d.S. Août 1783).

Il y a peu d'écrits utilisables sur ces pays nordiques. Le J.d.S. dans une « brève » en novembre 1737 évoque un ouvrage en Suédois de M. Stroemwall contenant des *Remarques historiques et politiques sur diverses choses que des Auteurs étrangers ont mal-à-propos affirmé ou nié touchant la Suède*. Le J.d.S. regrette que ce livre ne soit pas dans une langue entendue communément de ces mêmes étrangers !

Les **Lapons** apparaissent fréquemment, et le voyage de Maupertuis à la tête de la mission mandatée par l'Académie des Sciences renforce l'intérêt qu'ils suscitent !

Les Lapons ont été très maltraités dans les récits, cela commence par... Tacite (env. 55-120), qui dans « De la Germanie » décrit les « Fenni » (ou encore Finns ou Sâme), comme hideux, sales, bref des sauvages sans pénales ! Il conclut quand même par une remarque intéressante : « Insoucieux dans leurs relations avec les hommes, insoucieux dans leurs relations avec les dieux, ils ont atteint ce qui est le plus difficile à atteindre : même le désir n'est pas pour eux un besoin. »

Jean-François Regnard (1665-1709) n'est pas seulement un auteur de comédies, « un vaudevilliste qui a du style » (Gustave Lanson), il aussi voyagé. Il veut faire de l'humour, c'est simplement méchant : *Qu'est-ce qu'un Lapon ? Un petit animal dont on peut dire qu'il n'y en a point après le singe qui approche le plus de l'homme* (J-F Regnard, *Voyage en Laponie*).

Le supplément du J.d.S. d'août 1708 les trouve pittoresques, mais les décrit de façon peu charitable :

Les **Lapons** sont de petite taille et assez robustes. Ils ont le visage plat et bazanné, ils sont camus, ils ont les yeux semblables aux yeux des cochons et les paupières fort rétrécies vers les tempes. Ils sont stupides, incivils, fort lascifs, principalement les femmes. Elles sont vêtues, les unes de gros draps et les autres de peaux de Rennes, le poil en dehors avec les bas de même et des souliers sans oreilles faits de peaux de poisson où les écailles tiennent encore. Elles ont sur la tête une coiffe-cornette de toile de serpillière. Le reste de leur linge est de la même beauté. Ces Lapons ne se servent point de lits, non plus que les autres Nations Septentrionales. Ils étendent tous les soirs au milieu de la chambre des peaux d'ours sur quoy couchent pêle-mêle et sans scrupule, le maître, la maîtresse, les valets et les servantes. Dans chaque maison, on voit un **gros chat noir** à qui ils parlent comme s'il avoit de la raison. Ils ne font rien sans le consulter ; quoique cet animal, observe notre Auteur, ait la figure d'un chat, par son regard qui est épouvantable, j'ai cru et je crois encore que c'est un diable familier.

Pierre Martin : Voyage des pais septentrionaux.

Paris, Jean Ribou 1682.



Un coup d'oeil chez Buffon : Les lapons Danois (en fait, dans ce cas, norvégiens) ont un gros chat noir auquel ils disent tous leurs secrets et qu'ils consultent dans toutes leurs affaires, qui se réduisent à savoir s'il faut aller ce jour-là à la chasse ou à la pêche. Toutefois, l'illustre compilateur a le mérite d'avoir rassemblé différentes sources. Il rapporte des pratiques curieuses ainsi : en sortant de bains extrêmement chauds, ils vont se jeter dans une rivière froide. Quelle idée ! Ils offrent aux voyageurs leurs femmes et leurs filles, et tiennent à grand honneur qu'on veuille bien coucher avec elles. (Note du préfacier S. Schmitt : « cette coutume rapportée par des voyageurs en diverses contrées du monde, suscitait bien des fantasmes, (...) elle resta longtemps un lieu commun anthropo-littéraire. »)

En juillet 1727, le J.d.S. rend compte des *Voyages du sieur de la Motraye* et montre d'autres aspects des Lapons, quand ils passent d'un endroit à un autre ils se servent de leurs Rhènes pour transporter leur bagage, (...) qui sont cependant plus propres à traîner qu'à porter. L'Auteur affirme que ces animaux traînent sur la glace et la neige plus vite et plus longtemps que des chevaux ne feraient dans un autre païs, ils ne coûtent rien à nourrir : la nature leur a appris à chercher eux-mêmes leur nourriture. (...) Chacun trouve facilement un terrain proportionné au nombre de ses rhènes. L'injustice, dit l'Auteur est bannie de ce Pays-là, et par conséquent le Procès. On n'y connoit ni Juges, ni Avocats, ni Médecins.

Le J.d.S. du lundi 27 juin 1678 rend compte de l'*Histoire de la Laponie* par le R.P. A.L. C'est une des premières relations, le dépaysement rend injuste le religieux : leur âme n'est pas plus belle que leur corps », mais « avec cela ils ne laissent pas d'avoir de belles qualités. Ils sont fidèles, fort adroits en plusieurs sortes d'ouvrages et les femmes laponnes font des broderies qui ne tiennent rien de la rudesse du Païs.

### Une magnifique invention des Lapons !

*La manière de courir sur la neige est toujours semblable parmi eux, car ils se servent partout d'une espèce de soulier de bois ou pour mieux dire de semelle longue de plusieurs pieds, élevée en haut par le devant et attachée au pied comme une sandale par le moyen d'un petit cercle de bois pliant. Ils vont avec cela d'une vitesse inconcevable, et par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main au bout duquel il y a une petite planche ronde pour l'empêcher de percer ou d'entrer dans la neige, ils se lancent et se conduisent en montant ou en descendant des montagnes, et en tournant à droit et à gauche comme il leur plaist. Quelle singularité !*

En septembre 1771, dans la *Relation des voyages du monde*, M. Haegstroem porte sur les Lapons un regard plutôt bienveillant : *l'Auteur accorde aux Lapons une sorte d'esprit, un peu plus ce semble qu'on en donne aux Sauvages de l'Amérique, que M. de la Condamine appelle de grands enfants, (...) la vie pauvre et errante des Lapons n'est point inquiétée et flétrissante pour le cœur ; ils n'ont pas le talent d'écrire, mais il leur reste la liberté de parler, ils sont tous également sujets aux maux de la nature et presque également indépendants de ceux que causent les hommes ; ils ne craignent pas d'être punis de leurs vertus, persécutés pour leur opinions, trahis par leur bonne foi. La Société n'exige pas chez eux ces ménagements qui font une idolâtrie publique des vices à la mode. On n'étouffe pas en eux les sentiments de l'honnêteté pour les besoins du nécessaire. Ils ne connaissent aucune trace de méchanceté, et de ce désir de nuire qui fatigue et étouffe les meilleures intentions, ils ne craignent ni les coups imprévus du sort qui mènent l'indigent au supplice, ni les inventions de la guerre, ni les horreurs du despotisme ; ils ne connoissent que la vicissitude des saisons, moins destructive que les injures de la fortune. Enfin l'exemption de nos peines les dédommage avec usure de la privation de nos plaisirs. On voit que ce voyage effectué en juin 1741, conduit presque Pierre Haegstroem, ministre de la paroisse de Ghelliware, dans la province de Loule, à une remise en cause de la société « civilisée ».*

### Une crainte de M. Haegstraem (Per Högström)

#### D'où viendra l'invasion ? Du Nord ou du Sud ?

*Si jamais il arrivoit une invasion dans nos Pays, elle viendrait sans doute de ces régions que nous méprisons aujourd'hui. Les Peuples les plus pauvres n'attendent qu'une forte secousse, une porte ouverte en Europe, pour y fondre de toutes parts ; et peut-être les Norlandois joueroient-ils un rôle dans cette grande révolution.*

Pour en terminer avec les Lapons, il convient de dire un mot de l'expédition de l'Académie faite par ordre du Roi au cercle polaire afin de mesurer le méridien. Les Académiciens, conduits par Maupertuis et accompagné du savant suédois Celsius partirent en juillet 1736 ; le J.d.S. d'octobre 1738 rend compte de la *figure de la Terre, déterminée par les observations de M.M...* En janvier 1737, ils disposaient de thermomètres de la main de M.de Réaumur, (C'est bien la peine quand on a Celsius avec soi !) *l'eau de vie gelait dans les gourdes et l'été ne fut pas agréable, car ils avaient été fort incommodés par de grosses mouches qui tirent le sang partout où elles piquent.* Le résultat de toutes ces mesures est que *la Terre est considérablement aplatie vers les Pôles.* Maupertuis a quand même manqué de modestie en se faisant peindre aplatisant le globe terrestre d'une main !

## LA POLOGNE et LA MOSCOVIE

### La Pologne

Allons-y, car si l'on croit le chevalier de Beaujeu (J.d.S. 28 avril 1698) *la Pologne étant un pays plat, on y fait une diligence extraordinaire.*

Les *Voyages historiques de l'Europe*, rédigés par le français Claude Jordan, affirment que *les Polonais sont robustes, ont le teint blanc, la couleur vive, mangent et boivent beaucoup, pleins d'estime pour eux-mêmes, méprisent les autres nations. On ne voyage dans ce pays qu'avec une grande incommodité et qu'il faut y porter des vivres. Les Polonais aiment l'argent, empruntent volontiers et ne le rendent qu'avec peine. (...) Quoiqu'ils recueillent peu de vin, ils en boivent en grande quantité et à bon marché. Le matin, ils prennent un bouillon de bière chaude avec des jaunes d'œufs et force sucre et gingembre.*

Charles Erndel, dans son *Histoire nouvelle de Varsovie* (J.d.S. août 1732), trouve aux habitants de Varsovie un *tempérament phlegmatique, (...) de grande taille, ils ont de l'embonpoint, le teint fleuri, la vue et l'ouye bonnes, (...) les femmes y sont blanches, grasses, ont la peau très lisse et la gorge belle. Quant à la Religion, la Pologne est toute Catholique. (...) Les Ecclésiastiques et surtout les Religieux y sont en grande vénération quoiqu'ils se mettent peu en peine de la mériter. (Relation historique de Pologne par le sieur de Hauteville, J.d.S. 26 avril 1688.)*

### La Moscovie

Ses habitants sont habituellement fort maltraités, les visiteurs venant de pays plus policés sont surpris de leur rusticité, voire leur rudesse ! *Le commun du Peuple y est grossier et idolâtre. (Relation curieuse de l'Etat présent de la Russie traduite d'un Auteur Anglois. J.d.S., 28 août 1679.)*

*Navarre & la situation, 340  
Novations & leurs auteurs, 271  
Nourriture ordinaire des Moscovites, 267  
confite dans les concombres & dans les melons, 267*

La *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie* de Froy de Neuville, (J.d.S., 26 juin 1698) ne consacre que quelques lignes aux *Mœurs des Moscovites* : *ils sont défiants, cruels, impudiques, lâches et avarés. Leur nourriture la plus ordinaire n'est que de concombres et de melons.* Passons sur les gentils qualificatifs, c'est surtout cette particularité alimentaire qui étonne à tel point que c'est elle que l'on retrouve dans la table des matières ! (p.267).

Cette attirance pour les concombres frappe les occidentaux qui ne les estiment guère. Le J.d.S du 7 juin 1709 relate des réflexions de Simon Paulus, médecin du roi de Danemark : *pour ce qui est des concombres, on trouvera ici que les concombres sont froids et humides, et qu'on a beau faire des efforts pour les corriger avec le poivre, l'huile, le vinaigre, etc., qu'ils sont toujours malfaisants à l'estomach et ne manquent guère de causer des coliques, des diarrhées, des dysenteries, des fièvres et autres maux semblables, qui sont les fruits ordinaires de l'intempérance. On peut regarder le concombre et le melon comme les mères nourrices des médecins.*

Cette même année (J.d.S. 16 mai 1698), les *Voyages historiques de l'Europe*, contenant ce qu'il y a de plus curieux en Moscovie, rédigés par le français Claude Jordan, ne sont pas plus

indulgents : les Moscovites sont robustes, farouches, cruels, haïssant les Polonois, les Suédois, les Tartares et tous leurs voisins. (...) Le peuple, quoique robuste y vit dans l'oisiveté, ne s'occupant qu'à tromper, ce qui bien loin d'être considéré comme un vice passe pour une marque d'habileté et d'adresse. Et si l'on croit M. Oton (J.d.S. 29 janvier 1720), les Moscovites sont nés pour la servitude. Toutefois, ils sont capables de délicatesse, ainsi, même si les Moscovites sont fort sujets à l'impureté, quoiqu'il n'y ait point parmi eux de lieux de débauche, quand ils veulent connoître une femme, ils lui détachent auparavant la croix qu'elle a au cou, et s'il y a quelque image de dévotion dans la chambre, ils ont soin de la couvrir (J.d.S. 16 mai 1698). Un peu de réserve quand même, on ne peut s'abandonner au plaisir de la chair devant une icône de la Vierge !



« Epoux et épouses de Moscovie »

Adam Olearius

Voyages très curieux et très renommés  
faits en Moscovie, Tartarie et Perse  
Leide, Pierre van der Aa, 1719.

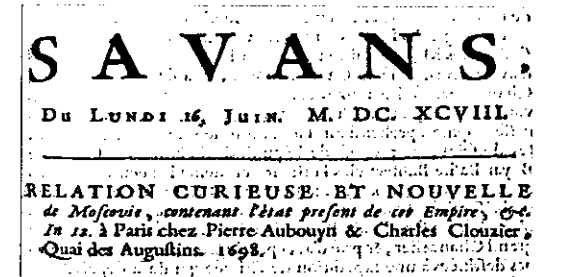
Les dames Russes, vues par M. Le Clerc (J.d.S. Juillet 1783)

*Le fréquent usage des bains, celui des gruaux de froment, d'orge, etc. ; le défaut d'action, les longs sommeils procurent aux hommes comme aux femmes un gros embonpoint qui tient de l'empatement et de la bouffissure. (...) Les dames Russes dorment longtemps, ne font aucun exercice, sont presque toujours assises, mangent et boivent pour ainsi dire à toute heure. A leur réveil, on leur sert du thé ou du café à la crème ; deux ou trois heures après vient le dîner, mais un quart d'heure avant ce repas on mange un peu de pain avec du sel, des raves ou des radis, du cervelas ou du jambon, ou de l'oie salée et fumée, et par-dessus un verre de ratafiat ou d'eau de vie de Dantzick, après quoi on dîne. M. Le Clerc a vu des dames oisives, ce voyageur ne s'intéressait pas aux femmes du peuple.*

Inutile de dire que ces différents voyageurs soulignent qu'on y boit beaucoup, les femmes mêmes pouvant manifester une solide résistance. Dans la *Relation curieuse de l'état présent de la Russie, traduite d'un Auteur anglois qui a été neuf ans à la cour du Grand Czar* (J.d.S. 28 août 1679), il est dit qu'il leur arrive souvent lorsqu'elles arrivent à un festin de s'enyvrer avant le repas, de se désenyvrer en mangeant, de s'enyvrer une seconde fois au sortir de table et de faire passer leur yvresse en dansant. Quelle santé !

Mais il y a mieux ! En Russie boréale « l'eau de vie offre aux Samoyèdes des charmes irrésistibles ; plusieurs d'entre eux meurent de combustions spontanées causées par cette boisson perfide » (Malte-Brun, *Géographie universelle*, 1826). Hum ! Les pauvres Samoyèdes sont décrits peu charitablement par un voyageur danois, ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez large et camus. Ils n'ont presque point de poil, et sont d'un bazanné de terre. Les femmes Samojèdes sont encore plus laides que les hommes (J.d.S. supplément, Août 1708).

Par la suite, le jugement est moins négatif, le 1<sup>er</sup> février 1717 dans la *Méthode pour étudier la géographie*, le rédacteur (français) signale qu'à l'égard de l'esprit ils n'en sont pas si dépourvus que la plupart des Auteurs se le sont imaginé, n'empêche qu'ils sont méchants, cruels, fainéants, sujets à s'enyvrer d vin et d'eau de vie, brutaux, incivils, parfaitement ignorants. Mais l'auteur remarque que les Czars précédents ont interdit les voyages à l'étranger et maintenu le peuple dans une ignorance crasse, il se réjouit donc que le Czar qui règne à présent (Pierre le Grand) a du goût pour les sciences et ces peuples commencent à se policer et à étudier.



Le J.d.S. de mars 1725 (*Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Grande-Russie ou Moscovie*) abonde en ce sens, le Czar y est encensé, la liste de ses travaux est longue : fonder des Académies, régler les Finances, réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la Justice ou pour mieux dire réformer la Justice elle-même, où le désordre avoit régné jusqu'alors ; introduire dans son Royaume toutes sortes de Manufactures, y faire fleurir les Arts ; retirer le Clergé de l'ignorance profonde dont il faisoit profession, et dont il sembloit même qu'il fit gloire. (...) La postérité aura peine à croire qu'on ait pu exécuter tant de merveilles en si peu de tems, surtout chez un Peuple aussi grossier que les Moscovites.

En 1749, Buffon reprend pas mal de ces informations, y compris bien sûr les concombres et les melons d'Astrakan qu'ils mettoient confire avec de l'eau, de la farine, et du sel, mais il note que ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts et des sciences, aimant les spectacles et les nouveautés ingénieuses. Il ne suffit pas d'un grand homme pour faire ces changements, il faut encore que ce grand homme naisse à propos. (Une réflexion à rapprocher de celle de Montesquieu sur le même sujet : De l'Esprit des Lois, XIX, 14.)

Voilà une évolution favorable, seulement nous connaissons la suite. M. le Marquis de Custine (Astolphe de Custine, 1790-1859, dans sa *Russie en 1839*) écrit que « la Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation ». Et le Marquis, qui était allé rechercher des arguments contre-révolutionnaires, en revint sinon totalement libéral, en tout cas hostile à la monarchie absolue, prophétisant même : « Avant cinquante ans (...) la Russie subira une révolution plus terrible que ne le fut la révolution dont l'occident de l'Europe ressent encore les effets. »

L'abbé Delille encense le Czar. Le J.d.S. de juillet 1766 présente sur cinq pages l'*Épître sur les voyages, par M. l'Abbé de Lille*. L'abbé Jacques Delille (1738-1813) ne lésine pas sur la louange. On vient de loin car tout allait mal

*Et d'un deuil éternel effrayant les regards  
La nature hideuse effarouchait les Arts.*

Mais : *Tout change. Dans ces lieux embellis à sa voix  
La nature a souri pour la première fois ;  
Il subjugué les champs ; les ondes, les rivages  
Et ses propres Sujets mille fois plus sauvages  
Je vois creuser des Ports, bâtir des Arsenaux ;  
Les fleuves étonnés sont joints par des canaux ; (!)  
Les marais sont couverts de moissons jaunissantes,  
Les déserts sont peuplés de Villes florissantes,*



*Des talents cultivés la fleur s'épanouit,  
Et de vieilles erreurs l'amas s'évanouit.*

Delille est bien oublié ! Gustave Lanson qui signale l'admiration dont il était l'objet, écrit en 1894 que « ce bel esprit qui n'a jamais su faire que des inventaires ou des catalogues, à sa mort mit la France en deuil : ses funérailles furent une apothéose, et l'on croyait enterrer avec lui la poésie. »

Un traitement de choc. *Les Moscovites font grand usage des bains, qu'ils regardent comme un remède universel. Ils les prennent de diverses manières, que l'Auteur décrit. La plus bizarre est celle que nous allons rapporter, et qui passe chez eux pour le moyen le plus efficace de se délivrer des maux les plus invétérés. Ils font chauffer un four à l'ordinaire, et quand la chaleur est un peu abatüe (quoiqu'elle soit si grande, que l'Auteur n'y pouvoit tenir la main plus d'un quart de minute), cinq ou six Moscovites, plus ou moins, se glissent dans le four, et s'y étendent de tout leur long ; après quoi, un de leurs camarades qui est dehors, fermé la porte sur eux, de manière qu'à peine peuvent-ils respirer. Lorsque la chaleur commence à leur devenir insupportable, ils appellent, et celui qui est de garde les laisse sortir. Après qu'ils ont un peu pris le frais, ils rentrent dans le four et recommencent l'opération, jusqu'à ce qu'ils soient presque rôtis. Ils en sortent enfin, rouges comme de l'écarlate, et se jettent en Eté dans la rivière, et en Hyver (ce qu'ils aiment encore mieux), ils se couvrent entièrement de neige. (...) Ils employent le même remède dans l'ivresse (J.d.S. mars 1725).*

Les voyageurs français n'ont pas toujours été tendres avec les Russes, mais ceux-ci ont parfois été très sévères et il leur arrive de présenter le Français « sale, belliqueux et pillard, léger, fat, mégalomane, basement matérialiste, vantard et vaniteux (...), il y a sans doute là une réaction naturelle face à la gallomanie envahissante, particulièrement odieuse aux slavophiles ». Ces lignes sont empruntées à Antoine Garcia et Yves Gauthier auteurs d'un ouvrage intéressant : *L'air et le feu ; les Français vus par les Russes* (Collection L'Ecrivain Voyageur, Editions La Bibliothèque, 2005). On peut y trouver dans une lettre de Denis Fonvizine (1745-1792) cette remarque à propos de Lyon : *Lyon, sans aucun doute, vaut la peine d'être vu. Mais je ne puis en taire les aspects détestables. En premier lieu, il convient d'y entrer, comme dans toutes les villes de France, en se pinçant le nez.* Bien plus tard, il est amusant de lire dans une lettre du poète Alexandre Block (1880-1921), une description de l'ambiance d'un petit « village hyperboréen » en 1911. Il s'agit... de l'Aber-Wrach ; mais les remarques désobligeantes auraient tout aussi bien avoir pu être écrites par un Parisien de milieu aisé.

## LA TURQUIE, LE PROCHE ORIENT

### La Turquie

C'est alors une puissance considérable, le duc de Saint-Simon relate dans ses *Mémoires*, (la Pléiade, tome VII) la visite, en 1721, de l'ambassadeur Turc, Mehmet Efendi Pacha.

*Paris vit un spectacle peu accoutumé, le dimanche 16 mars, qui donna beaucoup de jalousie aux premières puissances de l'Europe. Le Grand Seigneur, qui ne leur envoie jamais d'ambassades, sinon rarement à Vienne, (...) en résolut une, pour féliciter le Roy sur son avènement à la couronne, et fit aussitôt partir Mehemet Effendi, tefderdar c'est-à-dire grand trésorier de l'Empire, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, avec une grande suite. La délégation comportait environ quatre-vingts personnes, c'était la première audience du jeune*

Louis XV. Il paraît que le cardinal Dubois avait fait disposer des encensoirs pour parfumer l'ambassadeur extraordinaire ; initiative singulière, une « turquerie » en somme...

Yirmisekiz Celebi Mehmet efendi (1680-1732) a fait un récit de sa relation d'ambassade, traduit par Galland, le neveu du fameux « truchement », il fut publié en France en 1757. Ce texte, avec introduction et notes de Gilles Veinstein figure dans la collection La Découverte/Poche (Mehmed Efendi, *Le paradis des Infidèles*, 2004). « La France de la Régence y est restituée à travers le regard d'un 'œil neuf' et la fiction littéraire imaginée par le Montesquieu des 'Lettres persanes' et tant d'autres auteurs trouve sous la plume de l'ambassadeur turc une réalisation authentique » (Gilles Veinstein).

*Les Turcs se rament les cheveux, ils portent la barbe, et les moustaches fort longues ; plus un homme les a grandes, plus il est estimé : aussi jurent-ils par elles. (...) Pour l'ordinaire, les Turcs sont de belle taille et de bon air, ils ont le corps robuste, ils vivent longtemps, et ils sont rarement malades. Ils n'usent que de bons aliments et bien sains, sans se soucier de mets délicats et diversifiés. Leur nourriture la plus ordinaire est le Pilau, qui est du ris cuit avec du bouillon de volaille ou d'autre viande et du beurre, on y ajoute du miel pour le rendre plus doux. (...) Ils ne sont pas de leur naturel fort actifs, ils passent des jours entiers, assis sur leur Divan à fumer une pipe de tabac, et à jouer d'une espèce de luth à trois cordes, dont l'harmonie n'est point fort agréable (Voyage de M. Lebrun, J.d.S. 1 juillet 1715). Et ils boivent du café ! Le Caphé est une espèce de fève qui croît en Arabie, (...) son usage n'est pas moins fréquent que celui du vin dans nos cabarets. Les plus pauvres en boivent au moins deux ou trois fois par jour, et c'est une chose qu'un mary est obligé de fournir à sa femme en ce pays là (J.d.S. 21 janvier 1675).*

Un voyageur anglais qui avait caché son nom, mais le Traducteur l'a décelé dans la préface : *C'est à M. Porter que le public est redevable de cette esquisse* livre en deux volumes ses souvenirs du temps passé dans l'empire ottoman en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté Britannique (J.d.S. juin 1770). Il note quelques traits ayant rapport aux femmes : *le chant, l'art de toucher les instruments, et celui de la danse ne sont cultivés en ce Pays que par les femmes qui en font l'amusement des Sérails. Mais la seule musique qui les touche c'est la leur. L'Italienne et la Française n'ont point de charmes pour eux.*

*Les femmes ne paroissent dans la rue qu'au tems de leur enfance ou de leur décrépitude. Elles sont gardées dans leurs maisons ou dans les Sérails avec tant de soin qu'il est impossible de parvenir jusqu'à elles ; on ne peut donc rien affirmer de leur beauté, puisqu'on ne les voit en aucun lieu. »* L'Auteur signale que « malgré tous les vices de l'administration, il règne dans l'Empire Turc une police admirable, point de vols sur les grands chemins ni dans les maisons ; on peut sans risquer laisser ses portes ouvertes jusqu'en tous tems.

M. Guer, avocat, décrit les *Mœurs et usages des Turcs* (J.d.S. janvier 1747). Il les présente de façon favorable, même si les louanges sont assorties de quelques bémols. *L'Auteur en parle en général comme d'une Nation dont les inclinaisons sont bonnes, qui aime la vertu, abhorre le vice, observe exactement les préceptes de sa loi, est fort assidue à la prière, jeûne, aime son prochain, et l'assiste dans ses besoins ; déteste le bien mal acquis et l'usure, et chez qui l'adultère est peu commun. Mais il observe que si on a vu briller chez les Turcs par intervalles toutes les vertus morales des anciens Payens, un faux zèle de religion a altéré insensiblement la justesse de leurs maximes, qu'ils restreignent aujourd'hui leurs affections aux seuls Prosélytes. Ils ne pratiquent envers ceux d'une religion différente aucune des vertus si recommandables entre eux. La mauvaise foi au contraire, la fourberie, la dissimulation, tout est mis en œuvre pour s'en venger ou pour les détruire, souvent sans en avoir le moindre prétexte.*

M. le Baron de Tott a séjourné en Turquie pendant vingt-trois ans, il connaît donc le pays. (*Mémoires du baron de Tott, sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam, J.d.S. mars 1785). Il n'est

pas cependant très indulgent avec les habitants, et, si on a beaucoup vanté, le bonheur des Turcs, la noblesse de leurs actions, leur générosité, leur justice, M. le Baron de Tott ne pense pas ainsi. Mais, curieusement il se livre surtout à des critiques d'ordre économique, et puis, il se plaint des difficultés qu'il a éprouvées pour apprendre la Langue Turque... et l'écriture lui paraît aberrante, il n'est pas sensible aux raffinements de la calligraphie : *uniquement occupés à peindre leurs caractères et à les déchiffrer, (...) ils ajoutent quantité de volutes, d'arabesques et, tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'esprit, fait leurs délices et reçoit leur admiration.* Un peu de patience, Mustafa Kemal va changer tout cela et on va passer à l'alphabet latin !

#### Un Bal à l'Ambassade

*On lira avec plaisir la réflexion qu'un Turc, témoin d'un Bal que donna l'Ambassadeur de France, fit en voyant danser les Ambassadeurs, et les femmes converser publiquement avec les hommes. Le Turc conclut que, si pareille fête se donnoit chez eux, elle ne finiroit pas sans trente assassinats.*

#### Le Sultan Oman

*L'auteur donne une idée bien médiocre du Sultan Oman. Il le représente comme un Prince 'peu capable de cette énergie dont le Despote a si souvent besoin, qui y suppléoit par une impatience et quelques accès d'emportements.'*

Le rédacteur ajoute : *cependant, on voit ce même Prince parcourir incognito les rues de Constantinople, pour s'informer des abus et les punir sur le champ. L'Auteur vit couper la tête au Grand Vizir qui exerçoit sur le peuple des concussions horribles.* Mais, il est très bien ce Sultan, il décide, et il tranche ! (J.d.S. mars 1785.)

#### La puissance du Grand Seigneur

M. du Vignau, *ci-devant Secrétaire d'un Ambassadeur de France à la Porte, Secrétaire Interprète sur les Escadres du Roi dans toute la Méditerranée*, signale les forces et les faiblesses de l'empire ottoman (J.d.S. 5 juillet 1688). Il constate que le rituel religieux et le comportement devant le Sultan ont des similitudes et qu'ainsi *les Ministres de la Religion Mahométane ont extrêmement contribué à l'agrandissement de l'Empereur Turc : Quand ils saluent le Grand Seigneur, ils se courbent fort bas et touchent la terre d'une main qu'ils portent ensuite à leur bouche puis à leur teste. Ils se font tous un honneur d'être esclaves et de publier qu'il a un pouvoir absolu sur leurs biens et sur leur vie. L'autre fondement de l'excessive puissance du Grand Seigneur est qu'il est tellement maître des loix qu'il les interprète et les abolit comme il lui plait.*

Lady Montagu, épouse de l'Ambassadeur anglais est connue pour avoir rapporté en Europe la pratique de la variolisation (« chaque année, des milliers de gens subissent cette opération, et l'ambassadeur de France dit plaisamment qu'on prend ici la petite vérole en manière de divertissement comme on prend les eaux dans d'autres pays », lettre du 1<sup>er</sup> avril 1717). Elle a une bonne opinion du pays et des habitants. C'est aussi le cas de M. Lucas (1664-1737) un voyageur très aguerrri, *trente-cinq ans d'expérience, joints à beaucoup de discernement, luy ont appris à voyager avec fruit* et un homme sans préjugés. Le *Voyage du Sieur Paul Lucas, fait par l'ordre du Roy, dans la Grèce, l'Asie Mineure et l'Afrique* est relaté dans le J.d.S. du 8 août 1712.

Parmi les écrivains-voyageurs Jean Grelot est un peu exceptionnel : en effet, il est capable d'écrire, de dessiner et de lever des plans, sa *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, XIV. Le *Journal des Savants* du 9 septembre 1680 rend compte de la parution et reproduit une



**JOURNAL  
DES SCAVANS**  
Du Landy 9. Septemb. M.DC. LXXX.  
**RELATION NOUVELLE D'UN VOYAGE**  
*de Constantinople enrichie de Plans levés par l'Auteur sur les lieux & des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, présentée au Roy par Mr. Grelot. In 4. A Paris chez la Veuve Foucault, au Palais. 1680.*

gravure (vue de sérail). Il signale que la relation n'est pas nouvelle, *mais il y a ajouté plusieurs Plans qui enrichissent extrêmement cet ouvrage dont on luy doit savoir d'autant plus gré que personne ne s'estoit avisé de nous les donner, et qu'il les a tirez lui-même sur les lieux avec beaucoup d'exactitudes.*

#### Paul Lucas, homme sans préjugés

*La Préface qui est à la tête va à détruire les préjugés où l'on est contre les Turcs, et en général contre la plupart des Orientaux. Les Mahométans passent parmi les Chrétiens pour des gens aveugles ou stupides, et incapables de penser. On se persuade que la raison les a abandonnez ; qu'ils n'ont aucune teinture de Logique ni de Métaphysique ; en un mot, que la Philosophie, la Rhétorique, les Humanitez sont exilées de chez eux pour jamais ; on se trompe, dit la Préface, il n'est pas permis de croire que des Provinces qui autrefois enfantoient des Sçavans à milliers, soient tout d'un coup devenues stériles, ou qu'elles n'ayent formé dans leur sein que l'ignorance et la folie. Une Religion, de quelque nature qu'elle soit, ne produit pas la bêtise dans des hommes faits comme nous, et qui ont succédé à tant de Sçavans. Il faut distinguer les Sciences Naturelles et séculières d'avec ce qu'on appelle le Mahométisme. Et pourvu qu'on ne touche point aux dogmes de l'Alcoran, il est permis en ce Pays-là, comme ailleurs, de donner l'essor à son imagination, et de publier ses idées (J.d.S. 8 août 1712).*

Une réflexion dont pourraient s'inspirer quelques créationnistes musulmans sévissant en Turquie



Deux grands voyageurs en costumes orientaux, à gauche Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) à droite, Jean Thévenot (1633-1667) à qui l'on doit l'introduction du « caphé » en France

### Le Thé des Sultanes, un élixir de jouvence

Le 11 décembre 1719, le J.d.S. rend compte du *Troisième voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714*. Le voyageur signale un mystère de la nature : elle a donné une vertu rare à une plante appelée *Serquis*, dont on prend l'infusion comme celle du Thé. On me raconta, dit-il, une infinité de merveilles des effets de cette plante, et on m'assura que les Sultanes, qui en font le plus d'usage, paroissent à l'âge de soixante, ou soixante-dix ans, aussi fraîches que si elles n'avoient que vingt-cinq ou trente. Si cela étoit, ce seroit la véritable eau de Jouvence que le bon Ogier (prédicateur et écrivain français, 1600-1660) eut le bonheur de rencontrer (?) après des recherches infinies :

' Filles connois qui ne sont pas jeunettes / A qui cette eau de Jouvence viendroit / Bien à propos '.

' Quoi qu'il en soit, je fis tout ce que je pûs, pour m'éclaircir d'un fait qui intéresse si fort l'humanité, et j'y réussis ' ; Il rapporte ensuite comment il vit deux Sultanes réellement vieilles de soixante-dix ans, lesquelles ne luy parurent avoir plus de trente ans ; et comment il sut qu'elles avoient fait grand usage du *Serquis*. La fameuse plante pousserait, paraît-il en Arabie, Lucas dit avoir eu le bonheur de découvrir un autre endroit qui le contient. Cette plante permettant d'obtenir une infusion délicieuse où se réunissent le goût du baume, celui de l'ambre, et plusieurs autres. Une relation curieuse de la part de Paul Lucas. Il aurait eu intérêt à se munir d'un bon traité de botanique comme le *Phytopynax* de Kaspar Bauhin (1560-1624). Comme Lucas est quelqu'un de sérieux, il faut essayer d'en savoir plus là-dessus ! Le *Serquis* est oublié, on en trouve quelques traces dans la littérature. Un ouvrage publié en 1847-1848 par un pharmacien nommé Emile Mouchon (*Dictionnaire de Bromatologie végétale exotique*, Baillière) contient ceci : « Serkis ou Serquis est le nom d'une plante que Paul Lucas croit être un *Gnaphalium* tandis qu'on l'attribue dans le Bulletin de pharmacie (tome 6, 1814) à une armoise. Les Turcs qui croient cette plante douée de facultés miraculeuses telles que celles de prolonger la jeunesse, d'entretenir la fraîcheur, lui appliquent les appellations remarquables de 'plante de beauté', 'thé des Sultanes', aussi l'emploient-ils fréquemment en Turquie en guise de thé. » (NB : dans les deux cas, ce serait une Composée.)

### Un voyage au Liban

Le *Voyage du Mont Liban*, traduit de l'Italien du P. Ierôme Dandini (1545-1634), qui apparaît dans le J.d.S. du 20 mai 1675, a été effectué il y a bien longtemps. En effet sur le rapport qui avoit été fait à Rome, que les Maronites du Mont Liban, malgré leur réunion à l'Eglise Romaine, estoient dans de grandes erreurs, le Pape Clément VIII envoya en ce pays-là le Père Dandini, Jésuite, en 1596, pour s'éclaircir de la vérité. Cet homme arrive avec la qualité de nonce apostolique, habituellement dans de tels cas, il y a des remises au pas douloureuses, parfois même cela peut chauffer, dans tous les sens du terme ! Dandini observe, écoute, réunit deux conciles sous deux différents Patriarches. (...) Il n'épargna rien pour découvrir les erreurs dont ces Peuples estoient accusés, et il trouva en effet qu'elles étoient supposées et que les Papes avoient été surpris par de fausses accusations. Il observe les Chrétiens de rite Chaldéen et trouve que leurs pratiques sont recevables puisqu'elles se réclament des mêmes sources que le catholicisme. Cet envoyé atypique s'intéresse aussi à l'Islam, va voir les Scheics qui sont les Prédicateurs qui tiennent devant eux l'Alcoran ouvert, et qui en lisent quelque verset pour servir de texte à leur Prédication, où ils s'étendent beaucoup sur la Morale et prêchent fortement contre les vices. Et, d'après les remarques de cet homme tolérant on pourra facilement juger que les Sectateurs de Mahomet ne sont pas si grossiers dans leur Religion qu'on se l'imagine ordinairement.

### La Palestine et l'Arabie

Parmi les témoignages, un ressort particulièrement. Il est vrai que le Chevalier d'Hervieux avait acquis une parfaite intelligence de l'Hébreu, du Syriaque, de l'Arabe, du Turc et du Persan, et une profonde connoissance de l'Histoire ancienne. Il est longuement fait mention du Voyage fait par ordre du Roy Louis XIV dans la Palestine vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Désert, connus sous le nom de Bédouins (J.d.S. 12 juillet 1717).

Ils demeurent toujours à la campagne, sous leurs tentes, (...) ne se soumettent qu'aux Emirs leurs princes naturels, ou à leurs cheikhs qui sont d'autres seigneurs subalternes. (...) Ils prétendent tirer leur origine d'Ismaël, fils d'Abraham, cette illustre naissance dont ils se picquent extrêmement, ne leur permet pas d'exercer les Arts Mécaniques, ni de cultiver la terre. Ils ne travaillent point du tout, leur emploi est de monter à cheval et de nourrir leurs troupeaux, et de faire des courses sur les grands chemins, où ils volent sans distinction tous ceux qui ne sont pas en état de leur résister. Cela n'empêche pas, dit l'Auteur, qu'ils ne soient hospitaliers, bons et civils à leur manière, et qu'ils ne gardent beaucoup de fidélité aux Etrangers qui vont à eux de bonne foi. Ils vivent sans façon et sans contrainte ; peu de chose leur suffit pour vivre, comme ils disent, à la Bédouine. Ce mot excuse tout et leur tient lieu de tous les compliments. M. d'Hervieux a apprécié un des Emirs qui avoit l'âme belle et généreuse, et les inclinations portées au bien : son humeur étoit douce et libérale. Mais quand même, il étoit fort craint, promptement obéi et servi avec tout le respect et la soumission possible.

Les Bédouins ont une considération singulière pour leur barbe, et ils la conservent avec un très grand soin. Dès qu'ils voient quelqu'un un peu âgé avoir la barbe rasée, ils ne manquent jamais de leur dire cette imprécation : 'que la malédiction de Dieu soit sur le père qui a engendré ce visage imparfait'. Les femmes baisent la barbe à leur mari, et les enfans à leurs pères quand ils viennent les saluer. On voit donc que leur apparence ne porte pas Malheur aux Barbus ! Les Bédouins savent le nom, le surnom, le poil, et les marques de tous les chevaux, (...) ils en ont de nobles dont ils ne souffrent point la mésalliance.

Les chiens et les chats sont bien considérés, on prête même aux chats des pouvoirs particuliers !

### Les chats, experts en religion

« C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,  
Un chat faisant la chattemite,  
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,  
Arbitre expert sur tous les cas. »



Il ne faut pas prendre La Fontaine trop au sérieux, mais il y a des faits troublants : Mahomet aurait aimé les chats, et il aurait même coupé une manche de sa tunique pour ne pas réveiller sa chatte Muezza ! On comprend mieux ce qui suit : Les dévots Musulmans disent que Mahomet aimoit extrêmement ces animaux, qu'ils appellent saints parce qu'il leur a obtenu de Dieu des grâces singulières, comme de n'aimer pas à être mouillés, ni à salir leurs pattes, d'enterrer leurs ordures, de ne rien toucher de sale, de manger et de boire proprement, d'être fier comme les Tygres et les Lions, de ne connoître personne, de ne point souffrir de familiarité quelque bien qu'on lui ait fait, d'avoir les yeux brillants dans les ténèbres, et d'être les ennemis jurés des rats. Ils disent encore que Dieu leur a donné des yeux doubles, avec deux sortes de paupières. Les premières, qui sont les externes, se ferment quand le chat veut dormir ; les internes couvrent la prunelle des yeux, quand il veut méditer sur l'Alcoran et le réciter par cœur (J.d.S. 12 juillet 1717). On sait que les chats ont quelques bons principes : ainsi, comme St François d'Assise, ils aiment les petits oiseaux, mais là c'est quand même un peu fort !

## La Perse

Les *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, en trois tomes, parus à Amsterdam, sont relatés dans le J.d.S. (27 juillet, 10 août 1711). Jean Chardin (1643-1713), issu d'une famille de riches joailliers, était extrêmement cultivé, il fit deux voyages en Perse entre 1665 et 1677. Il bénéficia de la protection du Shah Abbas II. Par la suite, ce protestant dut, pour échapper aux persécutions, se réfugier à Londres en 1681. Chardin affectionnait ce dicton persan : « La gloire du marchand est en sa bourse, celle du savant en ses livres. »

Le rédacteur du journal signale le plaisir que l'on éprouve dans la lecture d'un voyage aussi intéressant et aussi instructif, aussi agréablement écrit. Il faut dire que la première parution en français à Londres fut suivie d'une édition à Lyon, puis on vit des traductions en anglais, en flamand, et en allemand.



Voyages de M. Le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient. Jean-Louis de Lorme  
Amsterdam, MDCCXI

*Les Persans ont l'esprit aussi excellent que le corps. Leur imagination est vive, prompte et fertile. Leur mémoire est étendue et facile. Ils ont beaucoup de dispositions aux Sciences, aux Arts libéraux, et aux Arts mécaniques. Ils aiment la gloire et la vanité. Leur naturel est pliant et souple, leur esprit aisé et intrigant. Ils sont fort galants, polis, bien élevés, et les plus grands complimenteurs du monde. Ils ont beaucoup de pente à la volupté, au luxe, à la dépense, à la prodigalité et c'est ce qui fait qu'ils n'entendent ni l'oéconomie, ni le commerce. Ils sont fort Philosophes sur les biens et les maux de la vie, sur l'espérance, et sur la crainte de l'avenir. Ils ne se battent jamais, et tout leur courroux s'évapore en injures. Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans (dit M. Chardin), c'est leur humanité envers les Etrangers, la protection qu'ils leurs donnent, leur hospitalité envers tout le monde, et leur tolérance pour les Religions qu'ils croient les plus fausses. Dans cette accumulation de qualités, quelques bémols quand même : Ils sont dissimulez, fourbes, flatteurs, menteurs à l'excès, (...) malgré cela, ils excellent encore aujourd'hui dans l'éducation de la jeunesse.*

M. Chardin admire les jardins, s'étonne de l'énorme quantité de melons que les Persans peuvent ingurgiter, il faut dire que le melon est le plus excellent fruit de la Perse, l'on y compte plus de vingt espèces différentes, (...) et les médecins Persans conseillent d'en manger beaucoup. Il remarque que la manie du tabac pris en fumée s'est répandue dans tout l'Orient, et surtout parmi les Persans qui ont toujours la pipe à la bouche. Le Shah Abbas II veut éradiquer ce fléau, Jean Chardin raconte de façon savoureuse la campagne anti-tabac menée par son prédécesseur Shah Abbas Ier le Grand (1571-1659) celui qui a aménagé la ville d'Ispahan. On est dans une ambiance qui rappelle « Zadig, ou la destinée » de Voltaire (1747).

Pour ne pas fumer : Abbas le Grand et son remède de cheval !

*La manière dont ils fument est inconnue dans nos pays. Ils font passer la fumée du tabac dans une bouteille d'eau, (...), Ils fument à cheval, en rendant visite et au plus fort de leurs études. En un mot, ils se passent de manger plustot que de fumer (...) Ils ne peuvent s'en désaccoutumer, et*



*allèguent pour toute excuse : c'est une habitude, il n'y a de joye au cœur que par le tabac*

*Abbas le Grand tenta différents moyens pour déraciner cette habitude qui commençoit à s'établir fortement sous son règne. On raconte que régalant un jour tous les Grands de sa Cour, il ordonna que les bouteilles de tabac qu'on leur serviroient eussent le godet plein de crotte de cheval séchée et broyée au lieu de tabac. Cela ne pouvoit de discerner à l'œil, le tabac se servant broyé de la même façon, et un peu mouillé, avec du feu dessus. Le Roy demandoit de temps en temps aux Grands : 'Comment trouvez-vous ce tabac ? C'est un présent de mon Vizir d'Hamadan, qui, pour m'en faire prendre me mande que c'est le plus excellent du monde.' Chacun lui répondoit : 'Sire, c'est un tabac merveilleux, il ne peut s'en trouver de plus exquis'. Enfin, le Roy s'adressant au général des Courtches, qui est l'ancienne milice de Perse, lequel passoit pour un Seigneur d'une droiture et d'une fermeté à toute épreuve, il lui dit : 'Je te prie, dis moy librement et au vrai comment tu trouves ce tabac ?' Sire, répondit-il, je jure que par votre tête sacrée qu'il est comme mille fleurs'. Alors le Roy, les regardant avec indignation. 'Maudite soit la drogue, dit-il, qui ne peut se discerner d'avec la fiente de cheval' (J.d.S. Août 1711).*

M. Chardin fin lettré, ne pouvait rester insensible aux ouvrages de Poésie, plus étendus qu'aucune autre Nation. La Poésie des Persans est la partie de la littérature où ils excellent. En effet, ils ont toutes les qualitez nécessaires pour y réussir ; un grand naturel, un génie gay et ouvert, une imagination vive et féconde, des mœurs douces et polies, une complexion amoureuse, et un langage plein de douceur, de cadence et d'harmonie. Pour Chardin, totalement séduit, la poésie des Persans est noble, haute et relevée dans les pensées, douce dans les expressions, et juste dans les termes, qui sont toujours les plus propres, et qui peignent la chose aussi vivement à l'imagination, que le pourroit faire un ouvrage matériel. (...) M. Chardin ajoute, que si l'on compare la Poésie Persane avec la nôtre, on trouvera que celle-ci n'est même pas de la prose en comparaison.

*Le sujet le plus commun de leur Poésie est la Morale, ensuite, c'est l'Amour qui excite le plus leur veine. Mais comme on ne fait pas l'Amour en Perse à notre manière, à cause qu'on n'y voit ni les femmes mariées, ni les filles à marier, et qu'on a commerce qu'avec celles dont on est en possession, ou avec celles qui sont communes à tout le monde, toute leur Poésie amoureuse consiste en jouissances, en plaintes de n'être pas aimé, en description de beautés. Une chose en quoi cette poésie est louable (dit l'Auteur), c'est qu'elle ne recommande ni le vin ni la bonne chère, et que si elle fait quelque mention de la crapule, (conséquence de l'ivresse) ce n'est que pour la détester. Avec tout le respect que mérite Chardin, on peut contester ce point. Il ne faut pas oublier Omar Khayyâm (1021 env. – 1122 env.) et ses quatrains, les fameux *ruba 'iyyat* qui sont très souvent de tonalité hédoniste, tel celui-ci :*



*Bois du vin, car tu dormiras longtemps sous l'argile  
Sans un intime, un ami, un camarade, une femme ;  
Veille à ne jamais dire ce secret à personne :  
Les tulipes fanées ne refleuriront jamais.*

Pour Jean Chardin, « les plus fameux poètes Persans sont *Afez* (Hâfez de Chiraz, 1320 env.-1389 env.), et *Sahdi* (Sa'di, v.1200-v.1291), le premier pour la beauté des vers, le second pour la pointe et pour le sens. Les œuvres du dernier furent composées en l'an 626 de l'Hégire, qui revient à l'an 1222 de notre époque.

Un regret de Chardin, pourquoi pas des femmes ?

*Au reste, (ajoute M. Chardin), c'est dommage que les femmes Persanes ne soient pas élevées à la Poésie : car étant beaucoup plus susceptibles de passion que les hommes, on apprendroit d'elles des choses tout à fait nouvelles, et extraordinairement vives. Mais les hommes se défient trop de l'esprit du sexe pour luy laisser apprendre, surtout en matière de Poésie ; et il y a parmi eux ce terrible proverbe sur ce sujet : 'si la Poule veut chanter comme le Cocq, il lui faut couper le gosier.' Les barbus sont méfiants, car si on les laisse composer des poèmes, elles ne vont peut-être pas en rester là !*

Le numéro du 10 août 1711 est plus précisément consacré à Ispahan. Il décrit cette ville magnifique et fait un dénombrement de tous les Magasins qui se trouvent dans le Palais. Il remarque le Magasin du vin (boisson passée de mode !) dans un salon somptueux, les murs sont revêtus de coupes, vases, bouteilles, de toutes sortes de formes et de matières précieuses. Des sentences sont appliquées çà et là sur les différentes faces du salon. L'une vaut bien le détour : la vie est une ivresse successive : le plaisir passe, le mal de tête demeure.

Dans d'autres relations de voyages, on rencontre aussi quelques dictons qui sont de véritables spécialités locales où s'exprime le bon sens populaire, ainsi il est bien vrai que dix Derviches dormiront tranquillement sur un tapis, mais deux Rois ne sauroient vivre en paix dans un quart du Monde. Ou encore : la patience est un arbre dont la racine est amère et dont les fruits sont très doux.

Et un homme peut passer pour Sage lorsqu'il cherche la Sagesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot (J.d.S. juin 1760). Le même numéro qui rend compte de la Suite donnée à l'histoire ancienne de M. Rollin signale le goût de l'étude chez les Persans.

On compte cinquante-sept collèges dans la Ville d'Ispahan.

*Les Orientaux en général ont aimé les Sciences ; dans le temps de leur plus grande puissance, ils les ont cultivées avec succès. Les Persans surtout ont un goût décidé pour elles. (...) Dans toutes les conditions, même les plus basses, on trouve une infinité de gens qui s'appliquent aux Lettres et à la lecture des bons Livres. Ils ont des Collèges fréquentés par toutes sortes de personnes, depuis quinze et vingt ans jusqu'à cinquante et soixante. Les gens de plus haute naissance se font un honneur de porter le nom d'Etudiant (J.d.S. juin 1760).*

M. Chardin s'intéresse aux ignicoles, les Mazdéens (en Inde, les Parsis), tout le monde croit qu'ils adorent le feu. Cependant, il est fort difficile de savoir si ce culte qu'ils luy rendent est relatif ou indirect ; c'est-à-dire s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou seulement pour l'image de Dieu. (...) L'Auteur n'a rien trouvé de plus sensé dans leur enseignement, que le mal qu'ils disent d'Alexandre le Grand. Au lieu de l'admirer, et de révéler son nom, comme font tant de peuples, ils le méprisent, le détestent et le maudissent, le regardant comme un Pirate, comme un

*Brigand, comme un homme sans justice et sans cervelle, né pour troubler l'ordre du monde, et pour détruire une partie du genre humain.*

Avec les relations de Tavernier et de Chardin, « les voyages en Perse deviennent une espèce de genre littéraire autonome » (André Bourde).

## L'AFRIQUE

Le « Grand Dictionnaire Historique » de Moreri (édité par J.B. Coignard) signale dans l'édition de 1712, que *L'Afrique est une très grande presque île en forme de cœur*, il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer à plusieurs reprises dans le Journal des Savants cette réflexion : *l'intérieur de l'Afrique nous est inconnu*. En 1782, Pierre de Pagès écrit : *les Européens ne connoissent absolument rien de l'intérieur de l'Afrique* (J.d.S. août 1783). Les grandes explorations, ce sera pour plus tard ; René Caillié arrive à Tombouctou en 1829, Burton et Speke atteignent le lac Tanganyika en 1858, Livingstone (« Dr Livingstone I presume ? ») explore le Congo (1874-1877). Après les explorateurs, les Européens vont se partager l'Afrique. Mais dans un premier temps, ils se bornent à installer des comptoirs sur une mince bande côtière, les Français, par exemple fondent Saint-Louis du Sénégal en 1638.

## L'Abyssinie

L'Abyssinie chrétienne est relativement connue. Elle fait l'objet de plusieurs relations de voyages, en plus *le Roy d'Ethiopie vint à Paris* ; arrivé en 1635, le roi Zaga-Christ impressionnait par la couleur de sa peau, mais plus encore, par ses exploits amoureux, car les Parisiens connaissaient *la réputation qu'il avoit pour les choses de la nuit*, (Tallemant des Réaux, *Historiettes*, tome II, La Pléiade, 1961). Le J.d.S. du 5 janvier 1682 donne un autre éclairage (*Iobi Ludolfi, Historia Aethyopica*) : *Le fameux Zachakrist, qui ayant surpris des Lettres de recommandation des Moines de son país, vint en France l'an 1635, où il eut pension du Roy, et s'y plongea si fort dans la débauche qu'il creva avant qu'on eust découvert l'imposture. On luy fit cette Epitaphe que bien des gens ont souvent entendu dire sans en sçavoir le véritable sujet :  
Cy gist un Roy d'Ethiopie / l'Original ou la Copie*

Le J.d.S. du 6 mars 1684, rend compte d'une *Histoire de l'Ethiopie* traduite du portugais. Le Père Dos Santos écrit que *les femmes ne sont pas moins fécondes en leur manière que la terre, car elles mettent au monde deux ou trois enfants à la fois qu'elles ne peuvent nourrir. La Providence y supplée en donnant aux hommes des mamelles aussi abondantes en lait que celles des femmes*. Bizarre ! Le P. Dos Santos est-il totalement « dérangé » ? Sûrement pas, simplement il a pieusement signalé ce qu'on lui avait rapporté. De tels témoignages se rencontrent encore au XVII<sup>e</sup> siècle ! De moins en moins quand même, « fantastique et réel continuent de coexister dans la culture du XV<sup>e</sup> et même du XVI<sup>e</sup> siècle, et le premier ne sera radicalement éliminé que lorsque se constituera au XVII<sup>e</sup> siècle, une nouvelle science de la géographie. (...) L'observation effective du réel, si difficile à l'homme, qui, entre le monde et lui, interpose si souvent le rideau non diaphane du mythe, est de fait, une grande conquête du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle. » Et les découvertes vont faire que « les prodiges et les merveilles ont pratiquement disparu de cette peinture du monde qui va de Lisbonne à l'Extrême-Orient » (Vitorino Magalhaes Godinho, *Les Découvertes XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> : une révolution des mentalités*, Autrement, série Mémoire, 1992).

Plus tard, l'abbé de Marsy (1714-1763) éminent polygraphe qui a beaucoup compilé, fournit dans *l'Histoire moderne, des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Persans, des*

Turcs, des Russiens, etc. ; pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin, tomes XI et XII (J.d.S. février 1765) un article très étendu qui concerne l'Ethiopie. Il dit que les Abissins ont naturellement l'humeur martiale. Ils supportent patiemment les injures de l'air, le froid et le chaud, la soif et la faim, et toutes les fatigues de la guerre. Ils sont braves, adroits, bons hommes de cheval, dociles au commandement. (...) Ils vivent dans une simplicité qui tient un peu de la barbarie, leurs villes ne sont composées que de pauvres cabanes. L'Empereur, même, ne se sert que de la vaisselle de terre. Le 5 janvier 1682, la tonalité ne change pas et on signale à propos des Abyssins que leurs mœurs sont douces et innocentes, leur commerce fort médiocre, et leur science encore plus, ils n'ont point d'Ouvriers chez eux non plus que des Chirurgiens et des Médecins ; cependant ils ne laissent pas de guérir leurs maux sans ces derniers, ainsi, pour guérir de la fièvre tierce, par exemple, ils ne font que prendre un petit Poisson qui cause un tremblement si grand et si universel par tout le corps du malade, qui le touche, que cela luy fait faire une crise qui luy emporte la fièvre sans manquer. Très intéressant ! Le remède empirique signalé est original, le poisson en question doit être un Malacoptérygien d'eau douce de la famille des Siluridés, donc un poisson-chat, présent en Afrique centrale et en Egypte, le *Malopterurus electricus* dont la taille varie de quelques centimètres à 1 m. Sa décharge est assez violente, à la manière des anguilles électriques, les fameux Gymnotidés d'Amérique du Sud. Ces Abyssins ont donc recours à un électrochoc



Maloptérature électrique d'Afrique, Léon Bertin : La vie des animaux, Larousse, 1949.

L'application du poisson, passe encore, mais il faut toute la naïveté du P. Dos Santos (encore lui !), (J.d.S. 6 mars 1684) pour gober des fantaisies comme celle-ci : Il croist entr'autres une plante nommée 'Nisirini', qui a la vertu de faire ordinairement fuyr par son odeur les Crocodiles, ou d'en rendre les dents aussi molles que de la cire dès qu'ils s'avancent pour dévorer les hommes. Soit ! Mais en disciples de François Magendie et Claude Bernard, nous réclamons que cette hypothèse soit l'objet d'un protocole expérimental ! Qui veut bien se mettre à l'eau le premier ?

La Relation historique d'Abissinie, du R.P. Jérôme Lobo, de la Cie de Jésus. Traduite du Portugais (J.d.S. septembre 1728) est des plus intéressante, parce que le Père Lobo parle mieux des Païs par où il a passé, et que les autres en disent peu de choses. (...) Ce zélé Missionnaire, un homme à la fleur de l'âge, laborieux, infatigable, s'exposant aux plus grands dangers a sillonné tout le pays, il raconte l'audience accordée par le roi.

Dan. Neuberger donne à la cire la dureté du fer, la couleur l'éclair & le poids des pierres précieuses 87  
Nisirini plante d'Ethiopie ramollissant les dents des Crocodiles 79  
Niveau de M. Hugen mis en petit 191

Pour être admis, il faut mériter le bâton.

Quand nous abordâmes ce Roi, dit l'Auteur, il avoit avec lui ses femmes et ses troupeaux. Le lieu où il nous reçût étoit une cabane de paille un peu plus grande que celles de ses sujets. Voilà comment il reçoit son monde. Il s'assied par terre au milieu de la cabane et tous ses Courtisans sont assis autour de lui le long de la muraille, tenant, ou une gaule ou un bâton avec une masse, et ces bâtons sont plus ou moins longs selon la qualité de la personne à qui il donne audience. Si la personne est noble, la gaule est fort longue ; si, au contraire c'est un homme du commun, les bâtons n'ont pas plus de deux pieds. Lorsque l'étranger qui est admis à l'Audience entre, tous les Courtisans se jettent dessus, et lui donnent force coups de bâtons, jusqu'à ce qu'il ait gagné la porte, et qu'il la tienne avec les mains. Alors chacun retourne à sa place, comme s'il ne s'étoit rien passé : on lui fait compliment. Nonobstant la paix et l'amitié que nous avons fait ensemble, je n'en fus pas quitte à meilleur marché, ajoute naïvement le Père Lobo ; et comme je leur demandais raison de cette bizarre cérémonie, ils me répondirent que c'étoit pour apprendre à ceux qui venoient chez eux qu'il n'y a point de Nation au monde plus brave que la leur, et qu'il faut s'humilier devant elle. Cette cérémonie particulière fait penser à l'intronisation burlesque du « Bourgeois gentilhomme » (1670) : « Dara, dara, Bastonnara, bastonnara... » Il est à noter que pour cette « turquerie », Molière et Lulli avaient pris contact avec le Chevalier d'Hervieux, grand spécialiste de l'Orient.

Le voyageur doit s'adapter au contexte, ainsi, il est de la civilité et de la grandeur de manger de gros morceaux, et de faire beaucoup de bruit en mâchant, n'y ayant que des gueux, disent-ils, qui ne mangent que d'un côté, et que des voleurs qui mangent sans faire de bruit. Le P. Lobo mentionne un plat de bœuf avec pour assaisonnement le fiel et ce qu'ils tirent des tripes qui leur sert d'huile, de vinaigre et de moutarde. On m'a souvent servi de ce ragoût, dit le P. Lobo, et je n'avois pas d'autre moyen de me dispenser d'y goûter que dire que c'étoit un met trop délicat pour un pauvre Missionnaire. Il s'en sort bien ! Il est à noter qu'Elisée Reclus (tome X, 1885) mentionne les festins de « brondo » qui consistent en viande de bœuf « encore palpitante » avec assaisonnement. Comme les connaissances ont progressé, il met ce fait en relation avec différentes parasitoses (le *Toenia saginata*, bien sûr).

## L'Egypte

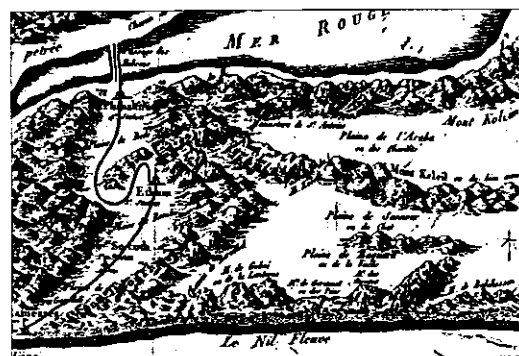
Les relations de voyage renferment des observations sur les pyramides, (Il est certain qu'il a fallu bien du temps et bien du monde pour construire ces masses énormes), les temples, la véritable cause de l'inondation du Nil (selon l'abbé Bunier, 1725). Les voyageurs ont donné une grande place aux merveilles rencontrées et se sont peu intéressés aux habitants, les Nouveaux Mémoires de la Compagnie de Jésus dans le Levant sont dans ce cas, les pères Fromage et Nérét décrivent les monastères Coptes. Le P. Claude Sicard est plus intéressant, il tente de trouver des traces de l'antiquité et notamment de la présence et l'exode des Hébreux (J.d.S., 1726 et mars 1781). Il est possible de disposer des lettres du P. Sicard, les Lettres édifiantes et curieuses ayant été rééditées au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Noël Sens imp. et Auguste Gaudé libraire, Toulouse 1810). Ce Religieux séjourna plus de vingt ans en Egypte, il mourut au Caire, lors d'une épidémie de peste. Il fournit des remarques dignes d'intérêt, ainsi il a bien noté que l'Egypte est gouvernée par un Pacha, mais le Grand Seigneur a soin de lui donner un successeur au bout de l'an, pour ne pas lui laisser le temps de devenir trop riche et de se rendre trop puissant. Bref, un seul mandat, non renouvelable !

### Comment boire frais ?

Les Egyptiens font leur boisson ordinaire de l'eau du Nil. Pour l'éclaircir, ils la mettent dans un vase, dont on frotte l'ouverture intérieure d'un peu d'amandes pilées, et un quart d'heure après, l'eau devient pure et claire comme eau de roche. Ils ont un autre secret pour la rafraîchir, malgré le climat qui la tient toujours chaude. Ils la mettent dans des vases d'une terre subtile et transparente, et lorsque le vent du nord vient à souffler, ils pendent ces pots en l'air et les exposent aux rayons du soleil : l'eau ainsi exposée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable ; j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

### Lettre du père Sicard, Missionnaire au Grand Caire

Cette lettre publiée dans le J.d.S. en 1726 donne envie d'en savoir plus, on peut consulter les *Lettres édifiantes et curieuses*, (réimpression de 1810). Le P. Sicard est un personnage intéressant, animé par une idée fixe : *Le principal motif de mon voyage était d'examiner de près et à loisir la route que les Israélites avoient pris par ordre du Seigneur pour sortir d'Egypte et dont on sait qu'ils sortirent en traversant la mer Rouge.* Il compare des noms topographiques bibliques et actuels, (*La plaine de Bédé, en Arabe signifie prodige nouveau, on voit à quel prodige les Arabes ont voulu faire allusion.*) Le P. Sicard est un convaincu, il est dans sa relation Moïse lui-même : *Que fait Moïse par l'ordre de Dieu ? Il commande à son armée de tourner le dos au défilé, d'avancer un peu à l'Ouest, ensuite de prendre à gauche.* Il fournit aussi une carte pittoresque, mais peu convaincante. Ces idées du P. Sicard étaient assez répandues, le comte Molé (1781-1855) raconte (*Souvenirs de jeunesse, 1793-1803, Mercure de France*) que Bonaparte, revenant d'Egypte avait soutenu l'authenticité de ces descriptions devant un Laplace sceptique, forcément sceptique.



### La femme et le serpent

La *Relation du voyage fait en Egypte par le Sieur Granger en l'année 1730* est publiée en 1745 et commentée dans le J.d.S. de mai 1745 : *Le serpent d'Eridy. Ce serpent qui a deux pieds de long est de la grosseur du pouce. Sa peau est unie et rougeâtre. Il badine avec ceux qui le prennent, se contourne autour de leurs bras et leurs jambes sans leur faire aucun mal. Il a cela de particulier qu'il se plait mieux avec les femmes qu'avec les hommes. Dès qu'il en voit une, il lui monte jusqu'au col, d'où il descend dans le sein, et se glisse sous la chemise. On lui accorde ce privilège sur la réputation qu'il a d'être un Ange. C'est du moins ce que le Chek, à qui il appartient a soin de débiter au peuple pour exciter sa vénération et sa générosité. Il lui dit aussi qu'on le coupe en morceaux le soir, et qu'on le trouve le lendemain aussi entier qu'auparavant. Ce Chek ne voulut pourtant point gagner l'argent de M. Granger qui vouloit parier le contraire. Il y a beaucoup d'apparence que ce Serpent est de ceux que les Naturalistes nomment Serpens d'Esculape, parce qu'ils ne sont point venimeux.*

### Une curieuse coutume des Coptes ! (Voyages de Richard Pockocke J.d.S. novembre 1773)

Nous observerons parmi les cérémonies Religieuses des Coptes celle qu'on dit qu'ils pratiquent quelquefois pour obtenir du Patriarche la permission de manger des œufs pendant le Carême. Ils l'élèvent dans un fauteuil, et ils lui demandent s'il veut leur permettre de manger des œufs, ou s'il aime mieux qu'on le jette à terre : le Patriarche résiste ; on répète trois ou quatre fois cette demande ; le Patriarche se rend et accorde la permission.

## **Le voyage de M. Desfontaines en Tunisie**

René Louiche Desfontaines, ancien élève du Collège de Rennes, botaniste éminent, apparaît dans les numéros du J.d.S. d'août 1784 et de décembre 1785.

*Si je n'avois pas été de la suite du Bey, il m'eût été très difficile d'entrer au Kerrouan ; le peuple est très fanatique, il ne veut pas voir de Chrétiens à cause de plusieurs Kalifes descendans de Mahomet qui y sont enterrés. Près de Kérouan, on ne trouve guère que des plantes marines, des Kali, des Salicornes, (*Salsola kali* et *Salicornia herbacea*, plantes de la famille des Chenopodiacées). Les Arabes les brûlent pour avoir de la soude. (...) Il seroit peut-être très avantageux au Gouvernement de France de faire un arrangement relatif à cet objet avec la Régence de Tunis. J'en ai parlé au premier Ministre, (...) il m'a répondu que ce commerce seroit très avantageux, mais qu'il étoit contraire à la Loi du Prophète. Je suis néanmoins persuadé que l'intérêt, s'il étoit considérable, auroit plus de crédit sur l'esprit du Bey que l'Alcoran. Notre botaniste a les pieds sur terre !*

L'abbé Poiret, dans son *Voyage en Barbarie* effectué en 1785 et 1786 (J.d.S. août 1789), décrit une petite école où l'on n'apprend sûrement pas grand-chose, mais il a bien apprécié l'ambiance.

### Une petite école publique qu'il a trouvée dans un village.

*Ce qui l'a surpris davantage, c'est qu'elle étoit dirigée par un aveugle. Cet Arabe réunissoit dans sa tente une douzaine d'enfants des deux sexes auxquels il apprenoit à lire et à écrire. Ces enfans n'avoient qu'un seul livre, l'Alcoran, que le Maître savoit par cœur, ce qui le mettoit à portée de suivre et de reprendre ses écoliers. Ils chantoient leur leçon chacun sur un ton différent. Les plus instruits apprennent à écrire aux plus jeunes, sous la dictée du maître. Ils avoient, au lieu de papier, une petite planche enduite d'un vernis blanc, et pour plume un roseau ; ils écrivoient assez vite et assez bien. Quand ils savent parfaitement la leçon qui leur avoit été dictée, ils lavoient leurs tableaux et en écrivoient une autre, toujours tirée de l'Alcoran. La séance terminée, chaque enfant alloit embrasser son maître et le remercier. L'Auteur observe que tous ces enfans avoient un air gai, ce qui est bien contraire à la conduite de certains de nos pédans austères qui ne savent inspirer que des sentiments de crainte et de dégoût.*

Pour poursuivre le voyage dans la région, les *Voyages de M. Schaw dans plusieurs provinces de la Barbarie* (J.d.S. octobre 1745) le mènent en **Algérie**. Il remarque que quoique les Algériens s'avouent eux-mêmes vassaux du Grand Seigneur, le pays n'est pas réellement gouverné et on ne sauroit dire combien cela pourra durer, parce qu'il n'y a que fort peu ou pas d'équité, d'honneur et de bonne foi chez ces gens qui agissent par bricole plutôt que par choix, de sorte que rien n'est plus vrai que ce qu'Aly Bacha, un de leurs derniers Deys, avoua un jour à M. le Consul Cole qui se plaignoit de quelques insultes faites par ces Corsaires à des vaisseaux Anglois, sçavoir 'que les Algériens sont une troupe de brigands et qu'il en étoit le Capitaine'. M. Schaw observe que les Algériens ménagent les Anglois par inclination, les Hollandois par intérêt, et les François par crainte. (...) Il assure que les menaces et le ton haut ne sont pas le moyen le plus sûr pour réussir auprès des Algériens, il ne croit pas non plus que la raison puisse toujours être de saison et avoir quelque autorité dans une Cour où souvent un Cuisinier est premier Ministre et à laquelle il n'est pas extraordinaire de voir une milice insolente prescrire la Loi.

**Le Maroc** apparaît plusieurs fois, l'*Histoire de l'Empire des Chérifs en Afrique* (J.d.S., mai 1734) et l'*Histoire des conquêtes de Moulay* (J.d.S. 5 avril 1683) décrivent sommairement les habitants. M. Pidou de Saint Olon (*Estat présent de l'Empire de Maroc*, J.d.S. 23 août 1694)

regrette de ne pas avoir été autorisé à visiter Fez. A Miquenez (Meknès), il remarque les écuries magnifiques et les chevaux d'une extrême beauté, curieusement, il y a plus de cicognes que d'habitants. Elles y sont en sûreté, parce que les Mores défendent rigoureusement de les tuer, dans la créance qu'ils ont que Dieu changea autrefois à la demande de Mahomet en oiseaux de cette espèce une troupe d'Arabes qui voloient les Pèlerins de la Meque. (...) Leurs femmes n'entrent jamais dans les mosquées, et sont jugées indignes de n'entrer jamais au Paradis. Leur vénération, pour ceux qui ont fait le pèlerinage de la Meque, va jusqu'à tenir pour saints les chevaux qui y ont esté.

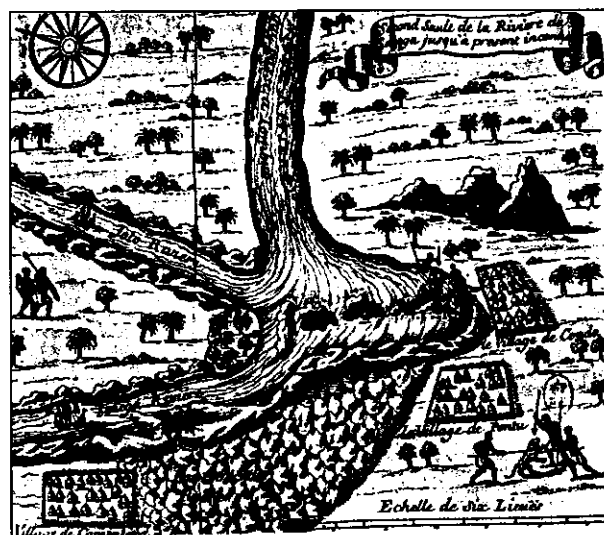
#### Une audience de l'Empereur

M. de Saint Olon eut audience de l'Empereur du Maroc l'onzième Juin 1693. (...) Lorsqu'il fut conduit au Palais, le Roi parut sur un cheval blanc, tenant une lance à la main, et ayant le visage caché par un mouchoir. Lorsqu'il eut mis pied à terre, et qu'il se fut assis sans natte ni tapis, (...) l'ambassadeur lui fit en François un fort beau compliment, qui fut lu ensuite par l'Interprète en Mauresque. L'Empereur y répondit, (...) il considéroit attentivement les présens de l'Ambassadeur et s'arrêta particulièrement à deux tapis qu'il croyoit venir des Indes, et qu'il témoignoit estimer davantage, quand il sçut qu'ils avoient été faits à Paris. Le charme de l'exotisme ! Saint Olon ajoute que la principale vue qu'a le Roi de Maroc quand il s'attire des ambassades, est de recevoir des présents. La qualité de ceux que les Ministres étrangers apportent, est la règle de l'accueil qu'ils reçoivent. Un Ambassadeur d'Angleterre fut contraint de se déchausser pour estre reçu. Le Roi d'Angleterre en revanche n'admit l'Ambassadeur de Maroc à son audience, que les pieds nus et sans turban. Y aurait-il de la petitesse chez les Grands ? (J.d.S. 3 août 1694).

M. de Saint Olon ajoute que l'Empereur du Maroc a deux sortes de sujets, des Noirs qu'il fait acheter ou enlever, et qu'il envoie dans les lieux déserts pour les cultiver, et des Blancs qui naissent dans ses Etats. Ses voisins sont les Nègres d'une part, et les Algériens de l'autre. Il n'a rien à craindre des premiers, à cause du grand fleuve et des montagnes qui les séparent. Les Algériens pourroient entrer aisément dans son pays. Mais il les en détourne par le prétexte de la Religion, et par le compte qu'ils auraient à rendre à Dieu et à leur Profète du sang qui se répandroit par des guerres contraires à leur loi. Voilà une belle forme de dissuasion.

#### L'Afrique noire

Dans le numéro du J.d.S. du 9 mai 1689 figure une Relation de la Nigritie, contenant une exacte description de ses Royaumes et de leurs gouvernements, la Religion, les mœurs, les coutumes, et les raretez de ce pays, avec la découverte de la rivière du Senega, dont on a fait une carte particulière. Le texte est en grande partie dû au P. Gaby (ou Gabi). Au mois de Mars de l'année 1686, quatre Cordeliers s'embarquèrent au Havre par ordre du Roi, pour aller porter l'Evangile en Nigritie. (...) Le cinquième du mois de Juin, ils mouillèrent à la rade de Senegal, et se servirent de la marée pour entrer dans la rivière de même nom, que le Père Gabi décrit ici, avec le pays qu'elle arrose, et



dont il a fait une Carte particulière. (...) Il dit que les Nègres qui habitent sur ses bords usent de tout ce qu'ils ont d'industrie pour tromper les Etrangers, et que, bien loin d'en faire scrupule, ils croient user de leur droit. Le P. Gaby est bien naïf ! Dans toutes les parties du monde, c'est une constante, les naturels ont l'habitude de « plumer » les étrangers. Différentes branches du Niger, un des plus grands fleuves du monde, sont mentionnées. Il ne faut pas s'y fier car le cours inférieur de ce fleuve n'est reconnu qu'en 1830. « Pour le Nil, c'est le problème des sources qui fut difficile à résoudre ; pour le Niger, le problème des embouchures » (Elisée Reclus, Nouvelle Géographie universelle, tome XII, 1887). Le J.d.S. de mai 1760 signale que le Niger diffère entièrement du Sénégal, avec lequel il n'a aucune communication connue. Cette description que le P. Gabi donne du pays des Nègres fait voir que M. Moreri n'en estoit pas bien informé quand dans son Dictionnaire imprimé à Lion en 1683, il dit que 'le Senega est une ville et un Royaume d'Afrique dans la Nigritie, et que cette ville est aussi appelée Tulucatan.' Nul Royaume de Nigritie n'a le nom de Senega, et nulle ville n'a celui de Tulucatan.' Nom qui sent quelque peu le Mexique ! En fait il existait bien une ville de ce nom... en Amérique du Sud ! « Les voyages du Sieur Le Maire aux isles Canaries, Cap vert, Sénégal et Gambie, sous M. Dancourt, Directeur Général de la Compagnie Royale d'Afrique que l'on trouve dans le numéro du J.d.S. du 30 mai 1695, correspondent en quelque sorte à des tournées d'inspection et donc des visites de comptoirs. A Saint-Louis, Les Nègres y apportent des cuirs, de l'ivoire, des captifs, et quelquefois de l'ambre gris. Quand on achète ces esclaves, on les envoie aux Isles Françaises de l'Amérique pour travailler au sucre. Les meilleurs ne coûtent que dix francs, et se revendent plus de trois cents.

La rivière de Sénégal sépare les Mores et les Nègres. Les premiers sont errans et ne s'arrêtent en un lieu qu'autant qu'ils y trouvent de pâturages. Les seconds habitent dans des villages. Ceux-là sont libres et ceux-ci ont des Rois qui les tyrannisent.

En avril 1735, il est fait mention d'un ouvrage du Capitaine Snelgrave : *A new account of some parts of Guinea*. Cette relation contient quelques particularités de la Guinée et du commerce des Esclaves, contenant l'histoire de la conquête du Royaume de Whidaw faite par le Roi de Dahomey, le voyage de l'Auteur au Camp du Conquérant où il vit sacrifier plusieurs captifs ; la manière dont les Nègres deviennent esclaves ; le nombre qu'on en transporte de Guinée en Amérique ; que ce commerce est licite ; comment ils se sont mutinés dans les vaisseaux où étoit l'Auteur. Ce n'est qu'une brève de quelques lignes à la fin du numéro d'avril. Il est possible d'utiliser l'information du J.d.S. et d'accéder à cet ouvrage ; ce récit original dont le titre français initial était *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait* a été réédité en mars 2008. (Capitaine William Snelgrave. *Journal d'un négrier au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Témoins, Gallimard. Avec introduction et notes de Pierre Gibert.) Un exemplaire de ce texte a été retrouvé dans la bibliothèque de Tocqueville, l'« inventeur », Pierre Gibert S.J. présente, dans une introduction éclairante, l'indispensable édition critique. Il est à noter que l'*Histoire générale des Voyages*, (vaste compilation réalisée en Angleterre dont le premier tome paraît en 1745 en France sous la direction de l'abbé Prévost), recense dans le tome 3 les relations de voyages concernant les côtes de Guinée, on y retrouve le capitaine Snelgrave. Le J.d.S. de décembre 1747 donne le sommaire de son ouvrage, le commentaire est surtout consacré à la conquête du Royaume de Juida par le Roy de Dahomay, et le récit de son voyage au camp du Vainqueur, où il vit sacrifier plusieurs captifs. Dans le même numéro on trouve des remarques d'un voyageur nommé Villaut, ce dernier exhorte les François à renouveler leur Commerce dans la Guinée, et leur reproche d'avoir cru trop facilement ce que les autres nations ont affecté de dire, touchant la mauvaise qualité du climat. Il a, dit-il, observé avec beaucoup de regret que les Anglois, les Hollandois et les Danois, à force de décrier l'air du Pays, ont presque persuadé aux François d'abandonner une côte qui a sept cens lieues d'étendue, et leur ont fait perdre le goût

d'un commerce dont ils tirent eux-mêmes des profits considérables. Qu'y a-t-il de vrai ? Et M. Villaut d'ajouter que les François sont regrettés dans le Pays, et que leur caractère est plus agréable aux Nègres que celui des autres Nations de l'Europe.

M. de Marsy (J.d.S. février 1765), dans son ouvrage, n'a omis aucune Nation qui méritât d'être connue, ce qui est faux puisque presque tout l'intérieur est à cette époque « terra incognita » ! Suivons- le cependant.

Un des plus puissans princes d'Afrique est celui de **Congo** qui jouit d'une autorité despotique sur la vie et les biens de ses sujets. Il a une Cour nombreuse, une grande multitude d'Officiers et de Domestiques, des armées considérables ; mais si mauvaises et si mal disciplinées qu'une poignée d'Européens peut les mettre en déroute. La manière dont ces Africains combattent est fort bizarre. Deux armées en présence l'une de l'autre, commencent par discuter de leur querelle ; cette explication conduit aux reproches et aux injures, et l'on finit par en venir aux mains. Ces Peuples sont doux, sociables, d'une politesse extrême pour les étrangers, vifs, enjoués, et ils s'expriment avec tant d'agrément qu'on prend plaisir à les entendre. La paresse est un vice assez général parmi eux. Dans tous les temps, ils ont professé l'idolâtrie. Le comportement de ces gens au début des conflits est intéressant. Les témoignages sur cette région sont rares, en consultant un ouvrage datant de 1873 (*Histoire de la géographie et des découvertes géographiques* par Vivien de Saint Martin, Hachette), on voit bien que le Congo n'est pas encore bien connu : « nous n'avons rien dit des provinces du Congo, d'où l'Europe a reçu, en 1860, de curieuses informations écrites par un Hongrois 'naturalisé nègre', un ci-devant officier de la marine autrichienne, qu'une destinée singulière avait conduit dans ces contrées intérieures où il est mort avant d'avoir complété ses observations. »

Du même M. de Marsy (J.d.S. février 1765) : les habitans de la contrée du **Biafra** sont cruels, avides, (...) ceux de **Bénin** sont plus doux et plus sociables, c'est parmi eux un crime capital et digne de mort d'outrager un étranger, mais leurs mœurs sont très dérégées, et l'incontinence est un vice presque général parmi ces Nègres. (La luxure, péché capital s'il en est !) Les femmes et les esclaves sont chargés de toutes les opérations pénibles, (...) plus une femme a d'enfants, plus elle est respectée, à Bénin, celle qui accouchent de deux enfans jumeaux sont fêtées par des réjouissances publiques, à Arébo, au contraire, on sacrifie la mère et les deux enfans.

Ces Peuples ont une notion assez juste du Souverain Etre qu'ils croient invisible et tout puissant. Ils l'appellent Orissa, et lui attribuent la création du Ciel et de la terre, et l'empire absolu du monde ; mais parce qu'il est infiniment bon et incapable de faire du mal, et que d'ailleurs nos hommages ne peuvent rien ajouter à sa grandeur, on ne lui rend aucun culte. Au contraire, on adore le Diable, parce qu'il est capable de faire du mal. Ils ont des divinités subalternes que l'on a appelées **Fétiches**.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à partir de 1795, un jeune écossais, Mungo Park fournira une bonne description de ces régions (*Voyage à l'intérieur de l'Afrique*, La Découverte, 1996).

La circumnavigation autour de l'Afrique pour aller vers les Indes oblige les équipages à faire relâche au sud de l'Afrique. « C'est d'ailleurs la circumnavigation portugaise qui en allongeant le liseré côtier d'une Afrique désormais perçue comme un obstacle continental sur la route des Indes contribue paradoxalement au détournement et partant à la périphérisation du monde africain au XV<sup>e</sup> siècle » (Patrick Boucheron, 2009). M. Schouten (*Voyage aux Indes Orientales*, J.d.S. mars 1708) a, comme d'autres, noté une particularité locale :

Quand il fut descendu, il rencontra des Sauvages nommé **Hottentots**, dont le langage est à peu près comme le cri d'un cocq d'Inde qui glousse ; ils étoient par troupes le long des côtes de la mer : hommes, femmes, enfans, tous sont nuds pendant l'été, ils couchent pendant la nuit sous

des arbres et dans des cavernes, et tout pesle-mesle. Ils alloient tous les jours trouver nos voyageurs pour leur demander du tabac. Ils se nourrissent aussi misérablement qu'ils couchent, et passent leur vie de manière déplorable. Les Hottentots et les Bochimans parlent des langues dites « à clics » qui se caractérisent par des claquements de langue très singuliers, c'est un langage tout à fait étrange et presque inimitable aux Européens. Quelques Hollandois disent qu'ils parlent Coq d'Inde (J.d.S. 24 avril 1684).



Campement de Bushmen

In

Elisée Reclus

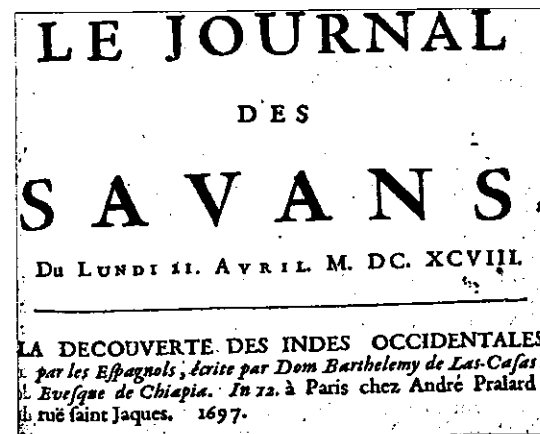
Tome XVIII, 1891

## LE NOUVEAU MONDE

« Un continent à peine effleuré par l'homme s'offrait à des hommes dont l'avidité ne pouvait plus se contenter du leur » (Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* ; Plon, 1955).

### Les Indes occidentales : Caraïbe, Mexique

La relation de la « Découverte des Indes occidentales par les Espagnols », écrite par Dom Barthélémy de las Casas paraît dans le J.d.S. le 21 avril 1698, elle rend compte d'une réédition de 1697. Elle ne cache rien des atrocités commises : on aurait peine à croire les cruautés que les Espagnols ont exercées dans ces vastes pays, si elles n'avaient été rapportées par Dom Barthélémy de las Casas qui en avait été témoin. Ce n'est pas une nouveauté, le frère Bartolomé (1474-1566) a écrit un siècle avant la création du J.d.S. Cet homme admirable déclara dès 1514 que tout ce qui se commettait aux Indes vis-à-vis des Indiens étoit injuste et tyrannique.



Las Casas rapporte que les Espagnols s'étant emparé d'un Cacique de l'Isle de Cuba, ils le brûlèrent vif, et, pendant qu'il étoit au milieu des flammes, un Religieux de l'Ordre de St François se mit en devoir de lui parler de Dieu et du Paradis. Le Cacique lui demanda si les Espagnols y seroient reçus et quand le Religieux lui eut répondu qu'ils espéroient y aller, le Cacique lui répartit que pour lui, il ne désiroit pas y aller de peur d'y trouver des gens si méchants.

(Texte original de Las Casas mentionnant le supplice du Cacique Hatuey lors de la « pacification » de Cuba : L. III, ch. 25.)

Avisos y reglas para los confesores  
Bartolomé de las Casas, 1500

Le père Charlevoix, reprenant le père Le Pers (J.d.S. janvier 1732), revient sur cette exécution :

*La conquête de Cuba fut résolue. Les habitants espérèrent se garantir de cette invasion en célébrant une fête en l'honneur du Dieu des Espagnols, c'est-à-dire de l'OR, dont ils remplirent un panier autour duquel ils se mirent à fumer, à chanter et à danser jusqu'à tomber d'ivresse et de fatigue ; après quoi, pour plus de sûreté, ils jettèrent dans la mer tout l'or qu'ils avaient chez eux. Mais toutes ces précautions ne purent les délivrer des Espagnols qui les désirent et prirent un de leurs Caciques, lequel préféra le supplice du feu au Baptême et au séjour au Paradis dès qu'il scût qu'il y rencontreroit des Espagnols.*

Des sauvages, vraiment des sauvages ! Aucune considération pour l'Or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence\* toutes nos « valeurs » sont bafouées !

(\* Montesquieu)

### Las Casas et la « leyenda negra »

En 1550, à Valladolid une controverse met aux prises Bartholome de Las Casas et Juan Ginès de Sepúlveda (env. 1490-1573) ; pour ce dernier, les Indiens sont des individus inférieurs nés pour être esclaves. Sepúlveda s'appuie sur des auteurs grecs, dont Aristote dans sa « Politique » où l'on trouve : *L'utilité des animaux domestiques et celle des esclaves sont à peu près les mêmes*. Las Casas l'a emporté, mais si on a moins mal traité les Indiens, on a fait venir des Noirs ! Hélas ! L'admirable Dominicain, évêque de Chiapas, n'a pas toujours été en odeur de sainteté dans une fraction de l'opinion espagnole qui l'accusait d'être à l'origine de la « leyenda negra », la « légende noire » de la colonisation. Un ouvrage paru en... 1963 (R. Menéndez Pidal, *El padre Las Casas. Su doble personalidad*) l'accusait de paranoïa !

Le discours du Pape, à l'ouverture de la 5ème Conférence du Conseil épiscopal latino-américain le 13 mai 2007, n'avait pas été particulièrement heureux, car il avait soutenu que « l'annonce de Jésus et de son Evangile n'a à aucun moment comporté une aliénation des cultures préhispaniques ni n'a constitué l'imposition d'une culture étrangère ». Ben voyons ! Mais plus tard (février 2016), un autre Pape, Jorge Bergoglio, en visite au Chiapas a appelé à demander pardon aux indigènes. Il est vrai que la vérité est bien connue depuis longtemps ! Faisons donc un détour chez Montaigne, la troisième partie des « Essais » paraît en 1588, l'auteur est au courant d'horribles exactions, les Espagnols les rapportent même complaisamment ! *Nous tenons d'eux-mêmes ces narrations car ils ne les avouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent. Seroit-ce pour témoignage de leur justice ? Ou zèle envers la religion ?* Il remarque qu'avec *les foudres et tonnerres de nos pièces et harquebouse*, on triomphe aisément et sans honneur de *peuples nuds*, et on réduit en esclavage des hommes qui ne nous devoyent rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence (Livre III, chapitre VI). Montaigne ne connaissait pas les écrits de Las Casas, mais il avait lu les relations du Milanais Benzoni (1565) et de l'Espagnol López de Gómara (1552) ; comme l'écrit Mariane Mahn-Lot : « l'antihispanisme n'est pas imputable aux seuls écrits de Las Casas » (*Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Payot, 1995).

Le 13 juin 1672, le J.d.S. rend compte de la parution à Paris de *L'Indien, ou portrait au naturel des Indiens* par Juan de Palafox, les charges d'Evêque, de Visiteur et de Viceroy qu'il avait exercées lui avait donné une entière connaissance des maux que l'on faisait souffrir aux Indiens. Il tenta de les défendre devant Philippe IV. *Le portrait qu'il fait de ces peuples pourroit*

faire honte à toutes les autres Nations. Il dit qu'il n'y a point de gens plus humbles, plus doux et moins intéressés et qu'ils ne sont jamais oisifs, l'avarice des étrangers qui les gouvernent les tenant toujours occupés, qu'ils ne connaissent pas seulement le nom d'envie et qu'à moins que quelque breuvage ne leur fasse perdre l'usage de la raison, ils sont fort chastes. Qu'ainsi tous leurs défauts se réduisent à la gourmandise et qu'encore on ne peut leur reprocher que la moitié de ce péché, parce qu'ils ne mangent que fort peu et ne font excès qu'à boire, de manière qu'au lieu que les autres hommes, dit cet Auteur, sont sujets à sept péchez capitaux, on ne peut accuser les Indiens que de la moitié d'un.

Ils ne connaissaient pas les chevaux, mais ils s'adaptent !

J.d.S. 13 juin 1672 (Juan de Palafox)

*Avec toute cette simplicité, ils ne laissent pas d'avoir de l'esprit. Cet Auteur en rapporte plusieurs exemples, et entr'autres il fait beaucoup de cas de l'adresse par laquelle un Indien convainquit un Espagnol de lui avoir dérobé son cheval. Comme cet Indien vit que le juge, quelque peine qu'il eust pris à interroger l'accusé, ne pouvoit trouver de preuve du vol ; il jeta son manteau sur la teste du cheval qui luy avoit été pris, et demanda au voleur 'de quel œil le cheval estoit borgne'. Le voleur se trouva fort embarrassé, et néanmoins pour ne pas demeurer court, il répondit au hazard que c'étoit 'de l'œil droit' alors l'Indien, découvrant la tête du cheval : 'on voit bien' dit-il 'que ce cheval n'est pas à toi, car tu ne sais pas qu'il n'est borgne ny de l'œil droit ny du gauche.'*

Faisons un détour par Saint-Domingue, découverte en 1496. En janvier 1732, le J.d.S. présente *L'Histoire de l'Isle Espagnole ou de Saint-Domingue* » du père de Charlevoix, Jésuite, utilisant les *Mémoires de son ami, le père Le Pers, Jésuite, établi depuis 25 ans à Saint-Domingue*. Il confirme l'opinion de Juan de Palafox, les décrivant comme plutôt laids, de complexion faible, indolents à l'excès, un peu mélancoliques. Ils étoient au reste les hommes du monde les plus simples, les plus doux, les plus humains, sans esprit et sans mémoire au moins en apparence, sans fiel, sans aigreur, sans ambition et presque sans passions, des enfants (dit l'Auteur) plutôt que des hommes. Le père Charlevoix nous parle de leurs danses et de leurs chansons, de la manière dont ils s'enyoient par la fumée du **tabac**, de leurs mœurs et de leurs maladies en particulier du **mal de Naples** qui de chez eux s'est répandu par toute la terre. Voilà deux exportations réussies, l'Europe s'est mise à pétuner à l'exemple des Indiens qui faisaient passer la fumée du tabac dans les narines et dont les vapeurs en montant au cerveau, y excitaient tous les mouvements et les transports de l'ivresse (Gonzalo Fernandez de Oviedo, 1478-1557, *Relation du voyage de Cabeza de Vaca*) et la vérole s'est bien répandue !

Le « mal de Naples »

*Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence de désirs criminels* (W. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, 1777).

Il est intéressant de noter que Jérôme Frascator, médecin italien mort en 1533, décrit dans un poème rédigé en latin : la *Syphilis* ou mal vénérien. Le nom de *Syphilis* qu'il donne à son poème vient de ce qu'il suppose dans son troisième chant qu'un berger nommé *Syphilis* est le premier qui en ait été infecté dans l'île appelée aujourd'hui *St Domingue* pour avoir méprisé le culte du Soleil (J.d.S. septembre 1754). Quelle belle création ! *Syphilis*, *Syphilis*, c'est un petit petit nom charmant, il sonne bien...

La maladie se répand vite. Si Phyllis se laisse conter fleurette, cela devient dangereux ! On démarre dans l'euphorie : *Phyllis qui me voit le teint blême*

*Les sens ravis, hors de moi-même* (Malherbe, 1607)

mais cela peut se gâter : Théophile de Viaud (1590-1626) l'a expérimenté, il le rapporte dans un poème qui débute ainsi :

*Phyllis, tout est foutu, je meurs de la vérole,  
Elle exerce sur moi sa dernière rigueur  
Mon vit baisse la tête et n'a plus de vigueur...*

La suite est intéressante et vaudra quelques ennuis au *Sieur Théophile*. « Mal de Naples », bien sûr, mais les Espagnols le qualifient de « mal français ». Dans l'« Abuseur de Séville » de Tirso de Molina (env. 1580-1648), don Juan Tenorio demande des nouvelles d'une femme légère, on lui répond *se escapo del mal francés por un rio de sudores*, (elle a échappé au mal français grâce à un fleuve sudatoire). Les Espagnols ont été assez grands pour se contaminer eux-mêmes à la source ! Voir par exemple *L'histoire générale des voyages* (J.d.S. juillet 1755) : *Les premiers Castillans qui parurent sur leurs côtes furent infectés de leur maladie qu'ils apportèrent à Naples d'où elle passa dans le reste de l'Europe*. Nous en revanche, on l'a prise en Italie ce qu'indiquent ces vers de Voltaire :

« Quand les Français à tête folle  
S'en allèrent en Italie  
Ils gagnèrent à l'étourdie  
Et Gênes et Naples et la vérole  
Puis ils furent chassés de partout,  
Et Gênes et Naples on leur ôta,  
Mais ils ne perdirent pas tout,  
Car la vérole leur resta. »

Une fois la colonisation bien assise, on doit s'attendre à ce que les effets bénéfiques de la religion se répandent dans la société, le « Voyage de François Coreal aux Indes Occidentales » (J.d.S. octobre 1724), signale que *les femmes du Mexique sont belles, agréables et spirituelles, mais les maris, s'il faut croire notre historien, y sont en récompense d'un esprit mal fait, entichés de leur mérite, vains et lâches et parlant sans cesse de leurs richesses, de leurs plaisirs et du nombre de leurs esclaves. Il assure qu'il n'y a pas une ville au Monde où le libertinage et la religion soient mieux confondus ensemble, tel qui paraît un parfait dévot est un scélérat accompli*. Comment dit-on Tartuffe en castillan ? François Coreal évoque *une fameuse université au Mexique. Notre voyageur dit qu'il n'est pas assez habile pour juger si ceux qui la composent sont de grands docteurs, mais qu'il sait en général qu'il n'y a rien de plus ignorant qu'un prêtre, un moine, un religieux Américain, excepté les Jésuites qui sont beaucoup plus éclairés, et qui gardent aussi avec beaucoup de circonspection la bienséance que demande la religion.*

Les esclaves noirs sont peu mentionnés par les voyageurs, le *Nouveau voyage aux Amériques* » du père Labat (J.d.S. 2 février 1722) rapporte que *la folie qui régnoit dans la Martinique en 1699 (...) mit un désordre tel que beaucoup de gens (...) perdirent le jugement, se mirent à courir dans les rues où ils faisoient mille extravagances. (...) La prison et le bâton, en rendirent quelques-uns plus sages... Ce Dominicain également laborieux et éclairé nous laisse sur notre faim, les gens bastonnés sont noirs, bien sûr, mais quelle était exactement la nature de ces désordres ? Cet homme éclairé et laborieux ne semble pas contaminé par les idées modernes qui fleurissent en Europe, il observe avec satisfaction la conduite des Caraïbes par rapport à leurs femmes. Ces Sauvages, (remarque l'Auteur), sont bien plus raisonnables que le reste des*

hommes. Ils regardent leurs femmes comme des servantes, et quelque amitié qu'ils ayent pour elles, elle ne va jamais jusqu'à les dispenser du service qu'elles sont obligées de leur rendre, ni du respect qui le doit accompagner. Il est inouï qu'une femme mange avec son mari, ni même en sa présence.

Beaucoup plus tard en novembre 1776 un de ces brefs comptes-rendus de quelques lignes que l'on trouve à la fin des livraisons mensuelles est assez intéressant :

*Observation sur les maladies des Nègres, leurs causes, leurs traitemens et les moyens de les prévenir* par M. d'Azille, Médecin pensionnaire du Roi, ancien Chirurgien-Major des Troupes de Cayenne :

*Les maladies des Nègres sont essentiellement les mêmes que celles des autres hommes, mais elles sont plus fréquentes, plus rebelles, plus meurtrières. M. d'Azille qui a été à portée d'observer les causes de la dépopulation effrayante de ces infortunés l'attribue à la mauvaise nourriture, aux mauvais traitemens, au chagrin, à l'excès du travail et il en avertit en homme éclairé, compatissant, vivement touché de l'intérêt des Colons qui est inséparable de celui de cette portion de l'espèce humaine dont les travaux et les sueurs peuvent seuls faire prospérer nos Colonies.*

Il est bien vrai que le sucre serait trop cher si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves (*De l'Esclavage des Nègres*). Après l'ironie froide de Montesquieu, digne de Swift, il faudra attendre le bon abbé Grégoire (1750-1831) pour voir réfutée ce type d'hypocrisie : « Notre intérêt disent les Colons n'est-il pas de ménager nos esclaves ? Les charretiers de Paris tiennent précisément le même langage en parlant de leurs chevaux » (*De la traite et de l'esclavage des Noirs* », 1815).

L'opinion évolue quand même un peu, dans un numéro d'août 1780, le journal présente l'*Histoire des colonies européennes de l'Amérique* de W. Burck, L'auteur s'élève contre le trop grand nombre de Nègres qu'on emploie dans l'Amérique, (il est question des colonies anglaises) avec une argumentation basée sur l'économie, mais il y a aussi une gêne vis-à-vis de l'esclavage, elle est nécessaire, mais... *Quel mal y aurait-il, continue l'Auteur, si dans nos Colonies on trouvoit quelque milieu entre la liberté et l'esclavage absolu ; de manière qu'après quelques années de servitude, on rendit les Mulâtres à ceux qui les reconnoitroient pour leur appartenir et qu'on affranchît les Nègres qui sont nés dans l'isle en récompense des services qu'ils auroient rendus ? On pourroit leur assigner des terres, ou, à leur défaut, quelque profession qu'ils seroient les maîtres d'exercer, moyennant une légère redevance au public.*

## L'Amérique du Nord

### Les « Eskimaux »

En novembre 1771, le J.d.S. rend compte tardivement de quelques chapitres de l'*Histoire moderne* de différents peuples par M. Richer (1506-1580). C'est un missionnaire, mais pas un catholique, aussi est-il fort maltraité dans le Dictionnaire de Moreri, (édition de 1712) : ce religieux de l'Ordre des Carmes entraîné par le libertinage, apostasia et tomba dans les erreurs du Calvinisme.

Comme bien souvent, la description faite par l'Occidental n'est pas flatteuse, ils sont trompeurs et voleurs, hardis lorsqu'on leur montre de la douceur, attachés à leurs usages, ils

préfèrent leur Pays à tout autre... M. Richer en convient, ils font preuve de beaucoup de bon sens pour vivre dans ces conditions difficiles.

Pierre Richer, J.d.S. novembre 1771.

*Comme il y a beaucoup de neige dans ce Pays et qu'elle peut nuire à la vue, ils ont imaginé de mettre sur chacun de leurs yeux un petit morceau de bois qui a une fente fort étroite de la longueur de l'œil, il augmente la force de la vue, et ils y sont si accoutumés que lorsqu'ils veulent regarder quelque objet éloigné, ils s'en servent comme nous faisons de nos télescopes.*

Pierre Richer a bien vu le pays, d'autres en ont parlé sans y avoir mis les pieds, ce qui n'empêche pas d'écrire : « Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie ? (...) Il s'embarque au printemps avec son épouse sur quelque glace flottante. (...) Le hardi Sauvage, dans les abris de son écueil mobile, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues dans ce mélange de voluptés et de périls. » Mais de qui est cette somptueuse connerie ? C'est du vicomte François-René... (*Génie du Christianisme*, Première partie, livre V, chapitre XIV, Instinct de la Patrie, 1834). Il y a moins de souffle, mais on peut préférer la rédaction de l'Encyclopédie qui signale que *ces Sauvages construisent des canots avec des cuirs, et ils les couvrent pardessus, laissant au milieu une ouverture comme à une bourse, dans laquelle un homme seul se met ; ensuite liant à sa ceinture cette espèce de bourse, il rame avec un aviron à deux pelles, et affronte de cette manière la tempête et les gros poissons.*



Bois gravé figurant sur la traduction française  
du Voyage de Frobisher.  
Genève, 1578.  
Esquimaux au regard malicieux,  
gravure de Thiriart, d'après photographie  
Elisée Reclus, tome XV



## Le Canada

Evangelisons ! Le P. Raymond Breton, de l'ordre des Frères Prêcheurs publie un *Catéchisme et Dictionnaire pour faciliter aux Missionnaires le moyen de convertir les habitants du pays de Canada* (J.d.S. 5 avril 1666) mais que c'est pénible ! La langue est difficile non seulement à cause des irrégularités qui s'y rencontrent ; mais encore parce que le langage des hommes est différent de celui des femmes, et que les vieillards parlent autrement que les jeunes gens. Les missionnaires ne reculent devant rien, le P. de Rasles découvre les raquettes par le moyen desquelles les hommes et les femmes marchent communément sur la neige (...), le P. de Rasles ne croyait pas pouvoir marcher avec de pareilles machines, mais il dit que lorsqu'il eut fait l'essai, il se trouva tout d'un coup si habile à s'en servir, que les Sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois qu'il en faisoit usage (*Lettres édifiantes et curieuses*, XXII<sup>e</sup> recueil, J.d.S. août 1738).

Malgré ces efforts, le père Chrétien Le Clerc, missionnaire récollet (J.d.S. 25 février 1692) signale que le peu de Sauvages auxquels ils avoient conféré le baptême estoient aussitôt retombés dans leur indifférence pour les choses saintes, les pères Récollets eurent de terribles allarmes de conscience et écrivirent à Paris pour avoir l'avis des Sçavans.

Même tonalité dans le J.d.S. du 6 mai 1697 : *Les dernières découvertes dans l'Amérique septentrionale de M. de la Salle*. Cavalier de la Salle décrit différents groupes ethniques dont les Iroquois, les peuples les plus belliqueux et les plus cruels de l'Amérique. Terminons par deux relations du 29 avril 1720 :

Dans *Le recueil de voyages au Nord*, et particulièrement la *Relation du Détroit et de la baie d'Hudson*, l'auteur, M. Jérémie Cdt du Fort Bourbon, (qui) le remet aux Anglois en 1714 a une opinion favorable des Indigènes : ces peuples sont humains et affables ; ils ne traitoient jamais les François que de pères ou de Patrons. Quoique sauvages, ils sont tout à fait ennemis du mensonge ; on ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médisans. Ils ne jurent jamais, et n'ont même pas de terme en leur Langue qui approche du jurement.

A la même date (29 avril 1720) le père Hennepin, missionnaire Récollet (*Voyage en un Païs plus grand que l'Europe entre la Mer glaciale et le nouveau Mexique*), a lui aussi plutôt une bonne opinion des natifs du pays, mais qu'il est décidément bien difficile de les convertir ! On leur offre la Vérité et ils se mêlent de raisonner, quelle faute de goût ! Les Jésuites et les Récollets peuvent apprécier certains de leurs comportements, mais ils ont quand même une piètre opinion des Amérindiens, ceux-ci qui sont fermés à certaines notions bibliques et aux rites chrétiens obscurs leur posent des questions redoutables, ainsi ils ne comprennent pas pourquoi Dieu qui n'est ny homme ny femme et qui n'est jamais marié a pu avoir un fils.

### Il ne faut point aller dans l'Amérique dans l'espérance de souffrir le martyre

Ils ont coutume de ne contredire personne, ils font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une profonde insensibilité pour toutes choses, mais surtout en matière de Religion. Il ne faut point aller dans l'Amérique dans l'espérance de souffrir le martyre, en prenant ce mot dans le sens Théologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion... Quand on leur parle de la création du monde et des mystères de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, et ils applaudissent en général à tout ce que nous leur disons ; mais après cela, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déférence possible pour les contes qu'ils nous font touchant tout ce qui les regarde. Quand nous leur répondons que ce qu'ils nous disent n'est pas véritable, ils répliquent qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous

leur avons dit, que c'est manquer d'esprit que d'interrompre, et soutenir qu'on avance des choses fausses : 'tout ce que tu nous a appris, disent-ils, touchant ceux de ton païs, est comme tu l'a dit ; mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre nation, qui habitons toutes les terres qui sont au-deçà du Grand Lac' (J.d.S. 29 avril 1720).

Un avis d'anglophone, M. Oldmixon, (*The British empire in America*, J.d.S. 17 janvier 1710), s'étend fort sur les louanges des Ministres Anglois, ils ne le font pas dit-il à la manière des Missionnaires François, qui prêchent aux Hurons un Paradis et un Enfer à la Mahométane, et qui tachent de leur persuader que ce sont les Anglois qui ont fait mourir Notre Seigneur. Pourquoi ? Ce n'est pas vrai ? M. Oldmixon se pique de linguistique, il affirme que nos amours se dit *Noowomantammoonkanunnonash*, nous éviterons de le contredire sur ce point ! Il a bien du mérite, car ce langage en général est la barbarie même, et il n'y a guère d'apparence qu'il se soit perfectionné depuis la confusion des Langues.

Robert Challe (1659-1721) n'est jamais mentionné dans le J.d.S. Il avait participé à des expéditions commerciales en Acadie à partir de 1682. Il est très affecté par la perte d'un fort en août 1688. Les Anglais le prennent par surprise, Challe enrage, il perd une petite fortune sous forme de peaux de castor ! Le gouverneur du fort de Chedabouctou va, grâce à lui passer à la postérité : Il fut pris dans son lit, dormant entre des filles ou femmes sauvages, sans sentinelle, et sans tirer un seul coup de pistolet (...) le nom de ce gouverneur mérite d'être su, il s'appelait Louis-François de la Boulaye (...) il s'est laissé prendre comme un sot. Il est pourtant âgé au moins de cinquante ans. Deux femmes à cet âge ! Etait-ce pour le réchauffer en plein été ? Où avait-il le diable dans les reins ? Challe exagère, mais le fort est piteusement tombé. Enfin, tout cela ne nous rendra pas le Congo, pardon, le Canada.

## Louisiane et Mississipi

Il y a toujours des bonnes choses à prendre même chez les peuplades lointaines ! Ainsi la *Relation de la Louisiane et du Mississipi par le chevalier de Tonti* (J.d.S. 29 avril 1720) mentionne que là comme ailleurs, le soin du ménage se partage entre les hommes et les femmes. On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité et d'autorité, dans la femme, beaucoup de souplesse et d'obéissance. Dès que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend la pipe et fume, et tout en fumant, déclare à demi-mot ce qu'il a fait, ou gagné.

*Le Voyage de la Louisiane fait par ordre du Roi en l'année 1720* est relaté par le père Laval, S.J. (1623-1708) (J.d.S. décembre 1728). L'Indien y est présenté de façon moins idyllique ! Ces Sauvages sont, suivant le P. Laval, gens de peu d'esprit, et ils reprochent aux François de n'en avoir point, c'est-à-dire, selon eux, que les François n'entendent point leurs affaires et c'est en cela qu'ils font consister l'esprit, et quand ils enlèvent le crâne d'un homme avec la chevelure (enfin, on scalpe !), ils disent qu'il n'avoit point d'esprit. On voit par-là que ces Sauvages sont féroces... En effet ! Le P. Laval évoque la plus riche espérance de ce Pays sont les mines d'argent qu'on a découvertes dans le Canton des Illinois. Mais pourra-t-on se servir de nègres dans un Pays trop froid pour eux ?

## Caroline

Le supplément du Journal de Mai 1709 présente l'*Extrait d'une lettre de M. Le Maire, Prestre, Missionnaire Apostolique*, selon lui, le pays est en état de grande confusion, il en attribue la cause aux Anglais : *Les Anglois de la Caroline, pour avoir des esclaves dont ils puissent se servir au défrichement et à la culture de leurs terres ont semé la discorde parmi toutes les Nations sauvages, et pour les exciter plus puissamment à continuer cette désunion, ils en achètent les prisonniers qu'elles prennent en guerre, en échangeant avec elles des marchandises d'Europe, ce qui est pour ces sortes de barbares un attrait capable de les porter à s'entr'égorgés tous. Les Têtes des François, ou pour parler à la mode du païs leur chevelure est à prix, et en particulier celle des Missionnaires, pour laquelle, lorsqu'un Sauvage en enlève une, on lui donne le double de ce qu'on donne pour celle des autres.* Enfin, on peut accéder au martyr !

Le même M. Le Maire, s'est intéressé aux pratiques médicales des « Sauvages », selon lui, on pourrait s'en inspirer chez nous.

### Une obligation de résultat !

*Les Médecins Sauvages, mêlent toujours dans l'application de leurs remèdes quelques paroles sans lesquelles ils font accroire que le remède n'opérerait rien. Mais un fameux d'entre eux (...) m'avoua franchement que les paroles qu'il murmuroit entre les dents, ne servoient à rien, et qu'il ne les prononçoit que pour en imposer aux ignorants. Il seroit à souhaiter qu'en France on eut à l'égard des Médecins la même conduite qui se garde icy. On ne paye jamais un médecin parmi les Sauvages qu'après la parfaite guérison de la maladie, et si son malade vient à mourir, non seulement on ne lui donne rien, mais même très souvent les parents du défunt lui ôtent la vie pour qu'il n'en tienne plus d'autres. Vous pouvez juger par-là, qu'il n'y a pas tant de presse à être Docteur en Médecine en ce Païs qu'il y en a à l'estre en la Faculté de Paris (J.d.S. Mai 1709).*

## Les Floridiens

Le J.d.S. d'octobre 1724 rend compte du voyage de François Coreal, (1666 à 1698). Ce dernier rapporte que les *Floridiens ne prennent rien soit à la chasse ou à la pêche, ne sèment rien et ne plantent rien, qui ne soit à la disposition de leurs chefs qui le distribuent comme il leur plait. (...) la distribution se fait avec équité, en sorte que ces peuples vivent tranquillement, sans souci, sans convoitise, mêlant les jeux aux travaux, et toujours appliqués ou à la guerre, ou à la chasse, ou à la pêche. Ils n'ont, continue le voyageur, ni procès, ni procureurs, ni avocats ; et s'il y a des cas où quelqu'un d'eux ne puisse s'accorder avec un autre, on a recours au jugement des capitaines, dont la décision sert de loi, sans appel et sans mécontentement des parties.* Il est toujours difficile de passer d'une langue à une autre, il paraît que « travailler plus pour gagner plus » est difficilement traduisible en Séminole.

### La médecine des Floridiens.

*Les Prêtres appelés Jaoïnas leur servent de médecins et de chirurgiens, (...) ils font un long et rude apprentissage sous les vieux Jaoïnas et ont toujours avec eux un sac rempli d'herbes, il se servent aussi d'une poudre émétique faite avec des coquillages calcinés. Ils baignent aussi leurs malades ; et quand il n'y a plus d'espérance de guérison, ils les exposent au Soleil levant à la porte de leurs cabanes, priant et conjurant le Soleil de les guérir. Dans quelque maladie que ce soit, l'ordre des remèdes est toujours le même. Le Jaoïnas commence d'abord par sucer, après avoir fait les incisions qu'il trouve à propos, puis il vient au vomitif, ensuite au bain, etc. jusqu'à ce que la guérison ou la mort s'ensuive.*

## L'Amérique du Sud

### Le Pérou

Francisco Pizarro (1475-1541), c'est du passé bien lointain quand le J.d.S. du 8 février 1700 rend compte de l'*Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* par Augustin de Zarate, envoyé spécial de Charles Quint en qualité de Trésorier (traduit de l'espagnol, Amsterdam, 1700). Le témoin raconte une bien curieuse affaire : comment on prétend prendre possession d'un territoire en exhibant un « livre saint » ! Heureusement de tels abus ne sont plus envisageables dans notre époque éclairée !

### Un curieux titre de propriété ! (J.d.S. 8 février 1700)

*Un Evêque nommé François de Valverde s'avança vers Atabaliba pour lui annoncer les vérités de la Religion, et pour lui dire que J.C. en montant au Ciel avoit laissé saint Pierre, son Vicaire sur la terre ; que les Papes, ses successeurs, avoient partagé tous les pays du monde entre les Princes Crétiens, et que le Pérou étoit échu à l'Empereur qui avoit envoyé François Pizare en sa place pour en prendre possession, que s'il vouloit obéir à l'Empereur et recevoir le Baptême, il en seroit protégé, sinon que les Espagnols alloient l'attaquer et mettre ses Etats à feu et à sang (une superbe démonstration !).*

*Atabalipa répondit, que le Pays qu'il possédoit avoit appartenu à ses ayeux, qu'il ne savoit pas comment Saint-Pierre l'avoit pu donner à l'Empereur et qu'en tout cas il n'avoit pas consenti à cette donation, Qu'à l'égard du Dieu qui avoit créé le Ciel et la Terre, il ne le connoissoit point et il lui demanda comment il lui prouveroit que tout ce qu'il disoit là-dessus étoit véritable. Alors l'Evêque lui montrant son Bréviaire lui dit que tout cela étoit contenu dedans. Atabaliba lui demanda à voir, l'ouvrit, tourna les feuillets, lui disant que ce Livre ne lui apprenoit rien, le jeta à terre. L'Evêque, se tournant vers les Espagnols, leur cria Aux armes. Au même temps, François Pizare donna le signal de l'attaque... La transcription est erronée, il s'agit bien sûr d'Atahualpa, d'autre part le religieux, le P. Vincent Valverde n'était pas évêque mais chapelain de l'expédition. Atahualpa tourna quelques feuillets du bréviaire, l'approcha de son oreille pour conclure que le livre ne parlait pas et ne lui disait rien, (...) le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés (W. Robertson, History of America, 1777).*

Atahualpa, capturé fut exécuté par le garrot le 29 août 1553, mais après un procès quand même, dans lequel, le bon père Valverde « fit ressortir l'abjecte polygamie du prévenu et son obstination à adorer de faux dieux. (...) Pizarro en cuirasse voilée de noir conduisait le deuil, et le P. de Valverde célébra l'office des morts. » Quelle classe ces bourreaux ! (J.-F. Baqué, *La conquête des Amériques, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>*, Perrin, 1991). Montaigne (III, 6.) écrit : *et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si étrange, on contrefit un grand deuil de sa mort, et luy ordonna des somptueuses funérailles.*

Le pays colonisé, les missionnaires auront quelques succès. Le P. Arlet, Jésuite modifie le comportement de ces hommes d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, (...) si adroits à lancer le javelot, que de plus de cent pas, ils renversent leur homme à coup sûr (*Lettres édifiantes et curieuses écrites de Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus, J.d.S. 2 février 1705*). On ne saurait trop admirer le succès des travaux du père Arlet, (...) ils ont renoncé sans peine à la pluralité des femmes, à l'ivrognerie et aux autres

vices. Leurs femmes ont appris à filer, et à faire de la toile pour se couvrir. (Critère important pour les missionnaires !) Ils n'ont plus que des sentiments d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencements de civilité et de politesse.

#### Monsieur Le Gentil au Pérou

Le J.d.S. d'avril 1725 rend compte du *Nouveau voyage autour du Monde par M. Le Gentil*.

Après avoir parlé du Chili, notre Auteur parle du Pérou, il dit que ce Pérou, si fameux par ses richesses, et dont le nom seul fait soupirer les avarés ; ce Pérou dont il souhaitait la vue avec tant d'impatience, est de tous les Pays le plus triste et le plus ennuyeux. Que ce qu'il en a vû ne répond guère à la magnifique idée qu'il s'en étoit formée ; que tous les jours il regrette les bois et les charmantes plaines du Chili (...) et qu'il est tombé dans une mélancholie noire.

Une richesse insoupçonnée : le guano

Le gouverneur retire un gros revenu de l'ordure des gouellans et cormorans. On s'en sert pour engraisser les terres qui sont d'elles-mêmes sèches et arides et dont toute l'humidité se consume par les ardeurs du soleil. Il y a des vaisseaux qui viennent deux fois par an pour acheter cette marchandise que les habitants du pays appellent guano.

La colère du Lama

On trouve aussi un animal que les Indiens appellent Guanapo et les Espagnols Carnero de la Tierra. C'est un mouton fort gros, dont la tête ressemble à celle du chameau (...) Les Indiens se servent de ces animaux en guise de bêtes de somme et leur font porter le poids de deux cens livres ; mais lorsqu'ils sont surchargés ou trop fatigués, ils se couchent sur le sol et refusent de marcher. Si le conducteur s'opiniâtre à vouloir à force de coups les faire relever, alors ils tirent du fond de leur gosier une liqueur noire et la lui lancent au visage. Le Capitaine Haddock, victime d'un tel comportement n'avait pas lu M. Le Gentil. (« Quand Lama pas content, lui toujours faire ainsi. ») Le « Guanapo » est en fait le Guanaco, *Lama huanacus*, la variété de lama la plus grande.

« Les descriptions de l'extraordinaire empire des Andes faites par 'l'Inca' Garcilaso de la Vega et par tant d'autres annalistes espagnols deviennent la source où puiseront d'un côté les amateurs de curiosités américaines et de l'autre les moralistes et les théologiens troublés par des questions sans précédent et aussi graves du point de vue humain que religieux » (André Bourde, *Histoire des Mœurs*, tome III, la Pléiade, 1991).

Les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont souvent l'esprit ouvert. *L'histoire générale des voyages, tome XIII*, J.d.S. juin 1757) rassemble des témoignages sur le Pérou, surtout ceux de MM. de la Condamine et Bouguer. Pierre Bouguer (1698-1758) et Charles Marie de la Condamine (1701-1774) étaient à la tête d'une des missions mandatées par l'Académie pour la mesure du méridien (l'autre étant en Laponie). Ces hommes des Lumières ont été stupéfaits de ce qu'ils ont découvert ; pour eux, les bâtiments et le réseau de routes sont tels que l'ensemble peut être considéré comme une des Merveilles du Monde ! Ils idéalisent peut-être un peu les qualités des Incas, mais ce seroit même une injustice que de les regarder comme des Sauvages.

Ces peuples étoient fort laborieux, et entreprenoient de grands travaux. Un historien Espagnol met au rang des Merveilles du Monde les grands chemins qu'ils ont faits. Cinq cens lieues de montagnes coupées à travers des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito, jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. On en voyait de toutes parts de semblables dans les plaines et les vallées, c'étoit de hautes levées de terre d'environ quarante piés de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre et de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin étoit marqué par deux rangs de pieux ou de palissades, plantées au cordeau, qui ne laissoient plus aucune crainte de s'égarer (J.d.S. juin 1757).



Dessin fait en 1613 par l'indien Poma de Ayala. Une petite ville du Pérou. Partant des mines d'argent, les lamas chargés convergent vers la cité.

Felipe Guaman Poma de Ayala, (1536 ?-1616 ?) auteur de *El Primer Nueva Coronica, (?) y Buen Gobierno*. Ce descendant d'une noble famille inca montre dans une « Chronique » de plus de 1000 pages le Pérou d'après la conquête. L'ouvrage comporte plus de 400 dessins. L'espagnol est sommaire, influencé par le quechua. L'ouvrage, adressé au roi Philippe III n'est jamais parvenu en Espagne. On l'a retrouvé en... 1908 au Danemark

#### Les Jésuites du Paraguay : Une expérience originale

*Le voyage autour du Monde par la Frégate du Roy La Boudeuse et la Flûte L'Etoile* (1766, 67, 68, 69) (J.d.S. février 1773). Monsieur de Bougainville qui fut chargé en 1766 d'aller remettre les Iles Malouines aux Espagnols, s'exprime longuement sur les *Jésuites du Paraguai*. Les Missions appelées « Réductions » comportaient au moment de leur suppression 38 établissements, gouvernant 110 000 indigènes et administrés par 83 pères (Jean Delumeau, *Encyclopaedia Universalis*).

Au premier coup d'œil, ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles et qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion paroît être l'institution la plus honorable à l'humanité. C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux et dont personne ne travaille pour soi, les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour la nourriture, son habillement et l'entretien de son ménage. L'homme dans la vigueur nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître et lorsque le temps a usé ses forces, il reçoit de ses Concitoyens les mêmes services dont il a fait l'avance. Les maisons particulières sont commodes, les édifices publics sont fort beaux, le culte est uniforme et scrupuleusement suivi. Ce peuple heureux ne connoit ni rang ni condition, il est également à l'abri des richesses et des indigences.

C'est merveilleux ! Mais en 1766, soit un an après la décision de suppression de ces Missions, Bougainville, *qui paroît peu favorable aux Jésuites*, conclut son exposé par une formule malveillante : *telles paroissent ces missions dans l'illusion de la perspective (...) et en matière de Gouvernement un intervalle immense sépare la théorie de l'administration*. Bougainville signale que *les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission servile, (...) n'avoient aucune propriété, estoient assujettis à une uniformité de travail et de repos parfaitement ennuyeuse*. Ces critiques peuvent être fondées, il serait cependant intéressant de comparer le sort des Indiens Guarani vivant dans les Missions et les autres qui subissent une vie errante, précaire et misérable. *L'injustice et l'inhumanité les suivent par tout avec ignorance*. (J.d.S. 26 février 1720, *Relation de différents voyages du Sieur Dralsé de Grand-Pierre, ci-devant officier de marine*.) D'autres relations sont très favorables aux « Réductions ». Le P. Charlevoix (Cie de Jésus) (*Histoire du Paraguay*, J.d.S. décembre 1756) exagère la « sauvagerie » initiale pour montrer la valeur du changement : *de ces Sauvages, les Missionnaires ont fait des Chrétiens, qui depuis un siècle font l'admiration de tous ceux qui les ont vus de plus près*. Il veut aussi détruire des préjugés scandaleux qui entourent ces espèces de Républiques chrétiennes. Plus tôt, *Les Lettres édifiantes et curieuses* (recueil XIII, J.d.S. 27 février 1719) faisaient remarquer *qu'ainsi l'indigence et la convoitise ont été bannies de la chrétienté*.

#### Opinion de Buffon (1749)

*Ce n'est pas même par la force et en voulant les réduire à un dur esclavage qu'on vient à bout de les policer, les missions ont formé plus d'hommes dans ces nation barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées : le Paraguay n'a été conquis que de cette façon ; la douceur, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiqués par les missionnaires ont touché ces Sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis en société : rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations et jeté les fondements d'un empire, sans autre armes que celles de la vertu.*

Le P. Florentin de Bourges, missionnaire Capucin qui passe au Paraguay en 1714, donne une idée de l'économie de ces établissements, parmi leurs productions, il signale le grand commerce d'une herbe qui croît chez eux, et qui est fort en usage dans le Chili et le Pérou, à peu près comme le Thé l'est en Europe. C'est, bien entendu, le maté, le terme vient du Quechua.

#### Le Maté : un produit à la mode !

Saint-Simon (Mémoires, tome VIII, La Pléiade, 1988) relate que le Prince de Santo-Buono était allé fort goutteux au Pérou. Il y trouva une herbe qui, prise comme du thé, guérissait de la goutte, sans aucun inconvénient des remèdes de l'Europe, qui en guérissant la goutte en apparence, ne font que déranger le cours ordinaire de cette humeur, qui se porte sur les parties intérieures, et tuent peu de temps après l'apparente guérison des membres (1721). Le Maté ? Bien sûr, même si on le connaît davantage à l'époque sous le nom de « Thé des Jésuites » ou d'« Herbe de Saint-Barthélémy ». Cette plante qui contient un peu de caféine est une Ilicacée, famille qui renferme plusieurs types de houx ; le genre *Ilex* comprend 170 espèces parmi lesquelles notre *Ilex aquifolium*, mais aussi cet *Ilex paraguayensis* dont les feuilles servent à la préparation d'infusions excitantes (maté).

Signalons, en empruntant ces renseignements à Jean Delumeau (Encyclopaedia Universalis), que « l'Etat avait un commerce avec l'extérieur et une armée qui, à partir de 1641, fut capable de protéger les Guarani contre les razzieurs d'esclaves. Voltaire, Montesquieu, d'Alembert et

Lafargue, le gendre de Karl Marx, ont fait l'éloge de cette république chrétienne ». « On discute encore de cette expérience unique : paradis, caserne ou couvent ? Dictature sévère, ouvroir communiste ou théocratie salvatrice ? Il faut y voir en tout cas un reflet presque parfait de la politique jésuite de non assimilation des peuples non européens : maintien ou adaptation de leur originalité linguistique et culturelle (dans la soumission, néanmoins aux principes du christianisme) ; isolement à l'égard des contacts corrupteurs » (André Bourde, in *Histoire des mœurs*, tome 3, la Pléiade 1991). En 1759, les membres de la Compagnie étaient expulsés des territoires portugais (sept réductions), les Espagnols supprimant le reste en 1767.

On a ainsi mis fin à l'activité de ces individus dangereux ! Mais en est-on venu tout à fait à bout ? En Amérique centrale ces dernières années plusieurs Jésuites ont été assassinés et d'autres sont interdits de prêcher, car fort opportunément, des gens avisés et la hiérarchie ecclésiastique ont bien vu à temps que ces irresponsables, sans doute imbibés de la funeste « théologie de la libération » avaient une fâcheuse tendance à tenter d'améliorer l'existence des pauvres alors qu'on ne leur demande que de célébrer le culte du Très Haut !

#### Toujours au Paraguay : la mode, des goûts fort différents !

Des goûts et des couleurs ! Les Chiriguanes sont *nuds ordinairement, à moins qu'ils ne soient en voyage, tout leur habillement consiste en un calçon de cuir, et jusqu'à l'âge de douze ans, les garçons et les filles n'ont pas le moindre vêtement. Les femmes se couvrent de la ceinture jusqu'aux genoux, elles ont de longs cheveux peignés avec soin, qu'elles arrangent autour de leur tête comme une espèce de couronne, elles teignent leur visage en rouge et tout le corps aux jours de fête, les hommes joignent au rouge, dont ils se parent aussi quelques traces noires. Agréments qui prouvent bien à quel point la beauté est arbitraire. Ils ont encore soin de se percer la lèvre inférieure et y attachent un petit cylindre de métal : enfin, semblables, dans ce genre de folie, à bien d'autres Peuples qu'on ne sauroit cependant appeler Sauvages, ils s'étudient à ne point ressembler à la nature ! Il paraît que de nos jours, chez des peuples qu'on ne sauroit appeler sauvages, certains se percent les lèvres à la manière des Chiriguanes. Etonnant, non ?*

*Leur mariage, si c'en est un, n'est qu'à terme : l'Indien qui recherche une Indienne emploie pour lui plaire, des présents de gibiers ou de fruits, après quoi, il met à sa porte un faisceau de bois, si elle le retire et le place dans la cabane le mariage est conclu, si elle laisse le faisceau à la porte, le prétendant ne doit plus songer à elle. Par ailleurs, les Chiriguanes ont des médecins dont la Science consiste uniquement à souffler autour du malade pour en chasser la maladie, et ils ont grand foi en la médecine, tant les hommes sont destinés à croire tout en cette matière...*

Lettre du P. Chomé concernant des sauvages du Paraguay appelés Chiriguanes (« *Lettres édifiantes et curieuses*, J.d.S. juillet 1739).

Plus tard, Elisée Reclus (1894) évoque les Chiriguanos, des « Guarani de l'Ouest », et signale qu'ils se caractérisent « par la parfaite propreté du corps, par la sobriété, le goût du travail, l'intelligence dans le labeur ; ils excellent dans les besognes qui requièrent l'initiative et l'adresse ». Sans manquer à l'objectivité, l'ancien Communard, l'Anarchiste ami de Bakounine et de Kropotkine aime l'humanité et avoue qu'il « ne croit pas s'être laissé entraîner par un sentiment qui ne soit pas de la sympathie et du respect pour tous les habitants de la grande patrie ».

## « La Terre de Gonneville » Le voyage de Gonneville (1503-1505)

Un François, nommé Paulmier de Gonneville, parti en 1503 du port de Honfleur trouva des Sauvages habitant dans des hameaux de trente à quarante cabanes bâties de pieux recouverts d'herbe. Leur Pays, médiocrement peuplé, est divisé en plusieurs petits districts qui sont gouvernés par autant de Rois. Ceux-ci sont distingués par leurs bonnets de plumes, finalement ce sont des peuples policés et soumis à un Roi dont il emmena en France un fils nommé Essomeric. Cela se situe où ? Diverses hypothèses ont été avancées, la Terre de feu peut-être ? On en a une relation tardive de ce voyage dans le J.d.S de mai 1757. Le jeune homme, adopté par Paulmier de Gonneville (qui contrairement à d'autres explorateurs ne mettait pas en doute l'humanité des Indiens) prit le nom de Paulmier et se maria en Normandie à une des parentes du Voyageur (une intégration réussie ! Il est vrai que s'appeler Paulmier en Normandie n'est pas un handicap !) C'est son arrière-petit-fils, l'abbé Jean Paulmier qui, exploitant les documents familiaux raconta l'expédition. L'ennui, c'est que l'Abbé, médiocre géographe, n'a pas fourni d'indications précises permettant la localisation ; du coup, certains ont eu quelques doutes parce que l'équipage avait baptisé une île « île des Perroquets ».

Le jeune homme transplanté préfigure toute une série de sujets embarquant pour le voyage de retour des navigateurs. Jean de Léry (1578) écrivait : *C'est coutume à ceux qui parviennent à nouvelles terres des Indes d'en amener à Chrétienté aucuns Indiens.* Bougainville revint de Tahiti accompagné d'un insulaire nommé Aoutourou. On peut noter que le personnage du Huron de Voltaire, dans « l'Ingénu », date de 1767. (« Si M. l'Ingénu n'avait pas eu le bonheur de naître en Basse-Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit. »)

La « Terre de Gonneville » est identifiée, le navigateur de Honfleur est le premier Français à avoir abordé les côtes du Brésil. L'universitaire Brésilienne Leyla Perrone-Moises, (Université de Sao Paulo.) présente et commente *Le Voyage de Gonneville* (Editions Chandeigne, 1995). En effet, en 1505, le voyageur avait déposé à Rouen une relation de son voyage. Ce texte a permis à Leyla Perrone-Moises d'identifier la région découverte. Nous apprenons plus sur Essomericq (« Transcription fantaisiste des découvreurs, aucun des noms cités n'est Tupi-Guarani. »). Venu en France à l'âge de 15 ans, le fils du cacique Aposca, Essomericq mourût en 1583 à 95 ans, il eut 14 enfants de la nièce de Paulmier de Gonneville. Il n'a pas laissé de témoignage écrit, quel dommage !

Le navigateur de Rasily a publié la relation du capucin Yves d'Evreux qui l'accompagnait sur la côte du Brésil en 1613. Il est revenu avec six indiens qui ont eu un certain succès. Malherbe le relate dans les lettres qu'il adresse à son ami, le Conseiller Peiresc.

*Aujourd'hui le sieur de Razilly, qui depuis quelques jours est de retour de l'île de Maragnan (Maranhan ou Maragnon), a fait voir à la reine six Toupinamboux qu'il a amenés de ce pays-là. En passant par Rouen, il les fit habiller à la française. (...) Ils ont dansé une espèce de branle sans se tenir par les mains et sans bouger de place ; leurs violons étaient une courge comme celles dont les pèlerins se servent pour boire, et dedans il y avait quelque chose comme des clous ou des épingles. On secoue de temps en temps, et cela sonne comme des maracas ? L'un d'eux en avait un, et leur truchement qui est un Normand de Dieppe en avait un autre. (...) Comme nos gens furent arrivés en cette île, on leur présenta, et même à ces bons pères capucins, force filles pour se réjouir s'ils l'eussent voulu faire ; mais ils rejetèrent ces caresses fort loin. Pas de commentaire de Malherbe qui écrira en 1623 : mais pourrait-il se faire / De voir un si beau c... et ne le f...tre pas ?*

Il convient de rectifier un peu le récit de Malherbe. Il devait y avoir des instruments à cordes et des maracas, (c'est-à-dire sonnettes faites d'un fruit plus gros qu'un œuf d'autruche, Jean de Léry). Cette musique ne devait pas manquer de qualités, Léry qui devait s'attendre au

pire signale *j'en demeuray tout ravi*, et, plus tard, Claude Lévy-Strauss apprécie la musique chez les Bororo. « A part quelques instruments à vent qui firent leur apparition à des moments précis du rituel, le seul accompagnement des voix se résumait aux hochets de calebasse, remplis de gravier agités par des coryphées. C'était un émerveillement de les entendre » (*Tristes Tropiques*, Plon, 1955). Par la suite, Malherbe écrit que *le fameux joueur de luth Gautier, qui est tenu pour le premier du métier... a fait une sarabande sur la danse des Topinamboux.* Ennemond Gautier (env. 1575-1651), appelé le « vieux Gautier », était un des meilleurs luthistes du XVII<sup>e</sup> siècle. En juin a lieu la cérémonie de baptême des Topinamboux, les capucins sont après à faire résoudre quelques dévotes à les épouser ; à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé. 13 février 1614 : *Ce même jour, les trois Topinamboux, qui sont sur leur partement vinrent prendre congé du Roi, (et les autres, que sont-ils devenus ?) leur harangue fut 'Adieu Sire ; je suis votre très humble serviteur'. Il y eut un qui ajouta, comme plus grand orateur : 'Adieu, Sire Monsieur', (...) le Roi leur a fait donner des croix d'or avec des fleurs de lis aux quatre coins, et les fit avec cela chevaliers de l'ordre de Saint-Louis.* Les Topinamboux ? Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1578*) écrit *Toupinambaoultz.* Ces Tupinambas (des Tupi-Guarani) *n'estant point plus grans, plus gros ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont ni le corps ny monstrueux ny prodigieux à nostre égard : bien sont-ils plus forts, plus robustes et replets, plus dispos, moins sujets à maladies.* C'est peut-être dû au bon air et bonne température de leur pays où il n'y a pas de gelées.

Montaigne à Rouen (octobre 1552) : Il y a rencontré des indigènes du Brésil : *Trois d'entre eux, ignorant combien coutera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruine, (...) furent à Rouen du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit.* Montaigne rapporte trois remarques qu'ils firent : ils s'étonnèrent que *de grands hommes, portant barbe* (les Suisses de sa garde), *se soumissent à obeyr à un enfant* et encore plus de voir *de voir des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez* alors que d'autres *estoyent mendiants à leur porte, descharnez de faim et de pauvreté*, comment se faisait-il qu'ils puissent *souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons ? Des sauvages les Topinamboux ? Vraiment ?* (*Essais*, Livre I, chapitre XXXII).

Il est à noter que les premiers Français séjournant au Brésil, Gonneville, de Léry, Yves d'Evreux ont porté sur les Indiens un regard amical, dénué de préjugés, contrastant avec l'attitude généralement adoptée par les Portugais. « Les rapports totalement différents entre Français et Topinamboux d'une part, Portugais et Tupiniquin d'autre part, rapports de domination dans le second cas qui expliquent assez que les Indiens avaient pu juger *l'humour française plus sortable à la leur*, ce que les chroniqueurs portugais confirment de leur côté, se désolant de la bonne entente qu'ils constataient entre Français et Tupinambas. Dissymétrie totale qui renvoie à la divergence des desseins colonisateurs, les Portugais fondèrent tôt leurs propres cités et réduisirent leurs Indiens au servage, tandis que les Français mêlés aux Indigènes, partageaient leur vie, leurs guerres, et en bien des cas, leurs us et coutumes... nombre de marins normands venus pour le négoce s'installèrent, y prirent femme et y passèrent leur vie »



Portrait au naturel des Barbares amenez du pays des Topinamboux par le Sieur de Razilly  
Dessin de Joachim du Vert, 1613

(présentation d'Hélène Clastres, Yves d'Evreux. Voyage au Nord du Brésil fait en 1613 et 1614, Payot, 1985).

Le capucin Yves d'Evreux est un homme ouvert, capable de reconnaître et d'apprécier des pratiques qui lui semblent très morales, ainsi : *la libéralité est très grande entre eux et l'avarice en est fort éloignée, à tel point que si quelqu'un a désir d'avoir une chose qui appartient à son semblable, il dit franchement sa volonté : et il faut que la chose soit bien chère à celui qui la possède pour qu'elle ne lui soit pas donnée aussitôt, à la charge toutefois que si le demandeur a quelque autre chose que le donneur affectionne, il lui en donnera autant de fois qu'il lui en demandera. Ils font paraître leur libéralité beaucoup plus envers les étrangers qu'envers leurs compatriotes. Ils s'appauvrissent de leurs biens pour en faire don aux étrangers qui les viennent voir.* Le bon capucin n'apprécie pas vraiment la nudité des femmes, mais il en relativise l'importance : *le danger semble-il bien grand en apparence, mais en effet je puis dire qu'il y a sans comparaison beaucoup moins de danger à voir la nudité des Indiennes, que la curiosité des attrait lubriques des dames mondaines de la France, (...) la nudité de soy n'estant peut-être si dangereuse ny si attrayante que sont les attifets lubriques avec les effrenées mignardises et nouvelles inventions des Dames de par deçà, qui causent plus de pechez mortels et ruinent plus d'âmes que ne font les femmes et filles Indiennes avec leur nudité brutale et odieuse.* Le capucin reprend presque les termes employés par le protestant Jean de Léry (qui au terme de ses voyages deviendra pasteur) pour en parler selon ce qui s'en est communément aperçu pour lors, *cette nudité ainsi grossière en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuideroit. Et partant, je maintien que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets fraisez, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et les filles de par-deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté.*



Famille Tupinamba  
à l'ananas  
Jean de Léry, 1578

1738 : un Jésuite pudibond

Lettres édifiantes et curieuses, XXII<sup>e</sup> recueil, J.d.S. août 1738

*L'autre coutume qui surprit davantage le P. Fauque, c'est que les femmes n'ont pour tout habit qu'un tablier d'environ un pied en carré, fait d'un tissu de petits grains de verre. Je ne sçache point, dit le P. Fauque, que dans ce continent, il y ait aucune autre Nation où règne une pareille infamie : j'espère, continue-t-il, qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison et à la pudeur. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en ai déjà vu quelques-unes en porter. C'était pourtant une tenue gracieuse ! Le P. Fauque n'était pas vraiment ouvert à l'esthétique !*

Ces relations, spécialement celle de Léry, seront beaucoup lues au siècle des Lumières ! Le discours d'un vieux sage reprochant aux Européens leur rapacité sera repris par plusieurs auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voici ce que Léry a ouï de la bouche d'un pauvre Sauvage Américain, (...) vraiment dit lors mon vieillard, lequel comme vous jugerez n'estoit nullement lourdaud, (...) vous autres François, estes de grands fols : car il vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas suffisante pour les nourrir ?

Léry qui n'a pas tout apprécié chez ce peuple (le cannibalisme quand même !) est du côté du vieil Indien et parle de *rapineurs portant le titre de Chrestiens*.

L'Amérique du Sud, des vertus curatives ?

Le 31 décembre 1651, la *Muze historique* annonçait une nouvelle stupéfiante : Scarron s'apprêtait à partir en Amérique du Sud, sur les bords de l'Orénoque ! Tallemant des Réaux signale qu'il était dans la pensée d'aller en Amérique où il croyait restablir sa santé... je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies pour aller dans un pays où il n'y aura ny faux béats, ni filoux de dévotion, ni inquisition, ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie (pour ce qui est d'estropier, c'est déjà fait !), ni guerre qui me fasse mourir de faim (Lettre de Scarron, rapportée par Antoine Adam dans les notes accompagnant les *Historiettes*, Tallemant des Réaux, la Pléiade, 1961).

### En Patagonie, les déboires d'officiers Anglais

En décembre 1756, le J.d.S. rend compte du *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers commandant le vaisseau 'le Wager'*. Un roman d'aventures ! Naufrage, mutinerie (n'y a-t-il pas un peu de persiflage quand le J.d.S. signale que *l'on sera surpris que l'humanité n'ait point réuni les Anglois au milieu des plus grands dangers ?*), errance. Des Anglais, partis chercher des provisions tombèrent dans les mains d'Indiens, *ces Indiens étoient des Patagons, ils traitèrent fort humainement les Anglois et les conduisirent à leurs habitations où ils les vendirent successivement à différents Indiens. Les Anglois ne s'attendoient pas à trouver chez ces sauvages tant de marques d'humanité et de douceur envers des esclaves. Ces Patagons sont d'un naturel fort doux et vivent entre eux avec beaucoup d'union et de charité Ils ont un Roy qui n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou Cacique ordinaire. On ne le distingue que par son tablier que ses sujets ne portent pas. Il vit avec eux sans faste, on lui obéit avec promptitude. Dans les festins, ils prennent facilement querelle, mais leurs femmes ont soin de cacher pendant ce temps-là les coutelas et les armes. (Voilà qui est bien joué !)* Le Roy est confondu parmi eux et quelque fois ils en viennent aux mains comme avec un particulier. Leur boisson est faite avec le jus d'un fruit qui ressemble à nos framboises.

M. Frezier, *Ingénieur ordinaire du Roy, qui jouit encore* (J.d.S. juin 1755) dans une *heureuse vieillesse de l'honneur et des autres fruits de son travail*, est cité dans Buffon, (1749). Se référant à des sources espagnoles, il relate que dans *ces terres Magellaniques se trouve une race d'homme dont la taille est gigantesque*. La question est l'objet de débats, le Comte Alessandro Verri (*Voyage à Paris et à Londres*, Laurence Tepper, 2004) rapporte, dans une lettre du 21 octobre 1766, qu'on en discute à Paris, *le baron d'Aulbach (sic) est un homme adorable. (...) J'ai entendu dire à la table de ce Baron que la nouvelle des Patagons est en train de se confirmer. Videbimus* (= on verra). Il se rend à Londres où *ici comme à Paris, on croit (à la haute taille) des Patagons* (lettre du 8 janvier 1767).

La taille des Patagons : « un objet intéressant de curiosité Physique » !

*C'est un objet intéressant de curiosité Physique qui peut servir à la décision d'un grand problème sur l'espèce humaine. Si les habitants du cercle antarctique sont semblables aux Lappons du Nord, c'est une forte preuve que le climat décide seul de la figure des hommes, conséquence qui ne sera pas juste, si les relations conviennent toutes qu'il y a des Géans dans les terres Magellaniques* (J.d.S. juin 1761).

Enfin on s'apercevra que ces géants appelés Patagons sont de taille normale car ces Titans prodigieux du détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des Poètes et des Marins (J.d.S. juillet 1774). Mais c'est une chose fort étrange que la contrariété de tant de témoins oculaires (J.d.S. juin 1761).

En fait, il y aurait quand même un fond de vérité, le précis de Zoologie de Carlet édité en 1896 signalant que « les Patagons présentent le maximum de taille dans l'espèce humaine ». Simple reprise d'une ancienne croyance ? Le zoologiste est peut-être moins fiable que le navigateur John Byron (1723-1786), cet ancêtre du poète, en avait mis plusieurs sous la toise seuls quelques-uns atteignaient six pieds. Patagons ? Cela pourrait se traduire par « grosses pattes », ils furent ainsi appelés par Magellan, ils n'ont pourtant pas des pieds très développés, mais ils se protègent du froid en enfilant des guêtres par-dessus leurs bottes. L'Italien Antonio Pigafetta, un compagnon de Magellan écrit « la peau du huanaco donnait à leurs pieds l'apparence de pattes d'ours » (in Elisée Reclus, tome XIX). Ledit Pigafetta (1519) a quand même bien exagéré et contribué à l'établissement d'une légende : venne un uomo de statura di gigante... Questo era tanto grande che li davamo a la cintura (cet homme était si grand, que notre tête touchait à peine sa ceinture). La chronique d'Antonio Pigafetta, compagnon de Fernao de Magalhaes, l'un des rescapés, est publiée dans *Le voyage de Magellan (1519-1522), la relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages* (Editions Chandeigne, octobre 2007).



En 1614, un capitaine Hollandais franchit le détroit de Magellan, il salue une famille d'Indiens. Le pingouin, fort intéressé, paraît quelque peu surdimensionné

Voyage de Joris van Spilbergen. 1621.

### Le Siam

« Plus encore que l'Inde peut-être, mais moins durablement, le Siam provoque intérêt et curiosité. Une belle époque s'était ouverte pendant le gouvernement du ministre francophile Constance Phaulkon (un aventurier d'origine grecque) et avant son renversement par le parti xénophobe, inquiet des visées impérialistes de Louis XIV » (André Bourde, *Histoire des Mœurs*, tome III, La Pléiade, 1991). « Monsieur Constance » était un curieux personnage, M<sup>e</sup> Maurice Garçon (1889-1967) avocat et écrivain l'avait décrit ainsi : « levantin d'origine, devenu Anglais et converti à la religion anglicane par commodité, catholique sous la direction d'un Jésuite, Portugais par politique, Siamois par accident, marié à une japonaise par hasard, Constance devint Français de cœur par nécessité et résolu de faire du Siam qui l'avait imprudemment accueilli une colonie pour Louis XIV. »

*De tous les différents Royaumes au-delà du Gange, celui du Siam est sans doute un des plus considérables (Relation historique du Royaume de Siam, par le Sieur de L'Isle, Géographe, J.d.S. 5 janvier 1685). Il y a peu de cours, selon cet Auteur, plus superbes que celle du Roy de Siam, (...) le Throne où il donne audience est tout d'or semé de pierreries. (...) Le peuple est logé, vêtu et meublé fort simplement, sa principale nourriture est le riz et le poisson. Le J.d.S. d'août 1725 rend compte des voyages de M. Ovington, ecclésiastique anglican. Il n'y a point, selon l'Auteur de langue si polie et si galante à l'égard des femmes que la langue des Siamois, parce qu'elle n'a point la distinction du genre masculin et du genre féminin, ce qui fait que toutes les fois qu'ils veulent attribuer à la femme un nom, qui pris tout seul s'entend de l'homme, ils y joignent l'adjectif 'jeune', pour dire l'Impératrice, ils disent le jeune Empereur ; ce qui est très flatteur pour les femmes qui ne veulent jamais vieillir. Cette particularité, si elle est vraie, ne devrait pas échapper à l'Abbé de Choisi.*

M. Gervaise, auteur de *l'Histoire nouvelle et politique du royaume de Siam* (J.d.S. 3 mai 1688), fort de quatre ans passés dans le Royaume de Siam, pense que les Siamois reconnoissent un être souverain, ils ne le croient pas pourtant auteur de toutes choses, leurs lois commandent de faire le bien et d'éviter le mal, mais plus ces préceptes sont excellents et moins ils sont observés, les Talapoints pour lesquels ils ont été principalement faits sont les premiers qui les violent, (...) ils sont plus nombreux que les Religieux en France, l'oisiveté qui règne dans leurs monastères est un charme assez puissant pour attirer les esprits de la nation. L'austérité ne laisse pas d'être fort grande. Les Constitutions ne leur accordent que ce qui est absolument nécessaire à la vie. S'ils sont surpris avec une femme, on les condamne à être rôtis à petit feu. L'auteur en vit exécuter deux pendant qu'il estoit en ce pays-là, (...) le peuple y est paresseux et timide, les femmes vertueuses et les juges intéressés et les Mandarins feroient de grandes injustices si le Roi ne les réprimoit. (...) Le peuple rend aux Talapoints des honneurs presque divins, la fin qu'ils se proposent dans leurs bonnes œuvres est de passer dans le corps d'un Roi, dans celui d'un homme riche, de quelque animal docile et c'est pour cela qu'il ne tue jamais de ces animaux de peur de manger leur père ou leur mère. M. Gervaise qui est resté quatre ans dans le pays et parle la langue rend compte des pratiques judiciaires : la corruption des juges rend presque toutes les lois inutiles, et leur avarice est si publique, qu'ils reçoivent souvent des présents d'une partie en présence de l'autre. Chacun plaide sa cause sans Procureur ni Avocat. Les femmes sont plus favorablement écoutées que les hommes, et pour l'ordinaire se défendent mieux. Les crimes demeurent rarement impunis. Si l'accusé s'absente, la Justice se saisit de son père, de sa mère, et de ses proches, et les retient jusqu'à ce qu'il se soit représenté. S'il nie le crime, on le condamne à la question. Quand les preuves ne sont pas suffisantes, on met l'accusateur et l'accusé à l'épreuve du feu, et à celle de l'eau.

### Un marché de dupes ?

Le voyage au Siam devient un classique dans le J.d.S. On y rencontre les relations du P. Tachard (juin 1689) *en possession du premier rang dans l'estime du public par les sçavantes observations dont elle est remplie*, du Sieur de l'Isle, de M. Gervaise, de M. de la Loubère, du pittoresque abbé de Choisy *qui s'est fait estimer par son agrément*. (L'abbé François-Timoléon de Choisy, - 1644-1724 -, s'habille scandaleusement en femme dans son jeune âge, et finit à l'Académie française, bien rangé certes, mais ce redoutable polygraphe après avoir rédigé des ouvrages édifiants aurait dit : *j'ai achevé, grâce à Dieu, l'histoire de l'Eglise ; je vais présentement, me mettre à l'étudier.*) Les trois derniers de ces envoyés faisant preuve d'ouverture d'esprit et de tolérance. Le Siam est à la mode, mais les Français se sont fait beaucoup d'illusions, le roi Phra Narai (1632-1688), souverain juste et débonnaire, était certes ouvert à la civilisation occidentale mais n'avait aucune envie de se convertir et de rejeter le bouddhisme theravâda ! Il le fit savoir aux envoyés français ; le chevalier de Chaumont, ambassadeur en titre, homme fort dévot, fut très dépité ; en revanche, l'abbé de Choisy n'en fut aucunement troublé. Le J.d.S. de mars 1729 rend compte des espérances françaises : *Il est bon de considérer la situation de Siam, et les avantages qu'on en pourra retirer, à cause de l'inclination particulière que le Roy de Siam témoigne en toute occasion pour la Nation Française, laquelle ne changera apparemment pas facilement, pourvû que ceux qui auront la conduite des affaires le sachent ménager.* Raté !

« Après le reflux de l'influence européenne, l'image du Siam resta longtemps fixée autour du long chapeau pointu dont avait été honoré l'ambassadeur du Grand Roi » (A. Bourde). Il subsiste quand même quelque chose, nous avons la rue de Siam ! Le 18 juin 1686, les navires « *L'Oiseau* » et la « *Maligne* » arrivèrent à Brest avec une délégation siamoise : « trois ambassadeurs, quatre secrétaires et une vingtaine de valets » (Choisy), des ballots, des caisses de présents. Jamais les Brestois n'avaient vu un tel spectacle ! La rue menant à l'hôtel St Pierre devint la rue de Siam. La délégation siamoise partit à Paris « en laissant à Brest une partie de leurs domestiques dont le divertissement favori est une sorte de jeu de quilles baptisé par les Brestois 'jeu de Siam' » (G. Cissé. *Brest au coin des rues*, Le Télégramme, 2008).

Robert Challe (1659-1721), écrivain sur un des vaisseaux partis de Lorient en février 1690, s'inquiète pour des notables Siamois qui rentrent au pays : *Comment vont-ils faire lorsqu'ils seront retournés chez eux où il ne croît point de vin, eux qui l'avalent de si bonne grâce à Paris, et avec qui j'en ai bu copieusement au Port-Louis ? Comment se passeront-ils de nos vins de Bourgogne et de Grave ? Je n'en sais rien. Mais l'amour du prochain m'oblige à les plaindre, parce que je serais à plaindre en leur place.*

Les Siamois ont eu assez rapidement une bonne connaissance des réalités occidentales, mais les premiers voyageurs Anglais rapportent que « les Siamois parurent étonnés qu'un aussi grand prince que le roi d'Angleterre n'eût qu'une femme et point d'éléphants ! » (Malte-Brun, *Géographie*, tome IX, réédition, 1835).

### Une réflexion de La Bruyère

*Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux Talapoins, qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants et à nous-mêmes par leurs livres et par leurs entretiens, qui eussent élevé des pagodes au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et avec quel mépris n'entendrions nous pas des choses si extravagantes ! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très folles et très ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres ; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui fait cela en eux et en nous ? Ne serait-ce point la force de la vérité ? (1688).*



En 1686, réception par Louis XIV de l'ambassade de Siam conduite par Kosa Pan

## La Chine

**« On ne pouvoit se persuader qu'au-delà de Nations à demi barbares ; et à l'extrémité de l'Asie, il se trouvât un puissant Etat qui ne le cédoit guère aux Etats les mieux policés de l'Europe »** (Description du P. de Halde, S.J., J.d.S. novembre 1735).

Il y a là-bas des gens fort curieux ! Ainsi, ils mangent de façon singulière : *ils mangent fort proprement, et pour prendre leurs mets, ils se servent de deux petits bâtons qu'ils tiennent entre les doigts de la main droite, et ils ne touchent point à ce qu'ils mangent. Que si ce sont des choses liquides, ils le hument et ne se servent point de cuillères. Sur la fin du repas, ils prennent du ris pour se fermer l'estomac* (Voyage de Gautier Schouten, chirurgien au service de la Cie des Indes, aux Indes Orientales, supplément du J.d.S. février 1708).

Des dizaines d'ouvrages consacrés à la Chine sont mentionnés dans le J.d.S. La plupart des auteurs sont des personnes compétentes et fiables, les compilateurs ne font guère illusion ! Athanase Kircher (SJ) (1602-1680), un homme très érudit, n'a pas été vraiment heureux en utilisant ses lectures pour un ouvrage consacré aux monuments sacrés de la Chine (J.d.S. 17 septembre 1668). C'est bien banal que de remarquer à propos de *la langue et L'écriture des Chinois que l'une est aussi incommode que l'autre*. Mais il signale aussi un animal appelé *Poisson Jaune qui change de nature deux fois l'an et ayant été Poisson pendant l'hiver se transforme en Oiseau au commencement de l'Été, et raisonnant sur le changement qui arrive avec ce Poisson, il l'attribue aux aliments dont il se nourrit au Printemps*. C'est quand même utile d'être allé sur place... (Kircher n'était pas seulement un théoricien, il n'hésita pas à se faire descendre au bout d'une corde dans le cratère du Vésuve !) M. de Guignes prétend une chose fort curieuse ! (*Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne*, J.d.S., juin 1759). Pourquoi une telle lubie ? Le désir de trouver une source commune aux différentes civilisations, de rattacher ces peuples à une source biblique ancienne et de légitimer par-là nos croyances ? *Il est probable qu'ils (les Chinois) en ont eu une connaissance distincte (de Dieu) vers le temps de Noé* (P. Martini, J.d.S. 7 juillet 1692). Certains jésuites français vont systématiquement chercher des traces de christianisme dans les anciens textes chinois. On donnera plus tard le nom de « figurisme » à cette méthode comparative.



Ce Jésuite, succédant à Ricci, fut nommé astronome en chef ! Les Dominicains peuvent bien frémir, il a l'air très sinisé !

Johann Adam Schall von Bell

(1591-1666)

in

Athanase Kircher

*China monumentis illustrata*, 1667

Les premiers Missionnaires Jésuites voient bien les côtés avancés de la civilisation chinoise. Le P. Magaillans ou plus exactement Magalhaes qui avait passé 30 ans dans le pays rapporte (in : *Voyage en Chine*, J.d.S. 12 juillet 1688) que *les Chinois prétendent avoir les premiers inventé les lettres, le papier, l'impression, la poudre, la porcelaine, et la boussole. Le nombre de leurs livres est innombrable, l'industrie de leurs artisans paroît en ce qu'ils font leurs ouvrages avec beaucoup moins d'instruments que nous. On ne peut douter qu'ils ne soient industriels, puisqu'ils ne laissent pas un pied de terre inutile.*

### La poudre, l'imprimerie et tant d'autres choses...

Le voyageur florentin Francesco Carletti s'extasie : *Il est permis de croire sans nul doute qu'on peut leur attribuer toutes ces choses. Et je partage l'opinion selon laquelle non seulement celles-ci, mais encore toutes les inventions, qu'elles fussent à des fins bonnes ou mauvaises, de nature belle ou laide, durent venir de cette contrée ou du moins il est permis d'affirmer que toutes ces connaissances leur étaient propres, car elles leurs étaient venues ni des Grecs ni des autres nations de qui nous les tenons, mais de créateurs appartenant à ce vaste et très ancien pays.* (Carletti, *Voyage autour du monde*). Joseph Needham (1900-1995), le grand sinologue anglais, recensera 26 invention chinoises majeures...

Francesco Carletti (1573-1636) est un personnage très intéressant, il quitte son pays en 1584 pour un tour du monde, il n'utilise que les moyens de transport locaux disponibles et, selon les opportunités il vend tour à tour des esclaves, des épices, des produits exotiques, de la soie. Rentré en Toscane à l'âge de 32 ans sans avoir fait fortune, il rédige un texte qui est une des plus belles relations de voyage de la langue italienne. Le texte est précis et objectif, John Hale, (université de Warwick) signale que « l'objectivité représentait une libération de l'horizon mental, et elle s'alimentait moins du réalisme politique de Machiavel, (...) ou du naturalisme artistique, (...) qu'en dirigeant l'imagination vers l'extérieur et en lui fournissant des renseignements stimulants sur différentes façons de vivre. (...) Cette description familière du voyageur florentin illustre l'objectivité nouvelle : laconique, précise indifférente, c'est de l'information à l'état pur, aliment idéal pour le tempérament scientifique » (J. Hale, in *Encyclopédie de la civilisation*, Thames and Hudson, 1967). On doit signaler la parution du *Voyage autour du monde* (1594-1611) de Francesco Carletti (éditions Chandeigne, 1999).

En mars 1722, *les Lettres édifiantes et curieuses* reviennent sur les premiers temps de l'évangélisation : *Les Européens ont trouvé les arts et les sciences cultivés à la Chine, mais il est à remarquer qu'on s'y bernoit à une sorte de routine, le respect des Chinois pour leurs pères leur faisant croire qu'on ne pouvoit rien trouver au-delà de ce que ceux-ci avoient inventé. L'Empereur Kanghi pensa autrement, il se livra aux sciences de l'Europe, il s'appliqua aux Mathématiques, à l'Algèbre, à la Géométrie, à l'Astronomie, (...) fit lever des cartes de son Empire par les Missionnaires, (...) son goût pour les sciences et les arts de l'Europe lui fit protéger la religion chrétienne. Mais il ne l'embrassa point. Il mourut le 20 décembre 1722.*

### L'Empereur était presque parfait !

*Portrait historique de l'Empereur de la Chine (K'ang-Hi) par le P. Bouvet, (Cie de Jésus) (J.d.S. 2 juin 1698).*

*L'Empereur de la Chine est dans la 44<sup>e</sup> année de son âge. (...) Les qualités de l'âme l'emportent beaucoup au-dessus de celles du corps. (...) Il a l'esprit vif et pénétrant, une fermeté*

à l'épreuve de toutes sortes d'évènements. (...) Ses peuples ne sauroient assez admirer son amour pour la Justice, sa tendresse pour ses Sujets, son penchant pour la vertu et l'empire absolu qu'il a sur ses passions.

Sa conduite déjà presque à moitié Crétienne donne aux Missionnaires l'espérance que le Ciel favorisera des éminentes prérogatives, sans quoi toutes les autres qualités royales n'ont rien de vrai ni de solide. (...) Il s'éloigne du luxe en tout ce qui regarde sa personne... pour les dépenses de l'Etat, il y fournit avec autant de magnificence qu'il est réservé pour ses dépenses particulières. (...) Il sait par cœur une bonne partie des ouvrages de Confucius, dès qu'il a eu quelques connaissances des sciences de l'Europe, il a témoigné de beaucoup de passion de les apprendre. (...) Content du travail des Jésuites et persuadé de leur mérite, il leur a donné des marques publiques et leur a fait rendre de grands honneurs qu'ils fuyent avec leur humilité ordinaire. (...) Le P. Bouvet pour achever le portrait de cet Empereur dit qu'il ressemble à Louis le Grand par tant d'endroits qu'il seroit comme lui un des plus parfaits Monarques qui aient jamais régné sur la terre, s'il avoit le bonheur de lui ressembler encore dans ce qui le distingue de tous les princes Crétiens, c'est-à-dire en ce qui concerne la Religion.

#### Un empereur poète

L'Empereur Kien-Long, qui en 1785 étoit dans la 73<sup>e</sup> année de son âge et la 51<sup>e</sup> de son règne, faisoit encore des vers, qui, comme le rapporte M. Amiot dans une lettre dont on donne l'extrait, sont estimés, admirés même de tous les Lettrés, parce qu'au mérite de l'observation, il joint celui de n'avoir pour objet que des sujets graves que l'on veut transmettre à la postérité. Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois (J.d.S. juin 1788).

Louis le Quatorzième est toujours outrageusement flatté, aurait-il aimé les contre-pouvoirs mentionnés dans le J.d.S. du 28 février 1698 ?

Il est permis aux mandarins de l'avertir (l'empereur) de ses défauts. On compose l'histoire de son règne d'une manière qui est capable de modérer les passions. Toutes ses paroles et ses actions sont écrites sur des feuilles volantes par des Docteurs désintéressés et jetées dans un trou dans un bureau. Ce bureau ne s'ouvre que lorsque la couronne est passée à une autre famille. Alors, on ramasse tous ces mémoires et on en compose une histoire. La crainte d'y être noirci porte le prince à observer la justice. Vite, installons des boîtes de ce type !

Après le P. Ricci, sous la dynastie des Ming (1583), les Jésuites se persuadent des grandes conquêtes que la Foy y peut faire, tant par la docilité des Chinois que par la familiarité et la protection dont l'Empereur de la Chine honore les Missionnaires et la Religion qu'ils y prêchent (J.d.S. 3 août 1692). Le P. Verkiest (S.J.), dans le même numéro, fait état d'un Bref du Pape soutenant les Jésuites que certains attaquent parce qu'ils se servent de sciences profanes pour s'insinuer dans l'esprit des Princes idolâtres pour les gagner à Dieu. Pour l'instant tout va bien, mais on reviendra à la charge !

#### Les Conversions, simple affaire de moyens ?

Lettre d'un missionnaire de la Cie de Jésus, écrite de la Chine à M. (J.d.S. 14 avril 1698).

Les peuples de ce pays sont privés de toutes les connaissances du salut. Leur esprit prévenu par une éducation superstitieuse, n'estime que les biens périssables. Plus ils sont sages dans le monde, et plus ils sont entêtés de leurs anciennes coutumes. Cependant Dieu a ménagé pour eux des moyens de salut, et souhaite qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité. Ils sont mieux disposés à la recevoir que d'autres peuples, parce qu'ils ont de l'esprit, de la

douceur, et qu'ils estiment la justice et toutes les vertus morales. Deux princes sont déjà convertis. Les plus grands mandarins écoutent les maximes de notre foi, et les admirent. Les peuples vont en foule demander le Baptême aux Jésuites François. (...) Plusieurs Religieux sont prêts de sacrifier leur vie dans ce laborieux emploi, il ne s'agit que de trouver un fond pour les entretenir. Les riches de l'Europe n'ont aucune excuse légitime pour s'exempter d'y contribuer. L'Écriture menace de malédiction au jour du jugement ceux qui n'auront pas assisté leur prochain dans ses nécessités corporelles. Ceux qui auront négligé ses besoins spirituels seront encore moins excusables. (...) Il seroit plus naturel que les Crétiens de la Chine fournissent à l'entretien de leurs Pasteurs. Mais les Missionnaires qui y sont maintenant employés ont jugé que l'édification publique demandait d'eux non seulement un véritable désintéressement, mais encore un éloignement infini de tout ce qui pourroit diminuer dans l'esprit des Chinois l'estime de notre Religion. Ils assurent que leurs travaux auroient d'heureux succès, pour peu que l'on voulût les aider. Une Montre donnée à propos à un Gouverneur, un Tableau, une Mignature, leur acquièrent des Protecteurs.

En effet, c'est une coutume générale dont les étrangers comme nous ne se peuvent absolument dispenser (P. de Fontaney, 1704). La force et l'influence des Jésuites ne dépendait seulement de ces cadeaux, mais plutôt de la haute stature intellectuelle et morale « du subtil père Ricci, devenu un véritable lettré chinois, un 'bonze de Pékin' », (André Bourde) et ses successeurs les P. d'Entrecolles, Lecomte, Le Gobien et autres.

Les Jésuites se proposèrent d'examiner la philosophie des Chinois où, n'ayant rien trouvé qui répugnait à la loi naturelle, ils résolurent d'en apprendre les maximes et de s'en servir pour confirmer les vérités de la Religion Chrétienne, ce qu'ils firent avec tant de succès que les Chinois reçurent ces vérités, non avec mépris comme auparavant, mais avec confiance. (Confucius, *sinarum philosophus*, P. Couplet et al. J.d.S. 5 janvier 1688). Cet ouvrage publié en 1687 à Paris est un in-folio de plus de 500 pages qui rassemble le fruit du travail de deux générations de jésuites. Les Religieux découvrent avec plaisir des convergences : *Je ne vois pas qu'au motif près, la charité des Chinois soit différente, de celle des Chrétiens tant il est vrai que Dieu a répandu dans l'esprit même des Infidèles des lumières qui les conduisent à des vertus qui quant à l'extérieur ne sont en rien différentes des vertus Chrétiennes*. Mieux encore, les principes chinois pourraient sans doute améliorer la société occidentale : *de tous les moyens qui peuvent contribuer à introduire la vertu dans un Etat, le plus efficace et le plus singulier est l'éducation des enfans dans la piété paternelle, c'est-à-dire dans le respect et dans la soumission entière et parfaite à l'égard de leur Père et Mère* (Introduction à la lecture de Confucius, J.d.S., 7 juin 1688, Extrait de différentes pièces envoyée pour être lues par M. Bernier à Madame de la Sablière). Ce même numéro du 7 juin 1688 contient un éloge sans aucune réserve des Chinois :

Vous aurez le plaisir de voir qu'il n'y a point de gens au monde ayant porté plus loin la vertu, la sagesse, la prudence, la sincérité, la douceur, l'honnêteté, la civilité, la gravité, la modestie, la soumission aux Ordres du Ciel. N'en jetez plus ! Manifestement, on se trompe en envoyant là-bas des Missionnaires, il serait préférable de faire venir chez nous des sages Confucéens ! François Bernier (1620-1688) médecin et voyageur fréquenta Boileau, Racine, Molière et vécut quelques années chez Mme de la Sablière en compagnie de La Fontaine. Il séjourna plusieurs années en Inde, fut même le médecin du Grand Moghol Aurangzeb, il avait pour Confucius une admiration sans borne : *car il faut avouer que c'étoit un grand personnage. Ah ! Qu'il connoissoit bien l'intérieur de l'homme, et qu'il avoit de grandes vues pour la conduite des Princes, et pour le gouvernement des Etats qu'il tenoit ne pouvoir être heureux qu'autant qu'ils sont vertueux. Jamais homme, que je sçache, n'a paru avoir tant de sagesse, tant de prudence, tant de sincérité, tant de piété, tant de charité*. Ajoutons si l'on croit le Père Noël, Jésuite missionnaire à la Chine (in : *Lettres édifiantes et curieuses*, tome VI, citées dans le J.d.S. de janvier 1706) que les dames chinoises sont naturellement vertueuses et la religion

s'insinue aisément dans le cœur et dans leur esprit. Le Père Noël (François Noël, 1651-1729) croit un peu trop en lui-même, a-t-il lu le fameux *Jing Ping Mei* (1610) livre fort pimenté et paillard ? (« Roman célèbre qu'on dit au-dessus, ou pour mieux dire au-dessous de tout ce que la Rome corrompue et l'Europe moderne ont produit de plus licencieux » selon André Lévy qui présente et traduit cet ouvrage) (Pléiade, 2 tomes, 1985).

Dans l'Encyclopédie, le chevalier de Jaucourt, rédacteur de l'article « civilité », cite la Chine comme un modèle. Il cite Montesquieu (De l'esprit des lois) : *on voit à la Chine les gens de village observer entre eux des cérémonies comme des gens de condition relevée ; moyens très propres à maintenir parmi le peuple la paix et le bon ordre, et à ôter tous les vices qui viennent d'un esprit vain, dur et orgueilleux.*

Dans les *Lettres édifiantes et curieuses* (XV<sup>e</sup> recueil, J.d.S. 13 juillet 1722) le P. d'Entrecolles, admirable lettré, dans sa *Traduction de quelques ordonnances portées par un Mandarin de la Chine*, remarque que *le fond de droiture et d'équité naturelle qu'on y découvre doit faire estimer de plus en plus une Nation qui se gouverne par des maximes si sages et si conformes à la raison. Il est vrai que la Nation en général a un goût naturel pour la vertu. Elle consacre par des arcs de triomphe et par des inscriptions la mémoire des personnages illustres qui ont vécu dans la contenance, qui ont rendu service à la patrie, et qui se sont élevés au-dessus du vulgaire par quelque action remarquable ou par leur vertu* (J.d.S. janvier 1749).

Quelques vertus familiales appréciées des Missionnaires

#### Du Deuil

*Si le Père vient à mourir, que de pleurs, que de soupirs quelle affliction de la famille. (...) Pour ce qui est du deuil, il n'est presque pas croyable jusqu'où cela va et jusqu'où ils poussent leur tristesse. Trois ans entiers, les enfants pleurent la mort de leur père. (...) Ils ne s'assient que sur quelque petit banc assez bas, ne boivent point de vin, ne mangent d'aucune viande délicate et se contentent de quelques herbages, leur vêtement est aussi d'ailleurs fort grossier, de quelque grosse toile blanche qui est chez eux la couleur du deuil, et le lit où ils couchent est assez incommode* (François Bernier, J.d.S. 7 juin 1688).

#### L'Adoption

*A la Chine, un Homme qui perd son frère doit recevoir les enfants du défunt, les traiter comme les siens sous peine de se déshonorer aux yeux du public. (...) L'adoption est adoptée (sic !) à la Chine depuis plusieurs siècles. Les Chinois prétendent qu'elle donne un appui aux orphelins, soulage les familles nombreuses, prévient les procès pour les héritages, augmente les branches des maisons illustres et les conserve, réchauffe l'amour du sang et serre les liens de parenté, multiplie les bonnes éducations et étend les ressources de l'Etat, assure enfin les soins les plus tendres à la vieillesse des pères et des mères de bienfaisance et en fait un devoir plus rigoureux que ceux qui sont dus à la vieillesse des pères et des mères véritables. Mémoire concernant les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois par les Missionnaires de Pé-Kin* (J.d.S. février 1789).

Mais vient le moment où les Jésuites ne sont plus les seuls sur la place ! D'autres Missionnaires les rejoignent, ces Compères, (ces compères ne sont pas des saints !) ne sont pas animés d'intentions bienveillantes, les Dominicains commencèrent à attaquer, les Franciscains prenant le relais. Dès 1645, le Dominicain Morales contesta la tolérance manifestée par les Jésuites envers les rites en l'honneur des ancêtres et de Confucius. Et ainsi commença la **Querelle des Rites** ! (*Des Religieux de Saint Dominique et de Saint François, étant entrez dans*

*la Chine vers l'année 1632, regardèrent ces cérémonies comme un culte religieux et crurent que les Chinois honoroient Confucius et leurs ancêtres comme des Dieux, et que ce qu'ils faisoient à cette occasion étoit superstition et idolâtrie, J.d.S. 25 août 1698).*

### La Querelle des Rites

#### Les Jésuites se défendent !

Le P. Martini obtint dans un premier temps que les « rites » soient considérés comme de simples manifestations de civilité et par là permis aux Nouveaux Chrétiens. Puis, « les Jésuites se tournèrent vers l'Empereur K'ang-Hi, éminent lettré qui, en 1700, présenta ce cérémonial comme 'civil et politique' » (*Histoire des Religions*, La Pléiade, 1972). Le 25 août 1698, le J.d.S. rend compte de l'*Histoire de l'Edit de Chine en faveur de la Religion Chrétienne avec un éclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*. Le P. Le Gobien assure que *la politesse des Chinois dépend exactement de l'observation exacte de ce qu'ils appellent cérémonies. (...) Ces cérémonies ont causé de l'embarras aux Prédicateurs de l'Evangile. Accoutumez en Europe à les regarder comme un culte religieux, ils doutèrent en Chine qu'elles puissent être excusées de superstition*. Mais finalement, ces « cérémonies » ont été jugées compatibles avec le catholicisme.

#### Les Dominicains réagissent... et se contredisent

*Des Religieux de saint Dominique et de saint François regardèrent ces cérémonies comme un culte religieux (...), et ce qu'ils faisoient en cette occasion étoit superstition et idolâtrie.* (J.d.S. 25 août 1698). La plupart des Dominicains, dont le P. Navarete, s'opposent absolument aux Jésuites. D'autres se rangent de leur côté, le numéro du J.d.S. du 18 avril 1701 est fort intéressant : *Appendix ad acta de sinensium ritibus. R. D. Dominici Sarpetti, theologi ex Sancti Dominici Ordine*. Le Père Sarpetti adhère aux vues de la Compagnie de Jésus, cela ne va pas le rendre populaire chez les siens !

*Les Dominicains Missionnaires de la Chine portent un jugement bien différent. (...) Ils disent que c'étoit un petit esprit, que quoi qu'il ait enseigné la Philosophie dans son collège de Palerme et qu'il eût été examiné pour enseigner la Théologie, il n'avoit qu'une légère teinture de l'une et de l'autre, qu'il étoit singulier dans ses sentiments, ridicule dans ses manières, propre à faire pitié à ses Confrères et s'attirer le mépris des Chinois et qu'il étoit toujours prêt à écrire et à signer à l'aveugle tout ce qu'il plairoit aux Jésuites.* Oh ! Les bons Confrères, en toute charité chrétienne bien sûr !

#### La Sorbonne censure !

*La contestation qui est pendante à Rome entre les Jésuites et les Autres Missionnaires de la Chine touchant le culte que les Chinois rendent à Confucius et à leurs Ancêtres semblent avoir donné occasion à la Censure que vient de faire la Sorbonne (Censura sacrae facultatis theologiae, J.d.S. 6 décembre 1700).* Trois livres sont visés, leurs auteurs ne sont pas nommés (*la Faculté avoit épargné le nom des auteurs censurés*), voilà qui est bien hypocrite ! Les auteurs sont le P. Le Gobien et le P. Le Comte, tout le monde le sait et ils le revendiquent ! Cinq « propositions » ont été extraites de ces livres et condamnées avec vigueur, la première par exemple comme *fausse, téméraire, scandaleuse, erronée, injurieuse à la Sainte religion Crétienne*. Ouf ! Il n'empêche que le P. Le Gobien a totalement raison quand il remarque que *les Jésuites qui sont entrez dans la Chine plusieurs années avant les autres Missionnaires, s'y sont rendus savans dans la Langue et dans les Loix du pays, au lieu que leurs Adversaires n'ont point acquis ces avantages. Il faudroit donc un autre fondement que leur autorité pour convaincre les Jésuites d'un aveuglement volontaire, et d'une prévarication honteuse dans une matière qui*

touche le fond de la Religion. On ne peut guère compter sur les écrits de leurs Adversaires, où la passion se fait trop sentir. Mais sans examiner leurs ignorances grossières et leurs faux raisonnements, il n'y a qu'à voir qu'ils se contredisent, et qu'ils détruisent ce qu'ils veulent élever (J.d.S. 25 Août 1698).

#### Même Monsieur de Meaux s'en mêle !

J.d.S., le 20 février 1702 : *Seconde instruction pastorale sur les promesses de J.C. à son Eglise* par Jacques-Bénigne Bossuet. La compatibilité, voire pour certains une certaine parenté du christianisme avec la civilisation chinoise, cela se discute ou se réfute, mais Bossuet n'a pas de mots assez forts, il n'y a en Chine qu'un amalgame confus d'athéisme, de politique, d'irréligion, d'idolâtrie, de divination et de sortilège. Mais qu'il pleure Madame Henriette ! Qu'il fasse le Panégyrique du Bienheureux François de Sales ! Ou n'importe quoi ! Mais quand on songe que le P. Martini envoyé en Chine (...) y employa dix années entières à apprendre la langue et l'histoire du pays (J.d.S., 7 juillet 1692) et de retour en Europe le reste de sa vie pour transcrire en latin tout ce qu'il avait vu, on est navré de voir ce qu'écrivit Bossuet. Aussi, au lieu de le lire, intéressons-nous plutôt à deux Jésuites éminents, le P. du Halde (1674-1743) et le P. d'Entrecolles (1663-1741). Ces deux lettrés ont traduit et fait connaître chez nous les magnifiques contes écrits vers 1640 par Fen Menglong et Ling Mengchu (*Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois*, La Pléiade, 1996).

#### Les Jésuites s'inclinent

*Lorsque Rome a parlé ils se sont soumis. Lettres édifiantes et curieuses.* (J.d.S., mars 1782). Mais, tout change, « en 1938 seulement, Pie XII a avoué l'erreur commise et reconnu que les rites funéraires chinois n'ont pas de caractère religieux. Mais si l'on avait adopté en temps utile la méthode des Jésuites, peut-être la Chine serait-elle devenue chrétienne au XVIII<sup>e</sup> siècle » (J. Delumeau, *Encyclopaedia Universalis*, t. 13).

#### Leibniz et la querelle des rites

Lettre de Leibniz à Madame, le 16 novembre 1715.

Dans cette lettre adressée à la princesse Palatine on trouve ceci : *Je suis partisan de la doctrine des Jésuites par rapport aux usages des Chinois, et j'ai eu à ce sujet une petite discussion avec le Prince Eugène à Vienne. Il s'étonnait que moi, protestant, je me range à l'avis de ces pères. Mais je suis impartial, les Jésuites sont grandement dans leur tort lorsqu'ils persécutent les gens (...), et pour certains d'entre eux lorsqu'ils professent telle morale dans les cas de conscience, mais ils n'ont pas tort dans la controverse de la grâce et dans celle des usages chinois.*

#### La rivalité entre Missionnaires et Jésuites

Robert Challe (1659-1721), « écrivain » à bord de « L'Ecueil » lors d'une expédition au Siam et en Inde, est très lucide, il signale : *tous les prétextes du monde les plus spécieux pour se déchirer les uns les autres avec charité et le tout dans un esprit de fraternité et de christianisme. Ils sont sur ce sujet dans une mésintelligence perpétuelle. Les Jésuites ont fait chasser les Missionnaires de la Chine, ceux-ci ont fait chasser les autres du Tonkin. (...) Il serait à souhaiter, pour lever tout sujet de dispute entre eux et tout sujet de scandale aux idolâtres qu'ils eussent chacun leur département et qu'ils n'allassent plus sur les brisées les uns des autres. Il ajoute, à propos de L'Inde : C'est ce peu de concorde qui règne entre les Missionnaires et les Jésuites et les disputes éternelles qu'on voit entre eux qui achèvent de perdre dans les Indes la réputation du nom français et même l'y rend odieux, (...), cela aliène encore l'esprit des Indiens en général de notre religion. Challe signale que les Hollandais exploitent bien cette situation.*

#### La médecine chinoise

La médecine chinoise n'a pas vraiment impressionné les visiteurs. L'acupuncture intrigue, différentes façons de planter les aiguilles sont évoquées le 27 mars 1684, sinon, peu de précisions même s'il seroit à souhaiter qu'on exerçast par tout la Médecine suivant l'usage qui se pratique en Chine. Tout le monde sait que c'est par l'inspection de la Langue et le seul attouchement du pouls que les Chinois connoissent non seulement l'état où se trouve le malade lors de la visite, mais tous les symptômes dont le mal a esté devancé et suivi depuis son commencement. Si le Médecin manque à deviner quelque-une de ces circonstances, il est renvoyé comme un ignorant, et si au contraire il rend un conte exact de tout ce qui s'est passé, il est retenu ; et alors avant que de faire apporter chez le malade un sac plein de Simples, qui est la seule chose dont ils se servent pour toutes les guérisons, on convient avec luy d'un prix qu'on luy paye exactement s'il redonne la santé au malade, mais il ne touche rien si le malade vient à mourir (J.d.S. 2 février 1682 Andr. Cleyeri L. Proto. Med. Bataviae Indorum, c'est-à-dire André Cleyer, premier médecin de Batavia). Les pratiques alimentaires peuvent être évoquées, ainsi quelques auteurs écrivent que les Chinois ne sont pas sujets à la pierre, ils doivent cet avantage au Thé (J.d.S. 8 janvier 1703).

*Le Li Tchi est fort vanté à la Chine. L'Herbier Chinois marque que ce fruit donne de la force et de la vigueur au corps, de la vivacité, de la subtilité et de la solidité à l'esprit.* Tout cela vraiment ? Mais le P. d'Entrecolles le rapporte sans garantie (*Lettres curieuses et édifiantes*, J.d.S. juillet 1739). Le 16 avril 1703, on met en garde contre les abus de ce fruit délicieux, car sa chair chauffe extrêmement et on doit éviter d'en beaucoup manger.

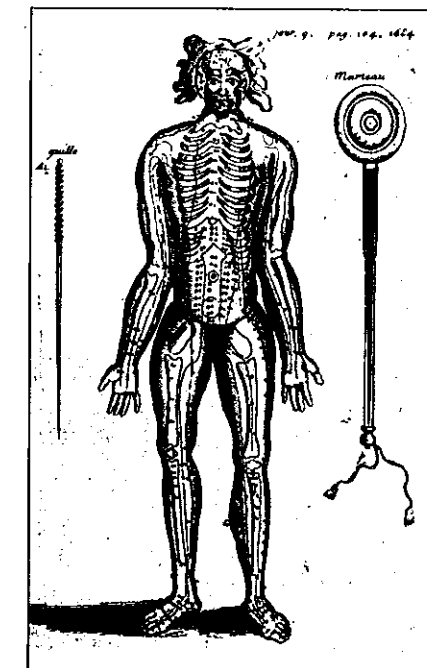
#### La sagesse populaire

Le P. Cibot, missionnaire, mort à Pékin en 1780 âgé de 54 ans, a noté des détails piquants sur les coutumes et les lois observées à la Chine dans la plus haute antiquité et dont la plupart subsistent encore (...) et notamment des *Pensées, Maximes et Proverbes extraits et traduits de divers livres chinois, en voici quelques-uns* :

- *Quel a été le plus beau siècle de la philosophie ? Celui où il n'y avoit pas encore de Philosophes.*
- *Il en est des Poètes, des Peintres et des Musiciens, comme des champignons, pour un de bon dix mille de mauvais.*
- *La Noblesse n'est un mérite que pour ceux qui n'en ont pas.*
- *Plus une Nation a de bons livres, plus on lui fait lire de mauvais ...* (J.d.S. janvier 1785).

#### Une admiration excessive ?

Les premiers Missionnaires ont-ils tellement admiré la civilisation chinoise au point de ne pas voir ses mauvais côtés et la misère ambiante ? L'admiration était inévitable, un état riche,



J.d.S. 27 mars 1784.  
La Piqueure que ces Peuples substituent à la place de la saignée. La circulation est connue depuis plusieurs siècles et enseignée avec beaucoup de soin

bien géré, régi par la morale confucéenne cela tranche avec ce qui existe chez nous. La fin du règne de Louis XIV se caractérise par un effondrement économique et une décomposition morale. Or, les visiteurs constatent qu'en Chine, *la politique du pays est très sage. Les maximes qui s'observent occupent une grande part de cette lettre* (J.d.S. 28 février 1679), *les principales sont de donner les charges au mérite, de bien élever les enfants pour les rendre dignes d'y parvenir*. Il y a même dans les plus grandes villes un bâtiment spécial destiné aux examens que subissent les lettrés !

#### La méritocratie chinoise

*Quoique la Chine n'ait pas d'Université comme l'Europe, on trouve dans chaque ville de premier ordre, un grand Palais qui sert à l'examen des Gradués. (...) Un Chinois qui parvient au glorieux titre de Docteur, soit dans la Littérature, soit dans les Armes, peut le regarder comme un établissement solide qui le met à couvert de toute sorte de besoins. Outre les présents qu'il reçoit en grand nombre de ses amis et de ses clients, il peut s'attendre d'être employé tôt ou tard aux Offices les plus importants de l'Empire, et de voir sa protection recherchée de tout le monde. Ses parents et amis ne manquent pas d'ériger dans leurs Villes des Arcs de triomphe en son honneur... (Histoire générale des Voyages, tome VI, J.d.S. janvier 1749).*

Le P. du Halde (1674-1743), dans un livre édité en 1735, admire l'éducation donnée aux Chinois (J.d.S. décembre 1735).

*Rien n'est plus admirable que ce qu'on lit ici sur la manière dont on fait étudier les Jeunes Chinois, sur les divers degrez par où ils passent, et sur la rigueur et le nombre d'examens qu'ils ont à subir pour parvenir au Doctorat ; on en prendra une idée d'autant plus juste que le Père du Halde place à la suite de cet article l'Extrait d'un Livre Chinois qui traite des Ecoles publiques de la Chine, et des matières qu'on y doit enseigner à ceux qui aspirent aux degrez ; il est difficile de lire cet article sans souhaiter qu'on adoptât dans nos Universités quelques-uns de ces usages. Docte et Docteur deviendroient peut-être dans notre Langue des mots synonymes. Le Jésuite de Halde est un érudit de valeur et un esprit ouvert, on le sait ; le commentaire engagé du rédacteur du J.d.S. est étonnant et tout à fait remarquable, il est bien évident qu'on ne trouverait rien de tel dans les Mémoires de Trévoux par exemple.*

On ne peut que comparer ces pratiques avec celles qui sévissent chez nous ; un petit détour chez le duc de Saint-Simon – révolutionnaire bien connu – par exemple. Il fustige *l'indécence de voir des enfants exercer les premières charges, et des jeunes gens gorgés, de les déshonorer par leur conduite fondée sur une situation brillante qui ne peut leur manquer, et qui ne leur laisse ni crainte de perdre, ni désir d'obtenir.* (La Pléiade, tome V). Un bel exemple : en 1622, Henri de Gondî fut tué d'un coup de pied de cheval, il était titulaire des abbayes de Quimperlé et de Buzay ; le vénérable titulaire avait 12 ans ! (Cela fera le bonheur du frère, Paul de Gondî... le futur cardinal de Retz.)

Si les Jésuites et tous les visiteurs admirent le système des concours, certains Chinois se montent critiques. Pour le grade ultime, « le recours à la



Lettré Chinois, in Elisée Reclus. Tome 7 1882

corruption semblait impossible » (André Lévy) mais au préalable il y avait eu un parcours infernal discutable et formaliste, les quatre livres et les cinq classiques confucianistes et cette « dissertation en huit parties » maintes fois citée dans le roman de Wou King-tseu (1701-1754) (*Chronique indiscrette des Mandarins*, Gallimard, 1986). Le système, bien rodé, est depuis mille ans la clé de voute de l'empire, « en séparant le mérite de la naissance, le confucianisme allait devenir l'antidote et le soutien le meilleur du régime bureaucratique que la Chine impériale ne cessera de perfectionner » (André Lévy).

Les premiers visiteurs ont quand même fait preuve de lucidité, ils ont relevé une forme de suffisance, car *l'estime que les Chinois ont d'eux-mêmes va jusqu'au mépris de toutes les autres Nations* (P. Magaillans, J.d.S. 12 juillet 1688). Le gouvernement peut aussi être déficient, il y a des Mandarins autoritaires et corrompus remarque encore le P. Magaillans car *les lois de la Justice et de la Police n'y sont pas aussi religieusement gardées qu'elles ont été judicieusement établies. Certains Mandarins y ont un pouvoir absolu dans le jugement des procès, parce qu'en ôtant ou en ajoutant une seule lettre ils décident en faveur de ce qu'il leur plait. Ils font souvent perdre de la sorte les biens, l'honneur et la vie aux plus innocents tant l'avarice a de force sur leurs esprits, et tant leurs lettres sont susceptibles d'équivoques.*

La pauvreté ambiante est souvent mentionnée. *Le plus riche et le plus florissant Empire du monde est avec cela si pauvre et misérable qu'un tiers de ses habitants s'estimeroit heureux s'il avoit autant de ris qu'il en faudroit pour bien se nourrir.* On n'est pas surpris que *les mères tuent ou exposent plusieurs de leurs enfants, que les parents vendent leurs filles pour peu de choses* (P. de Prémare, *Lettres édifiantes et curieuses*. J.d.S. 2 février 1705). L'infanticide et l'abandon des enfants sont fréquemment évoqués, le P. d'Entrecolles (J.d.S. juillet 1722) écrit : *La misère oblige souvent les Chinois à exposer leurs nouveaux nés.* Les *Lettres édifiantes et curieuses*, en mars 1782, dressent un portrait des Chinois dont on vante les mœurs ; mais on convient que le peuple y est comme partout.

#### Un sinisant remarquable : le professeur de grammaire du collège de Rennes.

Le père Joseph de Prémare (1666-1736). Dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, des centaines de jésuites apparaissent, un grand sinisant rennais est cité à trois reprises dans le J.d.S. « Après avoir été professeur de grammaire à Rennes, le P. de Prémare partit pour la Chine en 1698. Il acquit une grande connaissance de la langue et de la littérature chinoises, et, tout en vaquant à ses travaux apostoliques fut l'initiateur des études sinologiques » (G. Durtelle de Saint-Sauveur, 1918). On trouve dans le J.d.S. du 2 février 1705 (voir plus haut), les remarques du P. de Prémare sur *les inconvénients de la prodigieuse population de la Chine* (in table des matières de 1757). Le P. de Prémare fait l'éloge de livres écrits en chinois ; il assure que *le stile de ces derniers est net et coulant, harmonieux et doux*, il rassure les amateurs éventuels, car *quand on sait cinq à six mille Lettres Chinoises, il n'y a presque plus de Livres Chinois qui arrêtent et l'on n'a plus qu'à consulter de tems en tems un Dictionnaire.* Les « recherches sur la Littérature Chinoise » d'Etienne Fourmont sont évoquées dans le J.d.S. de juillet 1737, la grammaire du P. de Prémare est jugée excellente, parfaite, mais *la multiplicité des exemples qu'elle fournit des différentes locutions la mettrait hors d'état d'être imprimée !*

Pour changer des Religieux, donnons la parole à l'Amiral George Anson, (1697-1762), *A voyage around the world in the year 1740* (Londres 1748, J.d.S. novembre 1749). Il semblerait que l'amiral se soit fait bien rouler par les commerçants chinois, et manifestement il n'apprécie pas ! Il faut voir le portrait de l'amiral Lord Anson par Joshua Reynolds, il ne semble pas vraiment mécontent de lui, on mesure combien il avait dû être humilié !

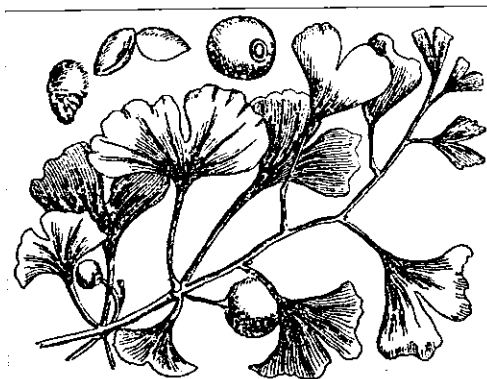
Il fut reçu avec toute la distinction que donnent les richesses surtout dans un Pays où elles sont plus estimées que partout ailleurs. Mais il n'en essuya pas moins de difficultés de la part des Mandarins, ni de tromperies de la part des Marchands et du Peuple. L'infidélité des Chinois dans le commerce va si loin, que leurs friponneries sont, dit-il, au-dessus de la pénétration d'un Etranger, comme il entend de le prouver par plusieurs traits qu'il en rapporte. La même année (janvier 1749) le J.d.S. signale que le P. du Halde et le P. le Compte reconnoissent que les Chinois ne pratiquent ces petites friponneries qu'à l'égard des Etrangers, et que dans les villes éloignées de la mer, un Chinois ne peut se persuader qu'il y a tant de mauvaise foi sur les Côtes. Nos Jésuites bienveillants rapportent quand même quelques petites friponneries comme de contrefaire les Jambons avec art ; ils couvrent une pièce de bois d'une espèce de terre qu'ils sçavent revêtir d'une peau de Porc.

## Le Thibet

Les Thibétains sont simples et naturellement bons, jaloux à l'extrême de leur liberté et très unis ensemble. Quand il s'agit de quelque affaire un peu importante, les petits comme les grands, ceux qui ont des emplois et des dignités comme ceux qui n'en ont point, tous sont consultés et donnent leur avis. (...) Ils n'ont point de Médecins, et dans les cas de Maladies, ils ont recours à des Enchanteurs (les Missionnaires de Pé-Kin, J.d.S. février 1789).

## Le Japon

Le Japon n'est pas bien connu, le 31 mai 1700, la Troisième lettre du S. De Lisle à M. Cassini sur la question que l'on peut faire si le Japon est une Isle. Le sieur de Lisle, le bien nommé, ne se prononce pas. Gautier Schouten, lors de son Voyage aux Indes Orientales, a bien voyagé dans beaucoup de pays d'Orient... mais n'a pas mis le pied au Japon, ce qui ne l'a pas empêché d'en parler ! (J.d.S. du dernier de mars 1708).



Gingko biloba in P. Charlevoix. Histoire et description du Japon. 1786

Les Japonais aiment beaucoup les divertissements, les Comédies, les spectacles, le son des instruments, mais pour celui des trompettes ils ne le peuvent souffrir. La couleur noire marque chez eux la joie, et la blanche marque le deuil. Pour saluer ils baissent la teste jusqu'à terre ; et quand ils veulent marquer plus de respect, ils ont soin en s'inclinant ainsi d'ôter adroitement leurs souliers. L'auteur est impressionné par le sens de l'honneur parfois poussé jusqu'au suicide.

### Une coutume locale : Hara-Kiri, ou plutôt Seppuku.

Un Gentilhomme ou un Soldat qui a mérité la mort a la liberté de se défaire soy même en se fendant le ventre. La plus grande partie des hommes de la famille du criminel, comme son père, ses oncles, ses frères, ses enfants, ses petits- enfants sont obligés de se fendre le ventre comme luy ; et l'on donne de bons ordres pour cela, qu'ils meurent tous à la même heure, quelque distance qu'il y ait entre eux. Si quelqu'un dans cette occasion pour éviter de se fendre le ventre venoit à prendre la fuite, il passeroit pour un lâche et seroit diffamé. Ainsi personne ne veut perdre la gloire que luy acquiert le courage de se tuer ainsi.

Gautier Schouten fournit des informations de seconde main, d'autres témoins sont plus intéressants. Consultons l'*Histoire du Japon*, par M. l'abbé de T. (J.d.S. 18 juillet 1689).

### Le Japon de l'abbé de T. (J.d.S. 18 juillet 1689)

Ils sont robustes, civils, de beau naturel, et pour la plupart de bon sens, sujets à la superstition, sans néanmoins donner aveuglement dans l'erreur. Leur langue est grave, (...), ils parlent autrement qu'ils n'écrivent, et ont des lettres qui ont la force des mots, ce qui rend leur langage difficile à apprendre aux Etrangers. Le poisson est leur nourriture ordinaire, ils vivent aussi de ris et de légumes, ne prennent jamais de lait, parce qu'ils disent que ce n'est que du sang cru. Ils ne boivent point de vin, mais font avec du ris une boisson qui ressemble à notre bière.

La santé : Ils ne saignent jamais les malades, leur donnent des médecines salées, aigres, crües, et piquantes, et leur laissent la liberté de contenter leur appétit, persuadez que la nature ne désire que ce qui lui est propre. Quoi ? Pas de saignées, et un régime laxiste ? Réveille-toi Diafoirus, ils sont devenus fous !

La morale, vue par l'abbé de T.

L'honneur est leur passion dominante, et il n'y a rien qu'ils fassent pour la conserver, (...) l'avarice passe parmi eux comme le plus bas et le plus infame de tous les vices. Le jeu de hazard est détesté par les nobles, comme ne procédant que d'un désir déréglé d'avoir du bien. Les grans Seigneurs choisissent entre leurs domestiques un homme de bon sens qui les avertit tous les jours de leurs fautes, et les met toujours en garde contre eux-mêmes. (...) Ils sont si maîtres de leur colère que jamais on ne les voit ne se quereller, ni se battre, ni se menacer. L'usage de plaider est inconnu chez eux. Les différents des particuliers sont terminés par arbitres, et ceux des Grans par les armes. Manifestement, le pays plaît au prédestiné abbé de T., qui en profite pour rappeler à l'Occident quelques principes moraux.

L'Ambassade de la Cie Hollandaise d'Orient vers le Japon, Amsterdam 1680 (J.d.S., 22 décembre 1687) signale que la police du Japon est merveilleuse. Il n'y a dans tout ce grand empire qu'un même poids et une même mesure pour toutes sortes de marchandises, et le tout est si juste, qu'il n'y a pas à dire de l'épaisseur d'un cheveu. Aucun doute, ils sont en avance sur nous ! Vivement le système métrique... De plus, notre auteur affirme que les habitants de toutes les villes du Japon ne payent ni impôt ni subsides, et néanmoins il rapporte une quantité de lieux où des bureaux collectent les taxes que paient les vaisseaux, tant du Païs que des Etrangers.

A part les problèmes de conversions, les ouvrages concernant le Japon nous laissent sur notre faim. Comme le remarque John Willis, (2003), Edo est en 1688 une ville énorme de plus de 900 000 habitants, cet auteur signale que « 1688 est la première année d'une ère nouvelle appelée Genroku, synonyme pour l'historien de l'émergence d'une civilisation urbaine tournée vers les arts et la consommation. »

### Le Shogun qui aimait les bêtes.

« Le Shogun qui occupait le château d'Edo en 1688, Tokugawa Tsuhayoshi s'était attiré le surnom de 'Shogun des chiens'. En effet, la rumeur allait bon train à propos de ses innombrables édits interdisant la cruauté envers les chiens et les autres animaux domestiques » (Lima, Pékin, Venise : 1688, une année dans le monde. John Willis, Autrement, 2003).

Le P. Charlevoix, dans son *Histoire et description générale du Japon* (J.d.S. janvier 1737) évoque surtout l'état de la religion chrétienne dans ce pays, il signale que les conditions de vie des missionnaires, la vie pénitente dont les Bonzes gardoient au moins les apparences, obligèrent ces Religieux à mener eux-mêmes une vie extrêmement austère. Quelques-uns qui vinrent dans la suite pour partager leurs travaux en furent effrayés ; il y en eut même qui avec la meilleure volonté du monde ne purent la soutenir.

## L'Inde

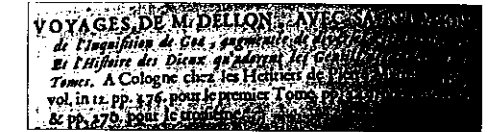
Il y a une telle variété de peuples et de religions ! Les Parsis, les Baniens et bien d'autres apparaissent dans différents voyages.

Les différentes nations européennes ont débattu sur le droit que les peuples d'Europe ont d'aller par mer aux Indes. Les Portugais en ont réclamé l'exclusivité, en se référant à une décision du Saint-Siège ; les Espagnols prétendent que cela leur revient, mais les Anglais, les Hollandais et d'autres veulent aussi leur part du gâteau. *Le plus plausible de tous les motifs qui s'allèguent des voyages aux Indes, est de convertir les Infidèles. Mais ce n'est pas toujours le plus véritable. Le commerce aux Indes est utile, mais il est libre, et les Indiens peuvent le refuser puisqu'ils sont maîtres de leurs biens* (J.d.S. 2 mars 1692). La rivalité entre différentes nations se double aussi d'une rivalité entre les communautés religieuses. A Goa, les Jésuites ont de très grands pouvoirs, rien ne peut se voir de plus magnifique que leur Maison, mais il y a dans Goa d'autres Maisons Religieuses qui sont riches. Les Dominicains partagent avec les Jésuites la puissance du gouvernement spirituel. Ils ont en commun la direction des Hôpitaux et de l'Inquisition, d'où ils ne tirent pas de médiocres avantages. Les autres communautés se sont aussi fort multipliées aussi bien que les Ecclésiastiques Séculiers, mais il y a peu de Régularité dans les Cloîtres, et peu de discipline dans le Clergé. Si quelqu'un osoit trouver à redire de la vie déréglée des Prêtres, il seroit traîné d'hérétique par la populace, et traîné à l'Inquisition. Les Riches tremblent à la vue de cette Maison ; les Pauvres en sont moins éfrayez, et ils y trouvent aussi d'ordinaire assez d'indulgence. Ce tableau n'est pas totalement négatif, car parmi les vices qui règnent à Goa, il s'y pratique une vertu qui est la libéralité envers les pauvres. Les Jésuites y font chaque jour l'aumône à plus de deux mille personnes. (Journal du voyage des grandes Indes écrit il y a plus de vingt ans (J.d.S., 23 juin 1698). Il est surprenant de ne pas avoir plus de renseignements sur l'Inquisition de Goa, très active et sûrement une des plus redoutables (aussi terrible que celle de Lisbonne, R. Challe). Le 23 septembre 1709, le J.d.S. rend compte des *Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'Inquisition de Goa, augmentée de diverses pièces curieuses, et l'histoire des Dieux qu'adorent les Gentils des Indes*. Il est singulier de voir l'implication du Pape et de l'Eglise, en revanche les Dieux hindous sont abondamment détaillés... Bien plus tard, l'Inquisition sera évoquée de manière très virulente dans le J.d.S. de mars 1770, c'est un compte-rendu du *Recueil chronologique et analytique de tout ce qu'a fait au Portugal la Société dite de Jésus*. Ce texte avait été publié à Lisbonne en 1767 par le Docteur Joseph de Scabra da Sylva... mais après l'expulsion des dits Jésuites en 1759. Le royaume bénéficiait dit-il de la félicité la plus brillante, changée en une désolation extrême par l'entrée des Jésuites dans le Portugal, c'est pour lui un aussi mauvais coup que l'entrée des Maures en Espagne. Il est vrai qu'il est surprenant que si le fondateur de la Société en Portugal était un homme sans Lettres, sans mérite, secondé par dix Compagnons aussi bornés que lui, il ait pu

trouver dans son hypocrite méchanceté et dans celle de ses associés assez de forces pour prendre un ascendant despotique sur un Monarque aussi puissant que le Roi Don Jean III.

### Dellon et l'Inquisition

Entré comme médecin à la Compagnie des Indes en 1649, il fut arrêté en janvier 1674 à Goa, accusé d'être athée (il devait être Luthérien, mais n'en faisait pas état). Il resta dans les prisons de Goa jusqu'en janvier 1676 date à laquelle on l'exila à Lisbonne. A Lisbonne, il fut libéré grâce à une intervention française. Sa *Relation de l'Inquisition de Goa* connaît un énorme succès. On y dénonce des pratiques scandaleuses, le livre-réquisitoire bien accueilli en France par les catholiques... gallicans fut « une arme utilisée par Bossuet, par les protestants et les jansénistes pour dénoncer les persécutions, puis les libertins et les libres penseurs contre l'intolérance religieuse » (*L'Inquisition de Goa. La relation de Charles Dellon, 1687, avec études et notes de Ch. Amiel et Anne Lima, éditions Chandeigne, 1997*). Il est à signaler que Voltaire avait lu cet ouvrage et s'en était servi pour *Candide*.



Autodafé célébré à Goa le 12 janvier 1676, dans lequel figura M. Dellon, médecin français

Gravure publiée en 1696

Le voyageur J.B. Tavernier (J.d.S. 1<sup>er</sup> mai 1679) s'intéresse surtout au commerce de Indes Orientales et ses observations se veulent pratiques, il assure avoir appris de plusieurs vieilles gens dans le Royaume de Bengale, que le sucre gardé 30 ans devient poison. Il aurait dû le vérifier sur lui-même... Il s'intéresse au blanchiment de la soie et à la façon dont on prépare l'indigo.

L'hindouisme est peu compréhensible pour les Missionnaires. Le P. Boucher, *Missionnaire de Maduré* (Maduraï, dans le Tamil-Nadu) (*Lettres édifiantes et curieuses*, J.d.S. 7 septembre 1711), tente de trouver des rapprochements avec ses croyances : *Les Indiens ont tiré des Juifs et même des Chrétiens une partie de leur religion. (...) Ils reconnaissent un Dieu suprême éternel. Selon eux, ce Dieu en créa trois autres. Avec Brahma, Shiva et Vishnou cela fait bien la Trinité. Le père Boucher découvre aussi dans la religion des Indiens Abraham et Sarah sous le nom de Brama et Sarasvati*. Les missionnaires notent des traits intéressants qui devraient permettre aux Indiens de se convertir, *charitables envers les pauvres (...) ils sont fort modérés, et rien ne les scandalisent tant que l'emportement et la précipitation*. Et toutefois, les nouveaux chrétiens sont très rares ! (*Lettres édifiantes et curieuses*, J.d.S. 28 août 1713).

### Le poids des castes

Il est certain, ajoute le Missionnaire, qu'avec de si bonnes dispositions plusieurs se feroient Chrétiens sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur Caste : c'est là un de ces obstacles qui paroît presque sans remède, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa Caste n'a plus d'azile ni de ressource, ses parents ne peuvent même plus communiquer avec lui, pas même luy donner du feu, s'il a des enfants, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la Caste des **Parias**, ce qui est parmi les Indiens le comble de l'infamie (P. Boucher, J.d.S. 28 août 1713).

M. Schouten, dans son *Voyage aux Indes* (J.d.S. mars 1708), signale que les femmes publiques sont en grande considération à Bengale, (...), on les regarde avec estime comme des personnes qui contribuent à conserver la vertu des femmes mariées, en les empêchant d'être sollicitées par les hommes. Elles jouissent de plusieurs avantages, et ont dans chaque ville un quartier particulier où chacun a la liberté de les aller voir sans encourir aucune honte.

Les Habitants de Indes méridionales sont qualifiés de dociles, de bonne complexion, aimant le repos et fort peu le travail. Ils vont à demi nus (*Méthode pour étudier la géographie*, J.d.S. 1<sup>er</sup> février 1717). D'autres voient les Indiens différemment : Les gens de la province d'Oressa (Orissa) sont robustes, leur teint est blanc, mêlé de rouge. Ils sont Hardis, intrépides accoutumés à supporter les travaux et les fatigues (J.d.S. mars 1787). L'abbé de Marsy (J.d.S. janvier 1757) note que certains s'abstiennent de la chair de toute espèce d'animaux et ne vivent que de riz, de beurre, de lait, de fruits et de légumes. Ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes, et naît de l'opinion de la transmigration des âmes. Les plus dévots poussent à cet égard la superstition à des excès incroyables. Les uns s'abstiennent de faire du feu pendant la nuit ou d'allumer des lampes, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler...

A propos de brûler, les Missionnaires de « Maduré » ont été impressionnés par le Sâti, ce service funèbre dans lequel les femmes parfaites s'immolent sur le bûcher de feu leur mari.

#### Un beau service funèbre !

Ce treizième Recueil (*Lettres édifiantes et curieuses*) (J.d.S. 27 février 1719), la cinquième est du P. Martin, elle est écrite de Varugapati, dans la province de Maduré (...). Elle rapporte la mort du prince de Marava, arrivée en 1710, et fait voir avec quelle vigueur est encore aux Indes la cruelle coutume qui engage les femmes de qualité à se brûler avec le cadavre de leurs maris.

Le prince de Marava étoit âgé de plus de quatre-vingt ans lorsqu'il mourut, ses femmes, au nombre de 47 furent réduites en cendres avec son corps. On creusa hors de la ville, dit le P. Martin, une grande fosse qu'on remplit de bois en forme de bûcher, on y plaça le corps du Défunt on y mit le feu, après beaucoup de cérémonies superstitieuses que firent les Brame. Alors parut cette troupe infortunée de femmes qui comme autant de victimes destinées au sacrifice se présentèrent toutes couvertes de pierreries et couronnées de fleurs ; elles tournèrent autour du bûcher dont l'ardeur se faisoit sentir de fort loin, (...) Quelques unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit et effaré. (...) Elles ne sentirent pas plutôt l'ardeur du feu que, poussant des cris effroyables, elles s'élançèrent pour gagner le bord de la fosse. On jeta sur elles quantité de pièces de bois. Le lendemain, les Brame recueillirent leurs ossements et allèrent les jeter dans la mer. La fosse fut comblée, on y bâtit un temple et les femmes furent mises au rang des Divinités. C'est, au reste de leur propre choix que les Dames Indiennes deviennent la proie des flammes ; mais il n'est guère possible qu'elles s'en dispensent. Elles seroient déshonorées, leurs parents même ne négligeroient rien pour les forcer à se brûler. Les femmes du commun sont en cela plus favorisées que les Princesses et les Concubines, cette loi barbare ne les concerne point, et s'il y en a qui s'y assujettissent, ce n'est d'ordinaire que par une vanité ridicule (J.d.S. 27 février 1719). Une belle manifestation de snobisme !

Parmi les pratiques médicales rapportées, quelques remèdes traditionnels sont dignes d'intérêt, dans les *Lettres édifiantes* (t. 23, J.d.S. 24 août 1722), la lettre du P. Papin rapporte



Princesse de Bhopal, in Elisée Reclus

que le scorbut n'est pas inconnu, dans ces contrées là on le nomme gari. Les Médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre vert et de basilic parties égales, leur gargarisme se fait avec du miel et du jus de limon.

#### Le grand Moghol Aurangzeb, un homme de poids

« L'Empire Mogol se maintient en Inde pendant plus de trois siècles et quatre souverains se succèdent de père en fils en l'espace de cent cinquante ans (1556-1707) (...), c'est à propos de ces quatre empereurs, Akbar, Jahangir, Shah Jahan, Aurangzeb, qu'on a pu utiliser l'expression de 'Grand Mogol' » (*Encyclopaedia Universalis*). Aurangzeb prit le pouvoir en 1659, il régnera jusqu'en 1707. François Bernier (*Voyages de François Bernier, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, concernant la description des Etats du Grand Moghol, de l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire*, 2 tomes, Amsterdam, 1710 in J.d.S. 30 novembre 1711) décrit l'ascension d'Aurangzeb : Il paroisoit judicieux, sçachant surtout bien connoître son monde et choisir ceux dont il vouloit se servir. (...) Il étoit secret, rusé et dissimulé au possible jusqu'à là qu'il fit longtemps comme profession d'être 'Fakire', c'est-à-dire pauvre, Derviche ou Dévot qui a renoncé au monde, feignant de n'avoir aucune prétention à la Couronne, mais seulement de vouloir doucement passer sa vie dans la prière et la dévotion. Le Saint Homme fit assassiner ses trois frères et enfermer son père Shah Jahan dans le fort d'Agra où il continuera à pleurer son épouse favorite Mumtaz Mahal.



Le voyageur italien Gemelli Carelli est admis à la cour d'Agra, il décrit Aurangzeb âgé : il étoit de petite taille, avoit un grand nez, paroisoit délicat, et une vieillesse de quatre-vingt ans le rendoit voûté. Son teint olivâtre relevoit d'autant plus sa barbe blanche et ronde. (...) Deux secrétaires debout prenoient les Requêtes qu'ils présentoient au Roi en lui faisant rapport de ce qu'elles contenoient. Je fus extrêmement surpris de voir qu'à son âge il écrivoit sans lunettes et qu'il paroisoit se plaire à cette occupation (J.d.S. 1<sup>er</sup> avril 1720).

L'Histoire générale des voyages (tome X) (J.d.S. janvier 1753) relate le séjour de François Bernier qui fut sans doute le premier voyageur à décrire le Cachemire, le Paradis terrestre des Indes. Il y suivit l'Empereur Moghol Aurangzeb qui, consultant moins la politique que l'intérêt de sa santé prit la résolution de se transporter dans ce pays afin d'éviter les chaleurs excessives de l'été. Aurangzeb menoit avec lui trente-cinq mille hommes de Cavalerie et dix mille d'Infanterie. Il logeoit dans sa route sous des tentes magnifiques qui, avec celles de ses officiers formoient une espèce de ville. Il est écrit plus loin que les habitans du Kaschemire passent pour les plus spirituels et les plus fins de tous les peuples de l'Inde.

M. Ovington débarque sur les terres du Moghol sous le règne d'Aurangzeb en 1696. Il remarque quelques coutumes particulières de cet Empire. Tous les ans, le 5 de septembre, l'Empereur est pesé sur une balance : s'il se trouve plus pesant que l'année précédente, on en fait des réjouissances publiques, mais s'il se trouve plus léger, c'est une grande affliction pour le Peuple. Cette sensibilité paroitra moins ridicule, si l'on fait réflexion que l'Empereur est pesé avec de l'argent qu'on distribue après cela au peuple qui a intérêt que l'Empereur soit bien pesant (J.d.S. août 1725).

En Europe, et surtout en Angleterre et en France, on naturalise des mots étrangers pour enrichir la langue. Dans le Mogol, on proscriit tous les mots étrangers, quoique propres et spécifiques, et on aime mieux avoir recours aux circonvolutions les plus incommodes que de rien changer à l'ancienne langue qui est immuable. Cette délicatesse est peut-être excessive, mais on

ne peut nier qu'elle ait des avantages, et d'ailleurs les langues les moins abondantes ne fournissent-elles pas toujours la façon d'exprimer à peu-près tout ce que l'on veut dire ? (J.d.S. août 1725).



La pesée du Grand Moghol Aurangzeb  
Voyages de François Bernier, édition d'Amsterdam

## Le Tonkin

### Le voyage de J.B. Tavernier

Dans sa relation du **Tunquin**, J.B. Tavernier, Ecuyer, remarque parmi les autres choses singulières et curieuses deux sortes de ragousts des Tunquinois qui sont bien éloignés des nôtres. Le premier est celui des Chauves-Souris qui dans le Tunquin ne sont ny moins grosses ; ni moins délicates que nos Poulets ; et le deuxième est des nids de certains oiseaux qui sont de la grosseur de nos Ironnelles, lesquels estant d'une espèce de gomme qui se délaye dans l'eau tiède entrent dans tous les ragousts et toutes les sauces qui se font pour la viande et le poisson, et communiquent aux viandes qui en sont assaisonnées un si bon goust qu'il semble que ces nids soient composés de tous les aromates qui se trouvent dans l'Orient. (Recueil de plusieurs relations, J.d.S. 1<sup>er</sup> Mai 1679). Tavernier signale que les Tonquiniens sont de tous les peuples de l'Orient le plus versé dans les connoissances.

**M. Baron** (Histoire générale des voyages, tome 9, in J.d.S. avril 1752) ne pense pas de même ; il leur trouve une humeur inquiète et turbulente. Les révoltes y sont fréquentes, mais la superstition du peuple a souvent plus de part aux désordres publics, que l'ambition des Grands ; les Tonquiniens ont communément toutes les qualités d'esprit propres à l'étude des sciences ; cependant ils n'aiment point les sciences pour elles-mêmes, et ils ne les cultivent que parce qu'elles les conduisent aux offices et dignités publiques. Ils n'ont adopté des Sciences Chinoises que celle de la morale, dont ils puisent les principes dans les mêmes sources, c'est-à-dire, dans les Livres de Confucius.

**La lettre du P. Hotta** in : *Lettrès édifiantes et curieuses*. Résumé du J.d.S. avril 1773.

La lettre roule toute entière sur les mœurs des Tonquinois. L'Auteur commence par ce qui s'observe dans les visites, 'quand un Tonquinois rend visite à un autre, il s'arrête à la porte et

donne au Portier un cahier de huit à dix pages, dans lequel il a écrit en gros caractères son nom, ses titres et le motif de sa visite. Ce cahier est de papier blanc et couvert de papier rouge ; les Tonquinois en ont de plusieurs sortes selon le rang des personnes qu'ils visitent. Si celui qu'on veut visiter est de la maison, on laisse et on recommande le cahier au Portier, et la visite est censée faite et reçue. Il faut être en habit de cérémonie dans les visites. Celui qui reçoit la visite va recevoir à la porte celui qui la rend. Après quantité de politesses muettes, le Maître de la maison l'invite à entrer et lui donne la place d'honneur. Quand tout le monde est assis, le Maître de la maison l'écoute gravement et s'incline de temps en temps. Ensuite on apporte le thé, le béthel et le tabac. Lorsque la visite est finie, le Maître de la maison reconduit son hôte jusqu'au milieu de la rue : et là recommencent leurs révérences, les inclinaisons, les élévations de mains et les compliments ; enfin lorsque l'Etranger est parti, et qu'il est déjà un peu loin, le Maître de la maison lui envoie un valet pour lui faire un nouveau compliment de sa part, et quelque temps après celui-ci envoie un autre à son tour pour le remercier. Ainsi finit la visite. Ouf ! Pour le Missionnaire les cérémonies ressemblent beaucoup à celles de la Chine : le naturel des habitants du Tonquin est assez franc, quoique parmi eux une tromperie faite avec adresse passe ordinairement pour un trait de prudence. (...) En général ils sont braves, laborieux, adroits et prodigues dans leurs dépenses d'éclat, comme leurs mariages.

## L'OCEANIE

### L'Australie ? Une mystification ?

La découverte de l'Australie est communément attribuée à Cook (1770) mais d'autres y avaient abordé avant, Français, Portugais, et des Néerlandais, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. On trouve dans le J.d.S. du 4 août 1692 un texte mentionnant l'*Australie*. C'est un compte-rendu qui relate les *Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre Australe*. Les Australiens font un grand mystère de la manière dont leurs enfants viennent au monde. La mère ne s'en délivre que dans un lieu fort secret. Sadeur affirme qu'ils n'ont ni vérole ni rougeole, ni semblable incommodité commune en Europe. Ils parlent à huit mois, marchent à un an, sont sevrés à deux et jouissent d'une santé parfaite parce qu'ils mangent d'excellents fruits. Ce que Sadeur appelle Australie est en fait peu identifiable, sa description paraît suspecte, on retiendra ces remarques : Le Sadeur, pour faire valoir sa découverte, tâche de persuader que si l'Europe entretenoit commerce avec la terre Australe, elle en tireroit de grands avantages. (...) Mais dans le même temps qu'il étale ces avantages que l'Europe tireroit de la terre Australe, il lui ôte l'espérance d'en jouir et de lier commerce avec des gens qui sont au-dessus de l'intérêt, et qui n'estiment pas plus nos riches étoffes, que nous estimons les toiles d'araignées.



Avec le seul compte-rendu du J.d.S. on ne voit pas où cela se situe, les animaux cités ne le permettent pas, et finalement cela pourrait être l'œuvre d'un hâbleur ou une simple fiction. En regardant les tables du journal parues en 1757 cette impression est confirmée : Celui qui a rédigé

ces aventures assure avoir écrit sur les Mémoires de J. Sadeur, trouvés dans le cabinet d'un grand Ministre. (...) Cette relation paroît toute romanesque.

Domage ! Car l'arbre de béatitude était intéressant.

L'arbre de béatitude : ne pas dépasser la dose prescrite.

*Un arbre plus haut que les autres, et qu'ils nomment Balf, c'est-à-dire arbre de béatitude, porte un fruit de la grosseur de nos olives. Ceux qui en mangent quatre deviennent gais par excès. Ceux qui en consomment six s'endorment pour vingt-quatre heures ; et ceux qui en mangent davantage s'endorment pour toujours.*

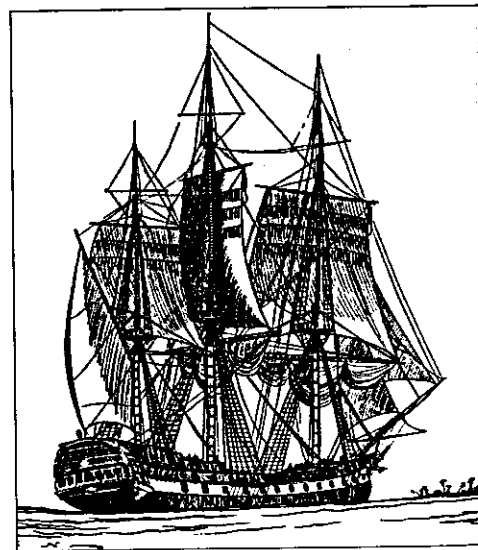
En fait, il s'agit d'un roman utopique datant de 1676 (première édition 1676 à Vannes, réimpression 1692 à Paris). Le J.d.S. aurait quand même pu être mieux informé ! L'auteur, Gabriel de Foigny (1630 ?-1692) est un Lorrain, Cordelier défroqué, qui décrit une contrée imaginaire, peuplée de bons sauvages guidés par la raison qui les unit entre eux et les porte à tout ce qu'il y a de meilleur et de plus juste.

Le dictionnaire de Moreri (1712) signale qu'on ne peut savoir si Sadeur est un homme véritable ou imaginé.

### Tahiti, le paradis ?

Les comptes-rendus sur toutes les îles de la région montrent une population fort hospitalière. La relation du voyage de l'*Endeavour*, (*A Journal of a voyage round the world*, dont le compte-rendu semble avoir été rédigé par Banks, J.d.S. juin 1772) n'y fait pas exception : *Les habitants de cette plage qui sont d'une grandeur médiocre, nous traitèrent en amis. (...) Les habitants nous reçurent avec une grande politesse : mais elle étoit visiblement l'effet de la crainte. (...) Pendant ce séjour dans cette Isle qui dura trois mois, les Insulaires se comportèrent à notre égard avec la plus grande affabilité, le détail que M. de Bougainville a donné à leur sujet est aussi juste que possible... Toutefois M. de Bougainville pouvait mieux faire : J'ai appris cette langue, et plusieurs de nos gens la savent comme moi, et j'ai remarqué que M. de Bougainville a omis dans son vocabulaire toutes les 'aspirées' de la langue Otahitiennne, quoique l'usage en soit fort fréquent. (...) Après un séjour de trois mois, nous nous séparâmes de nos chers Insulaires avec beaucoup de regrets.*

Bougainville a bien fait rêver : les bons sauvages, les charmantes créatures peu farouches. Diderot s'amuse bien dans son *Supplément au voyage de Bougainville* (1772), mais c'est aussi un texte très fort, le civilisé et cet « homme noir » qui l'accompagne ne peuvent que nuire fortement aux Tahitiens. Il présente un religieux à qui l'on offre des beautés locales et qui répond que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas



« La Boudeuse »  
de Bougainville,  
dessin de Haffner

d'accepter ces offres. Une bien belle résistance ! Palli s'étant présentée dans le même deshabilité que Thia, il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : 'mais ma Religion, mais mon Etat'. Mais comment résister à de tels charmes ? Le texte de Diderot est bien connu, voici une relation du même type, mais ce n'est plus de la fiction ! Le *Précis de la Géographie universelle*, tome 12, livre 22, de Malte-Brun, de 1813, relate les tourments d'un Missionnaire nommé Harris, un méthodiste Anglais : c'est savoureux ! Cela se passe aux îles Sandwich

### La fuite d'un missionnaire vertueux

« Harris s'était décidé à rester quelques nuits à terre. (...) Le Prince Tinaï l'avait adopté comme son Tayo ou ami. Ce chef part pour un district éloigné, accompagné de M. Crook, autre missionnaire bien habile et intelligent. Harris n'ose pas suivre son nouvel ami. Le chef, voulant lui donner la plus grande preuve de sa bienveillance, d'après la coutume générale de ces îles, ordonne à son épouse de regarder Harris comme son mari ad intérim. La jeune et belle princesse est étonnée des froideurs de celui qu'elle est chargée de traiter en époux ; elle conçoit des doutes sur son sexe, elle les communique à plusieurs de ses amies. Une nuit Harris dormait tranquillement ; il sent des mains qui tâtent son corps, il s'éveille et se voit entouré d'une troupe de femmes qui venaient faire un examen dont on devine l'objet. Rempli d'une sainte colère, il s'arrache de ces lieux pleins d'horreur ; il s'enfuit vers le rivage ; mais comment pouvait-il espérer de faire entendre ses cris à l'équipage du vaisseau, éloigné de plusieurs milles ? Il voit des Indiens s'approcher de lui, il craint pour sa vie, il s'enfonce dans les bois, hors de lui-même, il erre de hauteur en hauteur ; enfin cette nouvelle arrive au vaisseau, on lui envoie une chaloupe et il s'y précipite, bien résolu de ne plus aller prêcher les princesses de la mer du Sud. » Malte-Brun cite cette anecdote « pour donner une idée de la singulière tournure d'esprit de ces bons missionnaires ». (Doit-on en déduire qu'il ne partage pas leurs positions ?) Enfin, c'était un cas de force majeure, il fallait ne pas offenser ces gens, et après, avec un peu de casuistique on évite la contrition.

Le premier contact a été enchanteur, mais si l'on revient on s'aperçoit que les choses changent bien vite, et pas en bien ! Les marins du Capitaine Cook attendaient beaucoup, et beaucoup trop, de ce retour à Tahiti !

### Elles ont quelque peu changé !

Extrait du *Journal d'un voyage autour du monde fait par les Anglois en 1768, 1769, 1770, 1771* (J.d.S. décembre 1772) :

*Les femmes d'Otahiti fournissent la partie intéressante de cette relation : tous leurs traits sont agréables ; leur taille est souple, élégante et majestueuse ; elles joignent à une figure intéressante un corps dont les contours gracieusement arrondis et dans les plus exactes proportions leur feroit accorder le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Mais ces belles Otahitiennes sont lascives et ne mettent point la continence au rang des vertus.*

Extrait du *Journal du second voyage du Capitaine Cook sur les vaisseaux la Résolution et l'Aventure 1774, 1775* (J.d.S. juin 1777) :

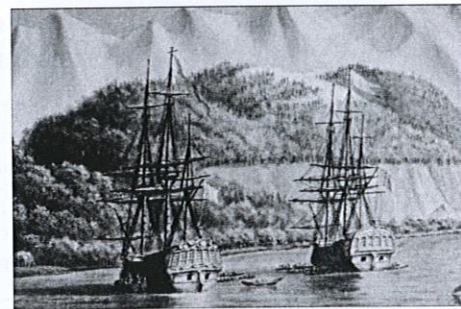
*On trouve dans ce volume (...) une nouvelle relation de l'Isle de Otahitie, ou Taïti, devenue si célèbre et intéressante pour les Européens. On y remarque le changement de mœurs*

arrivé depuis les voyages qu'on y fait. On eut lieu de se convaincre, dit le Voyageur, que ces belles Otahitiennes n'étoient pas moins artificieuses que nos courtisanes de Londres. En revoyant leurs anciens amants, leur inquiétude ne rouloit que sur la nature des présents qu'elles devoient en recevoir. (...) Vainement on sollicitoit leurs faveurs avant d'étaler à leurs yeux ce qu'on avoit de plus précieux pour leur en faire hommage. On auroit été tenté de croire que ces charmantes Nymphes avoient entièrement perdu le souvenir des libertés qu'elles laissoient prendre autrefois si généreusement. (...) Elles préféroient former de nouvelles liaisons, pour être en droit de faire acheter plus chèrement leurs faveurs. (...) Plusieurs matelots dépensèrent avec ces charmantes Otahitiennes, tout ce qu'ils possédoient.

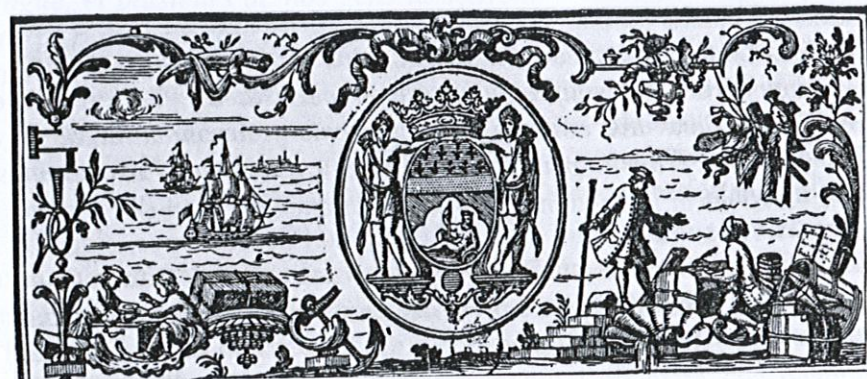
Une controverse médicale franco-anglaise ! : Cook, lors de son deuxième passage « avait de bonnes raisons de se plaindre des demoiselles de Tahiti. La moitié de ses hommes étaient dans des hamacs, affligés de cuisants souvenirs », (*Histoire universelle de explorations*, tome 3), bref ils étaient affligés de blennorragies... Ce n'était pas nouveau : Vivès, le médecin de Bougainville écrivant « qu'il n'y a pas de roses sans épines » et accusant les marins anglais de Willis d'avoir importé le mal. Mais le Dr Monkhouse, de l'*Endeavour* de Cook, (1<sup>er</sup> voyage) en rendait responsables les marins de *La Boudeuse* et de *L'Etoile* !

Et La Pérouse ? Il est peu présent dans le J.d.S. Mais on peut consulter utilement *Jean-François de La Pérouse. Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole (1785-1788)*, texte de l'édition originale, avec introduction et notes de Hélène Minguet, La Découverte, Poche, 1997.

Le 9 décembre 1787, les navires arrivent à une île que La Pérouse appelle Maoua, du nom du chef local. Les premiers contacts sont bons, conformes aux clichés de l'époque : *Les femmes, dont quelques-unes étaient très jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner (...) leurs manières étaient douces, gaies et engageantes (...) Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des oranges présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante. (...) Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins qu'ils méprisaient nos instruments de fer et nos étoffes et ne voulaient que des rassades : comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.*



Les navires de La Pérouse au mouillage



Un bandeau dans un prospectus de la Compagnie des Indes

Mais, nous nous trompons ; ce beau séjour n'étoit pas celui de l'innocence.

Lors d'un affrontement, douze marins et deux officiers furent tués. La Pérouse n'exerça pas de représailles : *J'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. (...) Mais je craignis de me tromper au choix des victimes : le cri de ma conscience leur sauva la vie.* La Pérouse perd ses illusions, il écrit : *il est impossible de faire société (...) avec l'homme de la nature parce qu'il est barbare, méchant et fourbe.* Les philosophes peuvent dire le contraire, mais ils écrivent leurs livres au coin du feu et je voyage depuis trente ans. La Pérouse va quand même osciller entre ces deux positions contradictoires. Comme l'écrivit Hélène Minguet : « Il faut relire La Pérouse dans toute son approche européocentrique d'homme des Lumières, simultanément humaniste, scientifique et colonial. » Mais que fait le J.d.S. ? En janvier 1789, on trouve ceci : *Nous avons reçu des nouvelles au mois d'octobre 1788 par M. de Lesseps, fils de l'ancien consul de France à*

*Petersbourg qui s'étoit embarqué pour servir d'interprète à nos Voyageurs, lorsqu'ils aborderoient la côte du Kamtsatka.* En août 1789, une petite note contient ceci : *Le voyage commencé par M. de La Pérouse est près de finir. On espère qu'il reviendra cet été avec les frégates La Boussole et l'Astrolabe.* Manifestement, on attend le retour du Héros pour un article important. Mais ils ne rentreront pas... La dernière lettre de La Pérouse est datée du 7 février 1788.

Un sport bien étrange pratiqué par les « Sandwichiens ». A importer chez nous ?

« Les insulaires se livrent à un exercice qu'ils nomment **hénalou**, c'est-à-dire monter les vagues. Ils se mettent à plat ventre sur une planche de forme ovale, et vont dans les espaces où les rochers de corail ne laissent à la mer qu'une profondeur de 7 à 8 pieds, et où les eaux, roulant en vagues effrayantes, vont se briser sur la plage. Ils passent tantôt dessus, tantôt dessous ces vagues, en s'éloignant de la terre ; et parvenus à une grande distance, ils attendent une vague qu'ils jugent devoir aller jusqu'à terre : c'est alors qu'ils se placent devant elle, et se laissent entraîner avec la plus grande rapidité en conservant l'équilibre et le sang-froid » (Malte-Brun, *Précis de la Géographie universelle*, tome XII, 1813). (Le même sport à Hawaï est appelé He'e nalu).

## En Nouvelle-Zélande

Guillaume Dampierre a sûrement abordé en Nouvelle Zélande (*Histoire générale des voyages*, J.d.S. juin 1755). *Les Sauvages avoient la voix rude et la taille grosse, la couleur entre le brun et le jaune, les cheveux noirs, à peu près aussi longs que ceux des Japonais et relevés au sommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une pièce de natte, les autres de toile de coton. Quelques-uns jouoient d'un instrument dont le son approchoit de celui de la trompette.*

En 1772, M. Marion (*Nouveau Voyage à la mer du Sud*, J.d.S. août 1783) remarque des coutumes singulières. On peut trouver une parenté entre les scarifications locales et un certain personnage né au Lycée de Rennes. Aux antipodes, la gidouille est à l'opposé :

*La marque la plus extraordinaire que les chefs de ces Sauvages aient imaginé pour se distinguer, consiste à se graver le visage et les fesses de la manière la plus hideuse. (...) Ils se font des dessins par petites piqûres, dans lesquelles, au moment où le sang sort, ils incrustent dans l'épiderme de la poussière de charbon, qui fait que ces marques ne s'effacent plus. (...) Tous ces dessins sur les visages des différents Chefs sont extrêmement variés. Mais ils ont tous les fesses gravées sur un même dessin. Ils y tracent en traits également ineffaçables, une ligne spirale très nette dont le premier point partant du centre de la partie charnue embrasse successivement toute la circonférence.* Si un érudit pouvait établir une corrélation avec le Père

Ubu, il faudrait le nommer sur le champ au moins Palotin de première classe dans l'Ordre de la Gidouille !



Rochon, 1783

Et pour un dépaysement total, suivons le P. Le Gobien à qui on doit une *Histoire des Isles Mariannes nouvellement converties à la Religion Chrestienne et de la mort des premiers Missionnaires qui y ont prêché la foy*, (J.d.S. 29 mars et 8 février 1700). Le P. de Sanvitores, d'une *des plus illustres maisons de Burgos*, (...) *avoit vu les Isles Mariannes, et, considérant la déplorable condition des habitants, ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, il avoit entrepris de les soulager*. Etaient-ils vraiment si malheureux ? Dans l'Isle de Gahan (Guam), *quoiqu'ils ne mangent que des fruits et des racines, ils sont plus forts et plus robustes que les peuples d'Europe, et il est ordinaire parmi eux de vivre plus de cent ans. Les hommes sont entièrement nus, au lieu que les femmes couvrent une partie de leur corps, se piquent de beauté, et la font consister à avoir les dents noires et les cheveux blancs. N'ayant aucun goût des sciences et des arts, ils ne laissent pas d'aimer la Poésie et d'estimer les Poètes*.

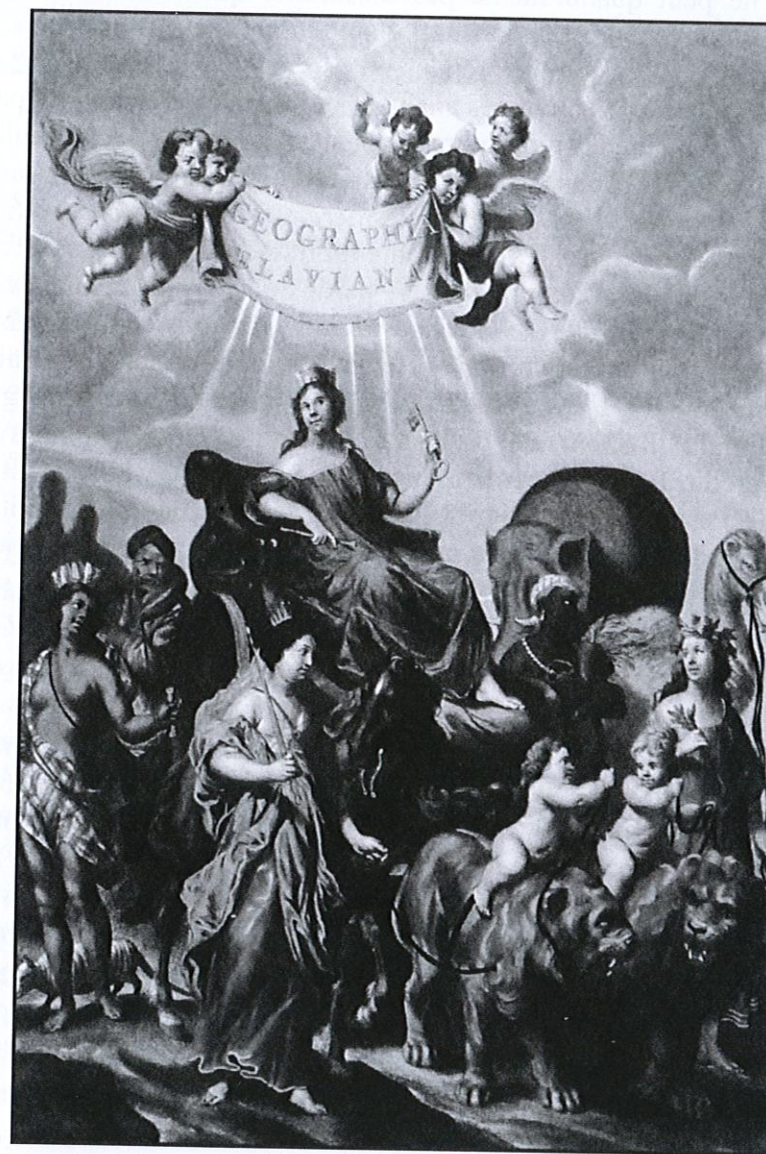
*Plongés dans une profonde ignorance, ils ont la vanité de se tenir les plus sages et les plus polis de tous les peuples et de regarder les autres avec mépris. La pêche est leur occupation ordinaire, et ils nagent comme des poissons. (...) Tous ces Insulaires ont en horreur l'homicide et le larcin. Leur bonne foi est si grande, qu'en sortant de leurs maisons, ils en laissent la porte ouverte, sans craindre que quelqu'un ne les vole. Quelques ignorants qu'ils soient, ils tiennent que le monde a eu un commencement, sur quoi, ils débitent des fictions que leurs Poètes leur ont apprises. Ils ne reconnaissent aucune divinité, et on néanmoins plusieurs superstitions au sujet de leurs morts. Il convient de les évangéliser, sachant que le vol est un péché, ils pourront commencer à dérober, et il importe aussi de modifier quelques opinions vis-à-vis des femmes : n'est-il pas dit dans la Genèse (2,16) « tes désirs se porteront sur ton mari, mais il dominera sur toi » ? Les Insulaires se sont rendus dociles aux instructions, (...) on élève présentement partout des Eglises et les peuples accourent en foule.*

Du côté de la barbe est la toute-puissance. Non ! Pas ici !

*Votre sexe n'est là que pour la dépendance / Du côté de la barbe est la toute-puissance. / Bien qu'on soit deux moitiés de la société, / Ces deux moitiés pourtant n'ont pas d'égalité / L'une est moitié suprême et l'autre subalterne / L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne* (L'Ecole des Femmes, acte III, scène 2, 1662).

C'est Arnolphe qui le dit, et c'est bien à l'époque l'opinion quasi générale ! Allons donc aux îles Mariannes : *Les hommes peuvent avoir autant de femmes qu'il leur plait pourvu qu'elles ne soient pas leur parente, et ordinairement n'en prennent qu'une. Elle a l'autorité absolue dans la maison, et le mari ne peut disposer de rien que de son consentement. Le Mariage ne dure qu'autant que les parties sont contentes l'une de l'autre. Quand elle se sépare, la femme ne perd rien de son bien. Les enfants la suivent et considèrent son nouvel époux comme s'il étoit leur père. Quelque déréglée que soit la conduite d'une femme, elle est toujours impunie. Le mari n'a pas droit pour cela de la maltraiter ; tout ce qu'il peut faire c'est de s'en venger sur l'amant. Quand une femme n'est pas contente de son mari, elle le fait savoir aux autres femmes du village, qui s'assemblent toutes la lance à la main, attaquent la maison, le chassent, pillent ses terres, dépouillent ses arbres, arrachent ses grains. Cet empire des femmes est cause que beaucoup de jeunes gens, au lieu de se marier, louent des filles, ou les achètent de leurs parents, pour quelques morceaux d'écaïlle de tortue, et les mettent dans une maison publique, où ils usent d'elles en commun* (J.d.S. 8 avril 1700).

Notons quand même qu'Elisée Reclus signale (Tome XIV, 1884) que « les femmes sont respectées et peuvent acquérir le pouvoir, soit comme Kalites (sortes de magiciens), soit comme Chef suprême ». Les femmes accédant aux pouvoirs spirituel et temporel ? Si cela se fait aux Mariannes, pourquoi pas chez Marianne ?



Ce frontispice de la *Geographia Blaviana*, magnifique atlas de l'imprimeur et cartographe d'Amsterdam Willem Blaeu (1751-1638), une planche gravée d'après Rubens, est superbe dans sa version en couleurs, car les exemplaires les plus luxueux sont mis en couleurs et même rehaussés à la feuille d'or. L'ouvrage coordonné par Patrick Boucheron : *Histoire du Monde au XV<sup>e</sup> siècle* (892 p. Fayard, 2009) fournit un commentaire approprié : « Cybèle assise sur un char tiré par deux lions, (...) symbolise la terre. » Elle est escortée de quatre figures féminines, allégories des quatre continents... « Une hiérarchie est subtilement indiquée » : au premier rang à la droite de Cybèle, l'Europe, sur le même plan, à droite de l'image, l'Asie. A l'arrière, l'Afrique et l'Amérique. « L'ordre n'obéit pas qu'à la chronologie des découvertes, il retranscrit une échelle de valeurs morales allant du plus civilisé vers le plus barbare. Il reste une dernière figure, inattendue, comme tapie derrière le char : c'est un Turc, coiffé d'un turban, seul personnage masculin, un ours à ses pieds. Il fait peser une sourde menace sur un monde civilisé. »

## UN BILAN

Est-il possible de tirer des conclusions pertinentes de tous ces comptes-rendus de relations de voyages ? Apparemment, le J.d.S. ne fait pas de choix, il rend compte des parutions. Le rôle des Rédacteurs apparaît minime. (Le tome X de la table du Journal publiée en 1764 donne la liste des Journalistes successifs, derrière bien des noms la spécialité n'apparaît pas, mais nous connaissons quelques chargés de rubriques pour les mathématiques, l'histoire, les sciences de la vie et la médecine, la littérature.) Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les analyses d'ouvrages d'une certaine importance sont parfois signées, ainsi dans le numéro d'août 1789 le rédacteur, qui est M. Ameilhon, ne peut quand même pas dissimuler que l'Auteur dont il présente l'ouvrage, à savoir « Miladi Craven », est une insupportable pimbêche ! Mais ceci, sans aucun qualificatif péjoratif bien entendu ! Les comptes-rendus parus dans le J.d.S. sont plus ou moins intéressants, cela dépend de la qualité des ouvrages analysés qui varie en fonction du pays visité et, bien entendu de l'auteur ; en principe les rédacteurs adoptent un ton neutre et se veulent le plus objectifs possibles, l'introduction pour l'année 1724 fixe l'objectif. (*Nous nous éloignerons également de la basse flatterie et de la censure amère. Nous voudrions pouvoir toujours louer, mais l'équité s'y oppose.*) Le journal, à ses débuts fut interdit deux fois, suite aux plaintes des Jésuites, fort heureusement Colbert le protégeait. A partir de 1701, les Jésuites vont éditer un concurrent, les *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des arts*, plus connus sous le nom de « Journal de Trévoux » protégé par le duc du Maine (le bâtard le plus détesté par Saint-Simon !). L'état prend le contrôle du J.d.S. en 1702, la rédaction étant confiée à « une compagnie de gens de lettres ». Sous la conduite du directeur, l'abbé Jean-Paul Bignon, le journal qui avait un peu périclité retrouva tout son crédit. Le J.d.S. gardera une certaine prudence, la relation de l'Inquisition de Goa (23 juillet 1709) est plus que maigre ! Il y a une relative liberté d'esprit au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais implicitement le J.d.S. ne met pas en avant ce qui pourrait paraître séditieux ou provocateur ! De plus les écrits les plus virulents paraissent parfois à titre posthume et sont quasi ignorés, ainsi est-il du journal de voyage de Robert Challe qui *est tout rempli de vérités extrêmement intéressantes pour certaines gens au ressentiment desquels on ne s'expose pas d'ordinaire impunément.*

Il arrive que le rédacteur laisse percer sa lassitude : *Cette relation est plutôt un roman qu'une histoire* (J.d.S. 22 décembre 1687). On a aussi des exemples dans lesquels le rédacteur du journal a quelques préventions contre un auteur à cause de sa nationalité, ou plus souvent sa religion, c'est le cas pour : *Remarks on several parts of Italy* (supplément du J.d.S. de 1709) où nous rencontrons ceci : *Nous finirons en faisant remarquer au Lecteur que M. Addison ne s'est presque point laissé emporter à l'esprit de satire ; ni à la haine que la différence de Religions inspire à ceux qui n'étant point Catholiques, voyagent dans toute l'Italie.* Inversement, il peut dire tout le bien qu'il pense d'un ouvrage ; ainsi, le 8 août 1712, la présentation du *Voyage du Sieur Paul Lucas, fait par l'ordre du Roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique* est très intéressante :

Certains voyageurs n'en tirent aucun profit ni pour eux, ni pour les autres. Ils s'éloignent de leur Patrie, ils voyent tous les jours des Pays nouveaux, ils amusent leur inquiétude, voilà le seul but qu'ils se proposent. Mais il se trouve aussi quelques personnes qui sçavent voyager utilement, et qui recueillant tout ce qui se présente à eux, soit pour les mœurs des habitants, donnent ensuite au Public leurs découvertes, et le mettent par là en état de jouir sans peine du fruit de leurs courses et de leurs fatigues. Quelques-uns de ces écrivains-voyageurs, comme Chardin et certains Jésuites de Chine, mériteraient bien que l'on aille consulter leurs œuvres dans les bibliothèques !

Les Rédacteurs du Journal n'apprécient pas les ouvrages légers, manquant de contenu. La réimpression en 1768 du *Journal de voyage à la Louisiane, fait en 1720, par M.\*\*\*, Capitaine de Vaisseau du Roi* n'est pas vraiment de leur goût.

L'humour du marin passe mal !

*Cette nouvelle Relation de la Louisiane est faite en forme de Lettres qui sont adressées à une Dame. L'Auteur, par la gayeté et le badinage qu'il y a répandu se propose d'amuser son Lecteur, et il ne prétend pas faire un Ouvrage bien instructif ni dans lequel on puise de nouvelles connoissances. Il y entre en effet dans de petits détails assez peu intéressants, et la plaisanterie qu'il a mise dans ces lettres n'est souvent pas fort agréable. Comme aurait dit la Reine Victoria : « We are not amused ! » (J.d.S. 1768).*

Des ouvrages fantaisistes comme *La géographie politique et morale du P. Bartoli, S.J.* (J.d.S. 2 septembre 1709) n'appellent pas de commentaires particuliers, il est vrai que le texte se suffit à lui-même, le dessein du P. Bartoli dans cet ouvrage est de faire servir la géographie au règlement des mœurs. Cette idée aura moins de succès que la « théologie naturelle » dans le domaine des sciences de la nature. La contemplation de l'Etna ? *L'auteur y retrouve de quoi faire des réflexions sur la punition des méchants.* Le mont Atlas ? *Il faut de grands talents pour les grandes affaires.* Les courants de la mer ? *La conduite de la plupart des hommes qui suivent à l'aveugle les impressions qu'on leur donne.* Cet original n'a pas fait école !

Il arrive que certaines relations permettent de préciser des points contestés de géographie. Dans le numéro du J.d.S. de mai 1749 (*l'Histoire générale des voyages, tome VI, Description de la Corée et de la Tartarie Orientale et du Tibet*) le père Régis, S.J., y est loué car *la plus grande utilité qu'on a tiré de son voyage, c'est de s'être détrompé de l'erreur où l'on étoit auparavant, que la Corée étoit une Isle.* Notons que le P. Régis trouve les Coréens généralement bienfaits et d'un naturel fort doux. *Ils ont du goût pour les Sciences. Ils sont passionnés pour la danse et la musique.* Mais, fort curieusement, il établit une différence entre les Coréens : *Leurs Provinces du Nord produisent des hommes très vigoureux et propres à la guerre. Alors que les Coréens méridionaux sont effeminés et destitués de courage, (...) ils déplorent la condition de ceux qui sont obligés de se battre.*

Les rédacteurs du J.d.S. peuvent confronter des opinions différentes ; le numéro de mars 1781 reprend des textes déjà anciens parus dans les *Lettres édifiantes et curieuses...* le père Sicard explore l'Egypte et s'en tient à un guide imprécis et un peu ancien : *il s'est transporté sur les lieux, et, le texte de l'Ecriture à la main, a fait la même route que les Israélites avoient suivie, a reconnu les endroits où ils ont campé et les gorges par lesquelles ils sont passés pour arriver au bord de cette mer. Il examine toutes les circonstances du voyage pour fixer le lieu du passage...* Ce que le P. Sicard a vu avec les yeux de la Foi, n'est pas contesté dans le Journal, mais, ceux qui sont curieux d'approfondir le sujet doivent joindre à la description du P. Sicard celle que les Voyageurs Danois ont faites dans leur description de l'Arabie, ceux-ci ont parcouru et examiné les mêmes lieux dans les mêmes desseins, et leurs conclusions sont différentes.

L'aspect économique n'est pas oublié, ces voyages vers des terres lointaines peuvent rapporter gros, mais on pourrait parfois faire mieux. C'est par exemple ce que pensait Paulmier de Gonneville qui explora l'Amérique du Sud en 1504 : *Les François oubliant, dès le lendemain, ce hazard heureux d'une entreprise si mémorable, en ont, par leur légèreté naturelle, perdu tous les avantages ; et non contents de ne pas suivre avec constance ce qu'une pareille fortune*

sembloit leur promettre, ils se sont laissé dérober par les Espagnols, les Portugais et les Hollandais tout l'honneur de la première découverte. Pas seulement l'honneur, mais aussi les retombées matérielles ! Le Sieur Pinot Paulmier de Gonneville a totalement raison, à sa liste d'opportunistes, il faudra plus tard ajouter les Anglais (J.d.S. juin 1761). Les marchands vont revendiquer la possibilité de faire du commerce, même s'ils ne sont pas les premiers occupants et ce, en arguant du libre arbitre des Indigènes ! Ainsi trouve-t-on dans le J.d.S. du 2 mars 1692 cette remarque : *Le plus plausible de tous les motifs qui s'allèguent des voyages aux Indes est celui de convertir les Infidèles. Mais ce n'est pas toujours le plus véritable. Le commerce aux Indes est libre, et les Indiens peuvent le refuser puisqu'ils sont maîtres de leur bien.*

#### Le Spirituel et le Temporel peuvent bien cohabiter !

Ce n'est pas dans les *Nouvelles édifiantes et curieuses* que l'on trouvera de telles remarques ! Robert Challe, « écrivain extraordinaire », lors d'un « voyage fait aux Indes Orientales » a l'œil à tout et est très bien renseigné ! *J'avais pu voir par mes yeux à mon embarquement en Europe, et à notre débarquement ici, que les 58 ballots, dont le moindre était plus gros qu'aucun de ceux de la Compagnie (Cie des Indes) et qui avaient été distribués dans toute l'escadre n'étaient pas remplis de reliquaires, de chapelets, d'Agnes Dei, ni d'autres armes de mission apostolique. Que c'était de belles et bonnes marchandises d'Europe, et qu'il en était de même à tous les armements à proportion du nombre de navires (Janvier 1691). C'est vrai que Challe n'a pas pour les Jésuites une affection excessive (La paix et un jésuite sont aussi peu compatibles que le diable et l'eau bénite), mais il est indigné du préjudice porté par le commerce indu que ces pères faisaient dans les Indes, et l'abus qu'ils faisaient de la condescendance et de la bonté de la Compagnie.*

La parution de quelques livres à certains moments suscite des questions. Comment se fait-il que des rééditions d'ouvrages consacrés aux débuts de la colonisation hispanique et qui, avec le recul sont des charges terribles, paraissent à la fin du XVI<sup>e</sup> et au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi ces éditions à Amsterdam ? La terreur et la répression exercées par les Espagnols, notamment par le duc d'Albe (500 arrestations en une journée en mai 1568 !), sont quand même bien lointaines, et les Pays-Bas sont à présent une république de marchands qui devient une sorte d'entrepôt du monde occidental. Ces écrits sont reçus favorablement par les ennemis de l'Espagne, bien sûr, mais les écrits du XVI<sup>e</sup> siècle n'avaient jamais été vraiment oubliés : l'Histoire du milanais Benzoni, par exemple avait été sans cesse rééditée. En France, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Las Casas est considéré comme un saint, Louis Moreri, dans son *Grand Dictionnaire Historique* (1674), lui rend hommage : *Pour travailler au salut des Indiens, il fallait commencer par travailler à leur liberté, (...) rien ne fut capable de le rebuter et sa charité fut constante.* La multiplication des parutions d'ouvrages sur la colonisation espagnole témoigne de la mauvaise conscience européenne sur ce sujet.

Pour le reste, les analyses d'ouvrages suivent l'actualité avec un délai variable. Très bref, pour un sujet brûlant comme la querelle des Rites, quelques années plus tard pour les comptes-rendus de voyages au long cours. Quand il n'y a pas beaucoup de nouveautés on ne se prive pas pour donner des comptes-rendus d'ouvrages anciens, cela permet de fournir des relations de voyages. Il est bien évident que le J.d.S. rend compte des nouveautés, son but étant de faire savoir ce qui se passe dans la république des Lettres (premier numéro daté du 5 janvier 1665), seulement en cas de pénurie, on n'hésite pas à se retourner vers le passé, ceci ne concerne pas que les relations de voyages, par exemple, le numéro du 23 mars 1682 présente quelques travaux de physiologie de Sanctorius qui est décédé en 1636 ! La multiplicité des parutions d'ouvrages

anciens (et par là même de comptes-rendus dans le J.d.S.) sur le nouveau monde à la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond aussi à un besoin d'exotisme, les lecteurs ne sont pas totalement ignorants sur les pays limitrophes, il y a l'époque – pour un nombre restreint certes ! – une véritable Europe culturelle.

Le regard sur nos proches voisins met en évidence des comportements différents, il reste souvent au niveau des clichés, mais tous ces gens ne sont en fin de compte pas si étranges. Le reste de l'humanité, plus déroutant, est abordé généralement avec plus de bienveillance que ce que à quoi on pouvait s'attendre ! Quand on s'attend à leur trouver des particularités, on en trouve forcément, ainsi, *les petits Tartares, ne mangent jamais de sel, et on croit que c'est pour cela qu'ils ont la vuë perçante, qu'elle porte jusques au chemin qu'un homme peut faire en un jour.* (J.d.S., 28 juin 1688). Les comptes-rendus expéditifs et méprisants sont souvent faits par des gens qui n'ont pas une grande compétence sur le sujet ou d'autres qui veulent faire de l'esprit, ainsi dans le J.d.S. du 24 avril 1684, un fameux voyageur (sic !) dans une lettre à M. L'Abbé de la \*\*\*\* est péremptoire, il pense que *ceux qui ont beaucoup voyagé peuvent souvent sans se tromper distinguer chaque nation en particulier.* Parmi ses « têtes de Turc » figurent les pauvres Lapons : *Ce sont des petits courtaux avec de grosses jambes, de larges épaules, le col court, et un visage je ne sais comment tiré en long, fort affreux et qui semble tenir de l'Ours. Je n'en ay jamais veu que deux à Dantzig, mais selon les portraits que j'en ay veus et le rapport qui m'en a été fait ce sont de vilains animaux.* Le vilain animal, c'est notre anonyme, les deux personnes de Dantzig étaient-elles seulement Lapons ? L'anonyme est identifié, c'est en fait une personne très compétente... mais pas sur ce sujet précis !

A l'opposé, des personnes qui ont vécu avec les populations les ont souvent prises en estime. Le Jésuite italien Marini, en 1666, fait un bel éloge des Langiens, c'est-à-dire des habitants du Laos. Ces bons compliments peuvent être mérités ; à les lire, on voit aussi que Marini avait des qualités d'esprit et de cœur ! (Jean-Philippe Marini, né en 1608, est auteur de la *Relation nouvelle et curieuse des royaumes de Tunquin et de Lao*, traduit de l'italien, Paris, 1666.)

#### Des Mœurs et Qualités Naturelles des Langiens (« Le peuple de Lao »)

*Fort dociles, et d'un très bon naturel, et grands amis du repos et de la paix ; ils reçoivent les Etrangers, les caressent, et le traitent avec beaucoup de civilité. Ils se piquent d'une grande ingénuité et d'une parfaite sincérité : et assurément, ils sont fort francs, et sincères sans fourberies, fort humbles et fort civils (...) sans rien exiger pour les soins qu'ils ont donnez, qu'une civilité et qu'un simple remerciement, en sorte qu'ils croient être bien récompensés, quand principalement on les flatte de leur fidélité, qu'ils estiment davantage que tous les trésors qu'on leur pourrait donner.*

Au-delà des différences culturelles, ce sont les caractéristiques physiques qui sont retenues, quelle est leur importance, tous ces hommes sont-ils proches et apparentés ? A partir de quels critères pourrait-on les classer ? Revenons aux *Nouvelles divisions de la Terre, par les différentes Espèces ou Races d'hommes qui l'habitent*, envoyée par un fameux Voyageur à M. L'Abbé de la \*\*\*\* à peu près en ces termes ! (J.d.S. 24 avril 1684), l'auteur qui est en fait le médecin et grand voyageur François Bernier tente de donner une classification. Est-elle à prendre au sérieux ?

Les différences les plus visibles sont dues à la pigmentation de la peau. Pourquoi a-t-on une peau plus ou moins claire ou sombre ? On va sur ce sujet rencontrer pas mal d'inepties, le 24 juillet 1679, le J.d.S. rend compte d'un livre intitulé : *Curiosum scrutinium nigredinis posterorum Cham id est Aethiopiae*. Le titre propose de savoir quelle est la cause de la noirceur des Abyssins. D'abord il la distingue en surnaturelle et naturelle. Il appelle Surnaturelle celle de

Cham qui suivit à son avis la malédiction que Noé lui donna, et il dit que peut-être Caïn ne se fut distingué des autres que par là. Pour la Naturelle, il dit qu'on pourroit en admettre plusieurs comme l'excessive chaleur du Soleil, le génie du lieu (!), une certaine disposition des pores et des particules de la peau, l'imagination, etc., mais après avoir rejeté toutes les autres, il s'arrête au seul principe de la génération. Bref, il n'en sait rien, mais il accrédite un peu la thèse qu'être Noir peut être la cause d'une faute ancestrale !

Attendons Pierre-Louis de Maupertuis pour une réflexion sur la pigmentation. Dans la *Venus physique*, en 1745, figure un chapitre *Des Nègres-Blancs*. Il a eu comme point de départ, la présentation à Paris d'un petit albinos né, à ce qu'on assure de père et de mère Africains et très noirs. Il pense que la pigmentation se situe dans la partie basale de la peau (ce que Malpighi avait avancé), et relativise son importance.

### La pigmentation

Maupertuis, dans *La Vénus Physique* (1745) :

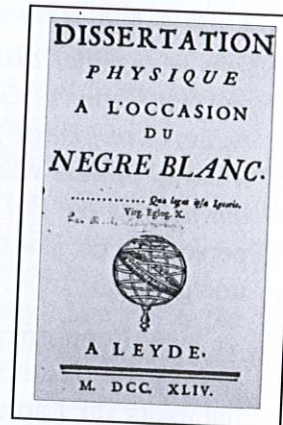
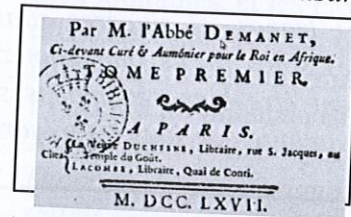
*Au reste il est fort probable que la différence du blanc au noir si sensible à nos yeux est fort peu de chose pour la nature. Car qu'on prenne cette blancheur pour une maladie, ou pour tel accident qu'on voudra, ce ne sera jamais qu'une variété héréditaire qui se confirme ou qui s'efface par une suite de générations.*

*Ces changements de couleur sont plus fréquents dans les animaux que dans les hommes. La couleur noire est aussi inhérente aux corbeaux et aux merles, qu'elle l'est aux Nègres : j'ai cependant vu plusieurs fois des merles et des corbeaux blancs.*

L'abbé Demanet (*Nouvelle histoire de l'Afrique Française*, J.d.S. juin 1767) suppose que les premiers qui après le déluge occupèrent l'Afrique furent blancs comme l'avaient été tous les hommes, mais que le serein, (un terme oublié, Furetière, définissait le serein comme une humidité froide et invisible qui tombe vers le coucher du soleil, engendre les rhumes et les catarrhes et est dangereuse aux vieillards), le climat, la réverbération des rayons du Soleil les rendirent d'abord basanés, ensuite demi-noirs, et qu'après quelques générations, qu'ils eurent

*tous la teinte plus ou moins noire, selon qu'ils ont été plus ou moins exposés aux influences des causes qu'il vient de rapporter. Ce n'est pas la nature de l'homme qui a changé, mais uniquement la couleur de la peau, et s'il a fallu un temps considérable pour opérer ce phénomène, il en faudrait un moins long, selon l'Auteur pour que la nature reprît ses droits ; car, dit-il, il est hors de doute qu'une*

*progéniture de Nègres et de Nègresses en Europe ne reprit sa couleur naturelle et ne redevint blanche. Des couples d'Africains en Europe ? A l'époque de l'abbé Demanet cela ne devait pas être courant ! A présent il trouverait tout de suite la réponse à sa proposition.*



*Variétés dans l'espèce humaine* (1749) est un ouvrage de Buffon. A première vue c'est un ouvrage fastidieux, de la simple compilation de récits de voyage, avec aussi des affirmations péremptives et désagréables sur quelques peuplades et des jugements à priori, ainsi, *le climat le plus tempéré est depuis le 40<sup>e</sup> degré jusqu'au 50<sup>e</sup>, c'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux et les mieux faits, c'est sous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme.* (Vite, un couple de Parisiens exposé au pavillon de Breteuil à Sèvres !) Toutefois, chez Buffon, il y a une réflexion intéressante, pour lui tout concourt donc

*à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la Terre, a subi différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié des individus plus ou moins ressemblants ; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées, et ne produisaient que des variétés individuelles ; qu'elles sont ensuite devenues plus générales, plus sensibles et plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes, qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération.* Buffon pense, du reste, que ces transformations peuvent être réversibles. Ces propositions, lamarckiennes dans l'esprit, ont un intérêt immédiat, car puisque Buffon est un adepte du monogénisme, sa condamnation de l'esclavage n'en prend que plus de valeur. (*L'humanité se révolte contre ces traitements odieux que l'avidité du gain a mis en usage.*)

La condamnation de l'esclavage par Montesquieu est plus forte. *L'Esprit des Lois* paraît en 1748, au livre XIV on rencontre la fameuse « théorie des climats ». Ces idées ne sont pas totalement nouvelles, on trouve quelques prémisses dans Boileau (*les climats font souvent les diverses humeurs*), Fontenelle, ou d'autres, mais Montesquieu élabore un système organisé, intéressant, même si les justifications anatomiques qu'il avance sont extrêmement faibles.

Tous les voyageurs, à part les évangélistes musclés, ont dû peu ou prou s'adapter aux comportements en vigueur chez les peuplades qu'ils visitent, (songeons à la bastonnade initiative du P. Lobo en Ethiopie !) La méconnaissance des codes peut provoquer des désagréments, il arrive même, dans des cas exceptionnels que l'on mette sa vie en péril ! (C'est notamment ce qui est arrivé à Nicolas Marion-Dufresne, 1729-1772.) Et puis on peut jouer de malchance, le P. Ezquerro croyait certes bien faire en administrant l'extrême onction à une femme. Mais les *Barbares prévenus que cette Onction faisoit mourir tous ceux qui la recevoit, s'y opposèrent, et appelèrent du secours à dessein de tuer le Missionnaire et ses compagnons. Il n'en avoit que quatre qui furent massacrez en différentes manières ; et après eux, le P. Ezquerro reçut tant de coups qu'il en mourut. (...)* Et un catéchiste trouva la couronne du martyr. Pendant qu'il bâtissoit une petite fille, les barbares, outrez d'avoir perdu un enfant peu de jours après son Batême, et persuadez que le Batême l'avoit fait mourir, se jetèrent sur lui avec leurs lances et le percèrent de plusieurs coups (*Histoire des Isles Marianes*, J.d.S. 5 avril 1700).

Les relations de voyages ont fréquemment fourni au XVIII<sup>e</sup> siècle une image extraordinairement embellie des pays d'outre-mer. Ce qui n'est pas sans conséquence dans les pays des explorateurs, colonisateurs et missionnaires ; ces belles images font indirectement ou directement la critique de l'Europe. André Bourde (*Histoire générale des Mœurs*, tome III, La Pléiade, 1991) montre fort bien que ceci conduit à « un relativisme en fait de civilisation et de religion. (...) La critique va extraire du fourre-tout exotique les observations concrètes mais superficielles comme les désirs pris pour des réalités - malfaçons si fréquentes des lunettes d'approche européennes braquées sur l'outre-mer -, sans parler des inventions pures et simples. Tout sera bon pour dénoncer dans l'Europe, les contraintes, le despotisme, alors qu'au contraire chez les voyageurs, les publicistes, les missionnaires mêmes, le tableau des mœurs sauvages reflète la nostalgie inextinguible de 'l'âge doré'. (...) Ainsi se sont peu à peu formés, grâce à l'exotisme semi-réaliste ou utopique fondé sur la méthode expérimentale et le rationalisme, l'esprit républicain, les idées déistes, la suggestion que la vertu peut être laïque, et surtout la naissance de l'anticléricalisme et de l'antichristianisme. Les chemins d'outre-mer auront conduit à cette idée d'un progrès possible sans révélation ni rédemption. Mais des perspectives aussi majestueuses ne rejettent pas pour autant dans l'ombre des séductions plus modestes de l'exotisme. En attendant toutes les révolutions qu'il promet, les sensibilités resteront volontiers attachées à ses prestiges féeriques, à ses couleurs, à ses suggestions, à ses voluptés ostensibles ou

secrètes. » Une réflexion bien intéressante, on met toujours en évidence les conséquences des voyages dans les pays visités en omettant qu'ils peuvent entraîner des rétroactions singulières pouvant même aller à l'encontre du but visé initialement. L'idée de la comparaison émerge en fait très tôt chez une minorité et peut conduire à la critique ; celle-ci peut aussi s'exercer par le biais de la fiction. Ainsi, le Chancelier Thomas More (1478-1535), dans son écrit politique et social *L'Utopie* signale que le narrateur a observé un grand nombre de lois capables d'éclaircir, d'éclairer, de régénérer les villes, nations et royaumes de la vieille Europe (livre 1), car il y a chez les Utopiens une foule de choses que je souhaite voir établies dans nos cités (livre 2). Ces comparaisons, certains les refusent absolument. Dans les *Mémoires de Trévoux* (1755), la réflexion d'un voyageur qui pense que peut-être qu'un voyageur Japonnois qui viendrait chez nous, quand il seroit de retour dans son pays feroit de notre Religion des relations aussi monstrueuses qu'en ont fait nos Européens de la doctrine et de la vie des Bonzes, attire cette réplique : *Que penser d'un auteur qui met de niveau les Prêtres des idoles et les Ministres du Dieu Vivant, qui ne compte pas plus sur la bonne foi des uns que des autres ?* Il y a Jésuites et Jésuites, et ceux-là bornés peut-être, évaluent bien le danger.

La littérature utopique est bien représentée en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, Gabriel de Foigny, décrit un pays qui peut passer pour une image parfaite de l'état de l'homme jouissant de la béatitude naturelle sur la terre, ce que Jean-Jacques formulera par « l'homme est né bon, la société le déprave ». Frank Lestringant, dans sa présentation de *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578) (Le livre de poche 1994) montre bien qu'« à une époque où l'athéisme prétendu des peuples primitifs a cessé de faire peur, où son exemple peut au contraire servir d'allié occasionnel dans la lutte contre l'obscurantisme et l'intolérance, la peinture de l'homme de la Nature, une fois laïcisée et débarrassée de toute connotation péjorative, devient pleinement favorable. Réinventée par un XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne croit plus guère au péché originel, l'image de l'Indien libre et nu brille d'une nouvelle jeunesse. Elle quitte alors l'Amérique pour les îles, et les rivages du Brésil pour les solitudes insulaires du Pacifique. Le Tahitien de Bougainville et de Diderot remplace le Tupinamba de Léry et de Montaigne (...) ignorant les tabous pernicious d'une civilisation cruelle, il devient le double idéalisé et rêvé de l'Européen. A l'aube de la Révolution, il cristallise cette aspiration au renouvellement du vieil homme qui va bouleverser l'ancien monde. »

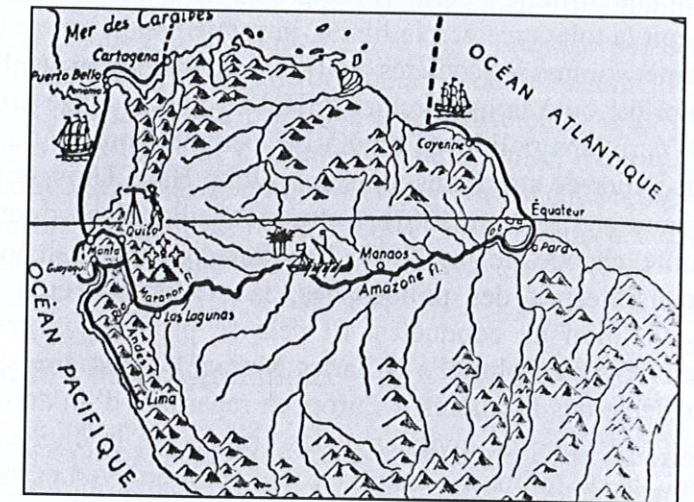
### Le bon Sauvage

Le « bon Sauvage » au Canada... même s'il scalpe !

En janvier 1769, le J.d.S. rend compte de la *Géographie nouvelle, historique, politique et raisonnée de M. Robert*. *L'inégalité des conditions, dit l'Auteur en parlant du Canada est aux yeux d'un sauvage le comble de la démence. Mais ce qui leur semble une lâcheté, un avilissement, une bassesse incroyable, c'est que des hommes qui sont essentiellement égaux se dégradent jusqu'à consentir de la volonté d'un seul homme. Ils regardent comme un outrage fait à l'espèce humaine le respect que nous avons pour les titres, les dignités, la noblesse héréditaire. La franchise de ces nations et leur bonne foi leur ont fait voir avec mépris dont on a usé dans notre commerce avec eux.* Très intéressant et encore recevable. Le J.d.S. est un peu critique sur cette relation, car sur tout cela on désireroit que M. Robert eût quelques fois cité ses garants. Les faits rapportés sont plausibles, mais il est aussi connu que les victorieux arrachent à ceux qui sont restés sur le champ de bataille la peau de la tête avec la chevelure et l'emportent en trophée. Cette description est-elle à prendre au pied de la lettre, ou bien n'y aurait-il pas par là un moyen de faire passer une critique du pouvoir et des inégalités sociales ?

### La Condamine, un séjour au Paradis ?

La Condamine (1701-1774), qui entreprenait de descendre l'Amazone, séjourna huit jours dans un village d'Indiens : *Je jouissais d'une douce tranquillité, (...), je partageais les plaisirs innocents des Indiens, je me baignais avec eux, j'admirais leur industrie à la chasse et à la pêche. Ils m'offraient l'élite de leurs poissons et de leur gibier. Tous étaient à mes ordres, le Cacique qui les commandait était le plus empressé à me servir. J'étais éclairé avec des résines odoriférantes. Le sable sur lequel je marchais était mêlé d'or. On vint me dire que mon radeau était prêt et j'oubliais tous ces délices* (*Histoire de l'Académie des Sciences, Année MDCCXLI*).



Le grand périple de La Condamine, sa descente de l'Amazone

### Des primitifs sans qualités ?

Les qualités tant vantées par certains sont aussi présentées comme des vices ! Bouguer (*Voyage au Pérou, Paris, 1749*) remarque leur paresse extrême, (...) on ne peut dire assez combien ils montrent d'indifférence pour les richesses et même pour leurs commodités...). William Robertson (1721-1793), historien remarquable (« one of the founders of modern historiography » *Chamber's Encyclopaedia*), a rassemblé dans son *Histoire de l'Amérique* (1777) des quantités de témoignages montrant les dispositions singulières de ces gens qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. La crainte ne fait aucun effet sur eux, le respect n'en produit pas davantage et leur négligence insouciant est mal comprise par les Européens. Et La Condamine, qui n'est pas hostile aux Indiens se pose des questions : si l'insensibilité fait la base du caractère des Américains, je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie ou l'avilir par celui de stupidité. L'accumulation de jugements péremptoires conduit Robertson à retenir le deuxième terme proposé par La Condamine : Ils passent leur vie sans penser, et ils vieillissent sans sortir de l'enfance dont ils conservent tous les défauts et on ne peut voir sans humiliation combien l'homme, abandonné à la simple nature, privé d'éducation et de société diffère peu de la bête. On est loin de la thèse du « bon Sauvage » incarné par le type idéalisé du bon Tahitien, l'adhésion au mythe « rousseauiste » était loin d'être générale et pour bon nombre de penseurs, l'état de nature entraîne forcément conflits, misère et instabilités, l'homme étant « un loup pour l'homme » selon la formule de Thomas Hobbes (1588-1679). Pour ce dernier, la raison amène les hommes à abdiquer leurs droits naturels entre les mains d'un souverain capable d'imposer la paix par la contrainte : le *Leviathan*, c'est-à-dire l'Etat tout puissant dont le décret fixe seul les limites du juste et de l'injuste.

Faut-il absolument adhérer à l'un de ces points de vue ? Ce n'est pas indispensable. Abdessalam Cheddadi dans sa préface au *Livre des exemples* d'Ibn Khaldûn (1377) signale qu'« il n'y a pas chez Ibn Khaldûn d'opposition entre la civilisation et un 'état de nature' propre à l'homme primitif comme chez Bodin, Hobbes ou Rousseau ». Pour Ibn Khaldûn, *l'homme est l'enfant de ses habitudes et des choses qui lui sont familières, et non de sa nature et de son tempérament. Les conditions auxquelles il s'habitue au point qu'elles se transforment en caractère, en qualités permanentes, en coutumes, prennent la place de la nature et des qualités innées* (Muqaddima, II, 6).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le regard de l'Européen est souvent bienveillant : « l'effet durable sur le christianisme qu'entraîna le contact avec des religions différentes fut d'une grande importance, bien que difficile à définir avec précision. Il amena une vision moins rigide du dogme. (...) De là naquit la tolérance et à la limite, le vague panthéisme tellement répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle (...), de même, comme les sociétés analysées donnaient ou semblaient donner, peu de poids aux lois, à la propriété ou à la monarchie, l'idéal du bon sauvage prit corps et servit de fondement à l'œuvre des écrivains politiques du XVIII<sup>e</sup> comme Rousseau, qui virent dans l'Européen un homme né prisonnier de structures injustes » (John Hale, Université de Warwick, in *Histoire des civilisations*, Thames and Hudson, 1967). Cette bienveillance ne durera pas. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le regard sur la nature change, le mythe du bon Sauvage disparaît avec l'apparition des empires coloniaux ; « dans l'esprit des philosophes, la civilisation était d'elle-même cosmopolite ; elle devient légitimation de conquêtes. Et cela se produit justement où le mot civilisation commence à s'employer au pluriel » (Charles Morazé). C'est dire si l'état d'esprit diffère beaucoup de celui du siècle des Lumières, l'Européen regardera d'un autre œil des populations « primitives » qu'il convient donc de civiliser, « les critères de la civilisation devenant de plus en plus matériels (puissance militaire, technique et commerciale) et laïques (démocratie et nationalisme), les exotismes d'Ancien Régime - raffinement esthétique ou valeurs spirituelles - sont reléguées au rang de *curios* rapportés par les colons et les capitaines au long cours (...) même les missionnaires, démentant les efforts pionniers des grands apôtres de la Chine et de l'Inde hostiles à l'assimilation, même la papauté, plus romaine que jamais et qui subordonne les églises et les rites d'Orient, tentent d'acculturer les fidèles aux normes et au style des bourgeoises congrégations européennes » (André Bourde, in *Histoire des mœurs*, tome 3, la Pléiade, 1991). Comme le remarque Christian Delacampagne (*Une histoire du racisme*, Livre de poche, 2000), « les naturalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle peuvent se montrer à l'occasion, racistes ; mais le racisme ne constitue jamais le centre de gravité de leur pensée, ni le motif central de leurs écrits. Il n'en va plus de même avec Gobineau. Lorsque ce jeune diplomate publie en 1853-1855, les quatre volumes de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, l'ouvrage présente au moins une originalité : c'est le premier livre de cette importance qui soit entièrement consacré à l'exposé d'une théorie raciste ». Certains écrits du XIX<sup>e</sup> siècle sont consternants, Vivien de Saint Martin (*Histoire de la géographie et des découvertes géographiques*, Hachette, 1873) n'a pas une idée très flatteuse des Africains : « Faire comprendre à ces êtres dont les idées sont si peu développées, la pensée qui conduit au milieu d'eux des hommes dont ils reconnaissent la supériorité intellectuelle n'est pas chose facile. C'est bien moins à leur esprit que le missionnaire doit s'adresser d'abord qu'à leurs yeux et à leurs sens. » Pour l'antidote, un regard chez La Bruyère, par exemple ? (*Les Caractères*, Des jugements, 22. 1688) : *La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous font oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes : nous n'aimerions pas être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares ; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous. Tous les étrangers ne sont pas barbares et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste et toute ville n'est pas polie.*

L'idée de parenté due à une origine commune va s'estomper au profit d'une classification raciale essentialiste où l'on présente l'Africain, l'Asiatique, l'Américain, l'Européen de manière

caricaturale, même si pour chaque catégorie on précise parfois « on remarque en général que... ». Ainsi cela conduit Michel Adanson (1727-1806), botaniste reconnu (on a donné son nom à un baobab, *Adansonia*), bon zoologiste, à écrire que l'Africain, *gai, phlegmatique, lâche, rusé, négligent, se laisse conduire arbitrairement, l'Asiatique, sévère, mélancolique, dur, fastueux, avare, se laisse conduire par l'opinion, l'Américain colère, mutin, jaloux de sa liberté, se laisse conduire par la coutume.* Et l'Européen, *léger, fin, inventeur, se laisse conduire par ses mœurs* (Adanson, *Cours d'histoire naturelle*, 1772).

Pour Hegel (1770-1831) les Africains n'ont pas vraiment d'histoire n'ayant pas vraiment évolué. « Selon Hegel, l'Afrique est le pays de la substance immobile et du désordre éblouissant, joyeux et tragique de la création. Les nègres, tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été », (Achille Mbembe, « Le Messager », Cameroun), repris dans *Courrier International*, n° 878, 30 août 2007). Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), « grâce à une vaste enquête poursuivie à l'aide de témoignages des voyageurs, des explorateurs, des coloniaux, des missionnaires, des ethnographes, avait établi l'existence d'une mentalité primitive aussi différente, selon lui, de celle des hommes des sociétés évoluées que celle de l'enfant l'est de l'adulte, mais qui a ses normes et ses valeurs tout comme la nôtre » (Cuvillier, *Cours de Philosophie*, Armand Colin, 1954). On est revenu de ces thèses, mais il y a parfois de curieuses résurgences y compris dans des discours officiels où l'on met en cause la capacité de « l'homme africain » à appréhender l'avenir.

### **En réaction contre les Lumières : une régression, la réapparition du polygénisme**

Les différents types humains dérivant d'une seule espèce humaine dont ils sont des variétés ? C'est le « monogénisme ». Les esprits des Lumières comme Buffon ont adhéré à cette thèse (ce qui ne leur épargnait nullement des affirmations discutables et des jugements méprisants). Le recours à des arguments apparemment objectifs, - mais pseudo-scientifiques - va à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle permettre un renouveau des thèses « polygénistes ». Les races seraient foncièrement différentes, et comme il y a quelques hybrides féconds chez les animaux certains réfutent l'idée que l'interfécondité soit le critère de l'espèce ; « d'ailleurs, les métis du Nègre et de l'Européen sont généralement peu féconds, comme l'exprime leur nom de mulâtres, rappelant la stérilité du Mulet » (Carlet, *Précis de Zoologie*, Masson 1896).

La Physiognomonie est une « science » qui prétendait « lire à coup sûr dans les traits permanents du visage et du corps les dispositions naturelles, les mœurs, les caractères ». A l'époque des Lumières, on n'y croit plus guère ! Or comme l'écrit Anne-Marie Lecoq dans l'article « physiognomonie » de *L'Encyclopaedia Universalis* : « La soudaine résurgence de la physiognomonie dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> étonnerait donc, si par bien des aspects elle ne participait pas précisément à la réaction contre l'Aufklärung. Les deux principaux auteurs des traités - ils se multiplient - appartiennent aux courants irrationalistes religieux, illuminisme, théosophie, piétisme. » L'abbé Antoine-Joseph Pernety (1716-1801) et le pasteur suisse Johann Kaspar Lavater (1741-1801), véritable illuminé féru de magie et de magnétisme mesmérin, prétendaient donc que la simple apparence indique les capacités des individus ; ajoutons à cela les idées de Petrus Camper (1722-1789), peintre et anatomiste Hollandais. Il laissa à sa mort un traité portant sur les mensurations humaines et définit ce que l'on appelle l'angle facial. Il n'avait pas réellement prévu de classer les races humaines, mais l'artiste féru d'antiquité constata que ses chères têtes sculptées grecques ont un angle facial élevé (100 degrés), les humains contemporains de 70 à 80°, les singes bien en dessous. Et bien sûr, entre les Singes et les Européens on trouvera des intermédiaires et « l'angle facial fut la notion la plus largement étudiée et la plus ingénieusement employée de façon abusive par l'anthropologie raciale. (...) En 1860, c'était devenu le critère le plus fréquemment employé pour expliquer l'évolution graduelle

des espèces (...), les races humaines formaient une hiérarchie » (John S. Haller, *Outcast from evolution : scientific attitudes of racial inferiority*, 1859-1900, University of Illinois press, 1971).

« Pauvre Petrus Camper ! Il est devenu le grand-père semi-officiel de la démarche quantitative qui a nourri le racisme scientifique (...), il mit au point une méthode qui allait être utilisée par la suite pour faire d'odieuses distinctions entre les êtres humains, mais il voulait expressément que son invention soit au service de la beauté abstraite, il est devenu une figure décriée de la science, alors qu'il avait essayé de fournir un critère à l'art. Camper a connu un mauvais traitement posthume sur cette terre ; j'espère seulement qu'il a rencontré là-haut la divinité adéquate ; dotée d'un angle facial de 100 degrés, naturellement » (Stephen Jay Gould, *La foire aux dinosaures*, Seuil, 1993). Et ensuite ? On assiste à la multiplication des indices céphaliques : brachycéphales, dolichocéphales, mésaticéphales, (???), platycéphales, etc. le volume de la cavité crânienne (forcément inférieur chez les femmes, n'est-ce pas M. Topinard ?) (Paul Topinard, médecin et anthropologue, 1830-1911).

L'américain Morton (mort en 1851), avec sa collection de plus de mille crânes, tranche, il les remplit consciencieusement de graines de moutarde, puis mieux, de grenaille de plomb. Le résultat n'est-il pas net ? Les Indiens et les Noirs sont manifestement inférieurs... Le plus beau, c'est que Morton n'était pas intellectuellement malhonnête, mais quand même « ses résumés sont un ramassis d'astuces et de tripotages de chiffres dont le seul but est de confirmer des convictions préalables » (Stephen Jay Gould, *La malmesure de l'homme*, Ramsay, 1983).

Les « mesures scientifiques » sur des ethnies différentes vont longtemps figurer dans des manuels scolaires ; prenons un cours de sciences naturelles édité en 1930 pour la classe de 6<sup>ème</sup> (Eisenmenger et Coupin, ed. Nathan). A propos de l'angle facial : « Cet angle est d'autant plus grand que le cerveau est plus développé, et par suite, que l'intelligence est plus vive », après quoi on voit bien que dans la « race blanche ou caucasique... l'angle facial atteint 80 et même 85° ». « La race jaune ou mongolique... l'angle facial varie de 75 à 80° ». « La race noire ou nègre... l'angle facial varie entre 70 et 75° ». C'est complètement idiot, examinons avec ce critère des crânes de Carnivores : un chat de type asiatique, un siamois par exemple a une morphologie différente de ses congénères de type européen, ils sont également performants...

### Et le Lecteur ?

Le but initial du J.d.S. tel qu'il est formulé dès le 5 janvier 1665 est *de faire savoir ce qui se passe dans la république des lettres*. Les différentes rubriques ont-elles le même intérêt pour le Lecteur ? Les décisions des tribunaux séculiers et ecclésiastiques ont-elles du succès ? La Numismatique ? Certainement, il y a même des affrontements sur ces sujets. Denis de Sallo, le fondateur, conseiller au Parlement de Paris, érudit bien organisé, ne prévoit pas de traiter spécialement des relations de voyage, celles-ci apparaissent dans le *catalogue des principaux livres qui s'imprimeront en Europe*. Mais il y en aura beaucoup ! Au-delà des anecdotes, les lecteurs peuvent en tirer de grands profits, les modifications des mentalités sont perceptibles, le monde évolue. John E. Willis Jr. (*Lima, Pékin, Venise... 1688, une année dans le monde*, Autrement, 2003) en rend compte sur une année. Année vraiment prometteuse : « nous pouvons découvrir dans ce monde de l'an 1688 des changements fondamentaux qui donnèrent naissance au monde actuel : l'essor de la science moderne, l'urbanisation, le développement des échanges commerciaux et aussi la grande variété des échanges économiques, mais aussi une immense variété d'écrits et de publications visant, en partie, un large public urbain, des individus réinterprétant les grandes doctrines religieuses pour y adhérer de façon très personnelle, des protestations contre l'esclavage et contre la sujétion des femmes. » Il y a d'autres périodes charnières, le choix des publications présentées par le J.d.S. malgré les regrettables lacunes, (songeons à Dellon et à la terrible Inquisition de Goa par exemple !) et des partis-pris, permet au lecteur d'avoir un regard sur le monde. Les lecteurs de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ne

reçoivent pas tout ce qui est écrit sans doutes et remises en cause, même s'ils ne vont pas aussi loin dans le scepticisme que Voltaire peu satisfait des textes décrivant l'Inde ! Il a quelque raison de se méfier des Jésuites, mais il commet l'erreur de réfuter en bloc les sources ; il y a des informations très recevables, il souhaiterait sans doute trouver le même degré de précision et d'analyse que dans les nombreux documents traitant de l'Angleterre, mais c'est évidemment impossible.

*Il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays éloignés. On est plus préoccupé à nous envoyer des côtes de Coromandel ou de Malaber des marchandises que des vérités.*

*Nous avouons à regret qu'en voulant connaître la véritable histoire de cette nation, son gouvernement et ses mœurs, nous n'avons trouvé aucun secours dans les compilations des auteurs français. Ni les écrivains qui ont transcrits des fables pour les libraires, ni nos missionnaires, ni nos voyageurs ne nous ont presque jamais appris la vérité* (Voltaire, *Fragments sur l'Inde*, Genève, 1773).

Mais le plus souvent, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les lecteurs des revues qui découvrent dans les relations de voyage des modes de vie et de pensée différents sont littéralement fascinés !

### Un bon public ! *Toutes nous amusent*

*La distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou livres de voyage nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.*

*Ils racontent une religion, une police, une manière de se nourrir et de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre qu'on ne savait point, des mœurs que l'on ignorait ; celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent, moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes des peuples si éloignés, qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Nègres ou Abyssins* (La Bruyère, première édition 1688).

Les relations de voyages étant de plus en plus prisées, les comptes-rendus fournis doivent, bien sûr, générer des achats des ouvrages analysés. Il serait intéressant de connaître le contenu des bibliothèques privées. Tâche impossible ? La précieuse étude de Gauthier Aubert (Université Rennes 2) : *Le Président de Robien. Gentilhomme et Savant dans la Bretagne des Lumières*, (P.U.R. 2001) nous présente un cas (certes particulier, Robien n'est pas n'importe qui !) bien intéressant. Citons donc Gauthier Aubert (p. 314) : « On peut noter le vif intérêt des Robien pour les pays étrangers, présents par 315 volumes en 1749 soit sous forme de livres d'histoire (96 volumes), soit de voyages de descriptions (219 volumes), les deux tiers datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Le relevé qui suit est très intéressant : « l'Europe (sans la France) est le continent le plus représenté avec 39% des titres. Cette Europe est d'abord méditerranéenne (24 titres). Même si cette partie du continent intéresse toujours les Robien – sept titres sont postérieurs à 1749 - c'est apparemment l'Europe du Nord qui suscite une curiosité grandissante : sur 17 titres concernant les îles britanniques, les Provinces Unies et la Suède, dix ont été après 1710. Quant à l'Europe germanique et slave, elle est présente par 16 titres parmi lesquels sept sont consacrés à la seule Russie. La bibliothèque des Robien les montre ainsi, ancrés dans leur temps qui voit les regards se tourner vers le nord du continent. Pourtant, plus que la place de l'Europe, c'est la place des autres continents qui est ici remarquable, notamment celle des deux Indes. Les Amériques sont ainsi présentes par 22 titres, les Indes orientales par 18, le Proche et le Moyen Orient par 15 et l'Afrique par 11 titres. » On peut trouver des témoignages de l'intérêt porté par les élites aux relations de voyage lors des ventes de bibliothèques, ainsi en 1763, le *Catalogue des livres de la*

bibliothèque de Mr Le Riche de la Poupelière, Fermier général comportait 60 grands livres de voyage.

Il est vraisemblable, à un degré moindre, que bon nombre de lecteurs faisaient l'acquisition de livres présentés dans le Journal des Savants ; (ce dernier pouvant parfois recommander vivement un ouvrage : *les morceaux que nous allons mettre sous les yeux de nos Lecteurs les inviteront sans doute à rechercher l'Ouvrage même, c'est tout notre objet* (J.d.S. juillet 1766), le public des cafés en parlait, le Journal remplissait donc son rôle de diffuseur des idées. Il est bien évident qu'il souffrait de ne pas être vendu par abonnements, on se le procurait chez les libraires, dans les bibliothèques et on en prenait connaissance dans les « cabinets de lecture », véritables « boutiques à lire » « où les propriétaires offrent à leurs habitués des journaux avec des livres. Ils ne cessent de proliférer du règne de Louis XVI à la Restauration où ils sont cinq cent vingt dans la capitale » (Jean-Paul Bertaud, *La presse et le pouvoir de Louis XIII à Napoléon Ier*, Perrin, 2000). Les cabinets littéraires ont fréquemment recours à des livres de contrebande - ce qui contribue à diffuser les idées séditionnelles - ils cohabitent parfois avec les boutiques de libraires, ainsi, en 1777, chez Gerlache à Metz, « le cabinet nourrit la librairie au lieu d'empêcher la vente », avec 379 abonnés, le profit est équivalent (Robert Darnton, *Edition et Sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 1991). Paradoxalement la grande notoriété du J.d.S. devait beaucoup à des pratiques malhonnêtes, les éditions pirates de Hollande, mais « l'extension du réseau commercial des libraires hollandais leur permettait tout à la fois de répondre directement à une commande lointaine, et d'approvisionner les foires allemandes capables de redistribuer leurs éditions dans toute l'Europe centrale » (Jean-Pierre Vittu, *Journal des Savants*, 2002. Le titre existe toujours, c'est la revue de l'académie des inscriptions et belles lettres).

Enfin, en laissant de côté l'économie, le prosélytisme religieux, le remède au désœuvrement, les voyages apportent-ils quelque chose de bénéfique et de formateur ? Le Vicaire général du Diocèse de Besançon, l'abbé Gros du Besplat est l'auteur d'un traité académique traitant *De l'utilité des voyages relativement aux Sciences et aux Mœurs* » (J.d.S. octobre 1765), *L'Auteur voit toujours les voyages éclairant l'Esprit, animant le Génie, développant tous les ressorts de l'homme, étendant l'empire de la Raison et de la Foi. (...) Les voyages forment le caractère et les mœurs, agrandissent l'âme, préviennent et guérissent les passions, écartent la mollesse. Toutes les villes où l'homme est fixé, dit ingénieusement l'Auteur, deviennent bientôt Capoue... Quelle que soit la qualité de l'hébergement ?*



« Ce Milord anglais, en voyage sur le Rhin, comme il a l'air heureux. Il reste toute la journée dans sa voiture, plongé dans la littérature de son pays. Les Allemands sont bien grossiers de se moquer de sa Seigneurie. » Il a en main la *Quarterly review* et, of course, le *Times* en réserve. On dirait une caricature du *Punch*, c'est normal, car l'auteur Richard Doyle (1824-1883), y collaborait (*The foreign tour of Messrs Brown, Jones and Robinson*, publié par Bradbury and Evans, Londres).

Tout le monde n'a pas cet enthousiasme ! Mathurin Régner (1573-1613) n'apprécie pas les voyages. Ils ne peuvent qu'engendrer de la confusion, ce qu'il exprime dans son intéressante évocation du Danube :

*J'ai vu le Danube inconstant  
Qui tantôt Catholique et tantôt Protestant  
Sert Rome et Luther de son onde ;  
Et qui comptant bientôt pour rien  
Le Romain, le Luthérien,  
Finit sa course vagabonde  
Par n'être pas même Chrétien.  
Rarement à courir le Monde  
On devient plus homme de bien.*

Mathurin Régner



L'abbé Gros du Besplat pense tout le contraire et fait feu de tout bois ; pour lui, on revient forcément meilleur d'un voyage car *il y a des vices auxquels on échappe par la fuite, et le voyageur fuit toujours*. C.Q.F.D.

L'abbé Gros aura quand même le mot de la fin, car là, il dit juste : *Voyager, c'est observer toute l'humanité*.

*Epître sur les voyages, pièce qui a rapporté le prix de l'Académie de Marseille en 1765*

Par M. l'abbé de Lille (Abbé Jacques Delille, 1738-1813, J.d.S. juillet 1766).

*Il met dans un grand jour toute l'utilité des Voyages ; il ne dissimule ni n'affoiblit aucune des objections qu'on pourroit faire contre cette utilité, et il les réfute par les plus beaux vers et les meilleures raisons. L'Auteur avoue que les voyages seroient pernicious à certaines nations pauvres et vertueuses, qui ont conservé les mœurs antiques et qui pourroient peut-être adopter des vices étrangers. Ainsi, vous les Suisses :*

*Venez-vous, dédaignant des biens inestimables,  
Echanger vos vertus pour nos vices aimables  
Aux marches des Palais, vous veillez nos Grands  
Hélas ! en chassez-vous les chagrins dévorants ?  
Fuyez-donc ces Palais, allez dans vos Campagnes  
Revoir vos simples toits et vos chastes Campagnes  
Vous n'y trouverez pas nos esprits pétillants  
Nos ennuyeux plaisirs, nos Spectacles brillants ;  
Mais des Epoux constants, des Epouses fidelles,  
Mais des fils dignes d'eux, des filles dignes d'elles  
Des hommes dont les bras savent encore agir,  
Des femmes dont les fronts savent encore rougir.*

*En revanche, les peuples à qui les voyages seroient les plus utiles, ce sont les peuples barbares. L'Auteur le prouve par l'exemple de la Russie (...) et du grand changement que le Czar Pierre, instruit par les voyages, a sçu y faire.*

## ANNEXES

### Neutralité totale ou attitude critique ?

La « lettre du fameux voyageur à M. l'Abbé de la \*\*\*\* », 1684

La relation de Challe

Les mésaventures de M. Marion-Dufresne

« Milady est une personne difficile à contenter »

1791, 1792, 1797 une renaissance ?



L'auteur voyageant aux Amériques accompagné d'Indiens  
Ulrich Schmidel, allemand, mercenaire des armées de Charles Quint

1599

### Neutralité totale ou attitude critique ?

L'histoire du J.d.S. est relatée dans un long mémoire de 1764. Dès le 5 janvier 1665, le fondateur, Denis de Sallo, *Magistrat respectable et homme de Lettres éclairé, zélé pour le progrès des Sciences*, souhaite porter en peu de mots son jugement sur chaque Livre, pour en faire connaître au Public le vrai mérite. Mais cette innocente et généreuse liberté que l'amour des Lettres lui inspiroit, ne laissa pas de déplaire aux Auteurs intéressés. Ceux-ci vont seulement récriminer, mais un commentaire sur l'Inquisition va déplaire, pire encore, dans le septième numéro, Denis de Sallo (qui avoit à cœur les Libertés de l'Eglise Gallicane) écrit que le Pape n'est ni au-dessus des Conciles, ni infallible ; que les évêques et les curés tiennent leur pouvoir immédiatement de Dieu ; et que les Privilèges des Moines sont contraires à la Hiérarchie et renversent l'ordre que J.C. a établi dans son Eglise. Le résultat ? Ces traits alarmèrent M. le Nonce, dont les sollicitations attirèrent à M. de Sallo la défense de continuer son journal, celui-ci doit s'arrêter le 30 mars 1665. Fort heureusement, grâce à la protection de Colbert, il reparait le 4 janvier 1666 sous la direction de l'abbé Gallois. Ce dernier promet de se conduire avec tant de modération qu'on n'aurait pas lieu de se plaindre, et qu'il s'attacheroit à bien lire les Livres qui paroîtroient, pour en faire un compte-rendu plus exact qu'on avoit fait jusqu'alors. Cette modération imposée, ce renoncement à porter un jugement sur les livres dont il faisait mention n'empêcheront pas l'abbé Gallois de s'expliquer quelquefois avec assez de libertés sur le mérite de certains Ouvrages, et de ne pouvoir s'empêcher de lâcher quelques traits d'une fine et délicate ironie. Le successeur de Gallois, l'abbé de la Roque restera 13 ans à la tête du Journal. Il est loin de valoir ses prédécesseurs, le J.d.S. écrivant même en 1764 : *cet Auteur avoit peu de talent pour les journaux, quoiqu'il ait été notre journaliste pendant treize ans*. La critique ne sera donc pas sévère, comme il n'étoit pas chiche de louanges, que même il les prodiguoit à pleines mains, il n'eut pas le malheur d'indisposer les Auteurs contre lui ; et, s'ils durent se plaindre, ce fut qu'ordinairement il blessoit leur modestie, plutôt que leur amour propre. Inutile de dire que le Journal perd quelque peu de son crédit ! De la Roque cesse son activité à la fin de 1687 et, dès le premier numéro de 1688, le relais est pris par le Président Cousin (*Président en la Cour des Monnoies* et spécialiste d'histoire ancienne). Le Président Cousin, auteur d'une réflexion intéressante sur ce que doit être la critique possédait bien les qualités nécessaires à un Journaliste qui pût faire renaître les beaux jours du Journal. Le public apprécie le changement et le fait que, malgré toute l'impartialité avec laquelle M. Cousin paroissoit ordinairement faire le détail des querelles qui s'élevoient entre les Gens de Lettres, il ne laissoit pas quelquefois de faire entrevoir quel étoit le parti pour lequel il avoit du penchant ; mais il le le faisoit si adroitement, et avec de expressions si ménagées, qu'un Lecteur peu attentif ne s'en apercevoit pas aisément.

A partir de 1701, on comprit enfin que le soin d'un Ouvrage tel qu'un Journal devoit être confié à une Compagnie de Gens de Lettres choisis et versés dans les différents genres de la Littérature. M. le Chancelier de Pont-Chartrain voulut bien se charger du soin de former cette Compagnie, et M. l'abbé Bignon (Jean-Paul Bignon, 1662-1743, fut aussi président de l'académie des Sciences) dont le zèle pour le progrès des Arts et des Sciences a toujours éclaté en une infinité d'occasions, consentit à ce que les Assemblées se tinsent chez lui une fois chaque semaine et que cet Ouvrage fût exécuté sous ses yeux. Ce journal, au statut particulier, propriété de l'état, fut très bien reçu du Public, et mérita les éloges des Critiques judicieux. Bayle, ne put refuser des louanges à ses Auteurs, pour avoir rajeuni du premier coup le Journal, qui tomboit dans les langueurs de l'âge caduc ; et pour lui avoir redonné d'abord toute la vivacité qu'il avoit eue dans son état le plus florissant. Il n'oublia pas de faire honneur à M. l'Abbé Bignon de cet heureux changement (J.d.S. 1764, p.631).

## Disputes et controverses

Il y en a eu sur les sujets les plus variés ! Un texte de Charles Patin sur des médailles est critiqué par le J.d.S. ; c'est très mal ressenti, le père, le médecin Guy Patin (anticirculateur et atrabilaire), fulmine, affirme que *ces Messieurs abusent de leur crédit, la République des Lettres est pour nous, mais M. Colbert est pour eux* (J.d.S. février 1665) Il est impossible de relater toutes les grandes controverses, il y en a pour tous les goûts : désaccord sur la manière de décrire le fut des colonnes (!), disputes entre hébraïsants, graves réflexions au sujet de St Augustin, picolait-il ou pas ? Ebrietas ou non ? Avait-il la « crapule » ? Le sens premier du terme désignant la suite de l'ivresse, et il faut entendre par ce mot le mal et la pesanteur de tête qui reste après les fumées du vin. Bref, la gueule de bois. Les sujets scientifiques sont aussi l'objet d'affrontements : Pecquet, s'oppose à Mariotte sur le rôle de la rétine (1668) ; un traité sur les maladies des os (1724) met le feu aux poudres entre spécialistes ; et, bien sûr on va s'étriper au sujet de la saignée (en 1706 Andry dans le Journal ne donne pas un compte-rendu favorable à Pecquet, grand défenseur de la saignée). En 1716 et en 1717, le même Nicolas Andry donne un extrait d'un ouvrage allemand de la Cataracte, du Glaucome et de la Goutte sereine. L'Auteur, M. Heister, ne tarda pas à faire éclater son chagrin et comme le journaliste prend le parti du grand médecin Woolhouse, Heister s'en prend à l'inique censure du J.d.S. de Paris, l'Oculiste et le Journaliste ne furent pas plus épargnés l'un que l'autre. On les accabla d'invectives, et on prodiguera à leur égard les épithètes les plus grossières et les plus injurieuses. Les mathématiciens se comportèrent quand même mieux après la parution en 1702 d'un Mémoire sous le titre : Règles et remarques pour le Problème général des Tangentes qui entraîna des réactions et une querelle fit naître de part et d'autre plusieurs Ecrits dont la plupart parurent dans les Journaux de 1702, 1703, 1704 et 1705.

## Les Journalistes et les relations de voyage

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le J.d.S. rend compte de tout sans beaucoup de distance critique, le 23 mars 1682, un curieux *homme-marin* vu en Martinique n'est aucunement mis en doute, il y a même un beau dessin de fourni ! Les jugements outranciers sur certaines populations sont quand même signalés et les extraits fournis sont très brefs. Il n'y a pas d'exemple de prises de positions des rédacteurs à l'origine de controverses ; bien sûr les relations de Chine peuvent différer, mais les divergences sont au niveau des sources. Les collaborateurs dont dispose le président Cousin en 1687 ne sont pas tous des aigles, l'historien Jean-Pierre Vittu (*Journal des Savants*, 2002) note les « collaborations habituelles, lettrés impécunieux, précepteurs, voire régents de collèges, ses relations lettrées jouèrent le rôle d'intermédiaire avec l'étranger. » Quelques rédacteurs (peu) ont complètement failli à leurs obligations ; la palme pourrait être décernée à ce compte-rendu paru en décembre 1777, les *Voyages d'Italie et de Hollande* par M. l'abbé Coyer. On lit encore ce *Voyage d'Italie avec plaisir*, (...) M. l'abbé Coyer a un esprit observateur, une philosophie douce, mais ensuite on a, page par page, des critiques de cuisinier ! Page 136 : *les chemins pourraient devenir très 'difficultueux'. 'Difficultueux' est-il ici le mot propre ?*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le J.d.S. rend encore souvent compte des relations de voyage sans esprit critique ; ainsi l'*Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens* de l'Abbé de Marsy (1714-1763) est présentée dans le numéro de février 1765, on indique bien que c'est en grande partie une reprise de l'*Histoire ancienne de Rollin* mais les douze volumes de cet auteur « dont les éléments sont souvent empruntés aux voyageurs les moins dignes de confiance » (*Nouvelle biographie générale*, Firmin Didot, t. 33, 1860) méritaient un peu de recul critique ! Il arrive que les règlements de comptes entre auteurs obligent les Journalistes à prendre de la hauteur. En juin 1776, le J.d.S. rend compte d'un *Mémoire de M. d'Anville, premier géographe du Roi sur la Chine* ; il rappelle des travaux antérieurs et les affrontements sévères entre religieux, ainsi le P.

de Mailla qui n'a pas une trop mauvaise opinion de lui-même pense beaucoup de mal du P. de Halde qui a parlé de la Chine comme un aveugle-né raisonne des couleurs, et dont la prose est une compilation sans ordre et mal digérée. C'en est trop ! Le rédacteur du J.d.S. trouve cette critique outrée et peine de passion.

J.d.S. août 1725 : Toutes les relations de voyages ne se valent pas !

On lit toujours avec plaisir les Relations des Païs étrangers lorsqu'elles sont bien écrites, et qu'elles contiennent des choses singulières et vraies. Un voyageur mauvais écrivain raconte mal et il ennuye s'il est ignorant, il donne pour curieux ce qui est trivial ; s'il est crédule, s'il manque de discernement, il débite des erreurs. Mais c'est bien pis si le Voyageur n'est pas exactement sincère ; s'il aime à feindre et à exagérer (ce qui est assez ordinaire), s'il fait parcourir à son Lecteur des Païs qu'il n'a jamais vu lui-même, si le zèle et la passion l'agitent, enfin s'il paroît moins crédule qu'imposteur. Ce début de compte-rendu démarre fort, et on voit que l'Auteur présenté va supporter quelques critiques, et quoique M. Ovington, ecclésiastique anglican qui a écrit la Relation dont il s'agit ici, soit à couvert de plusieurs de ces défauts, on peut néanmoins lui en reprocher quelques-uns.

Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, le J.d.S. devient plus exigeant, les qualités des voyageurs sont mentionnées, leurs capacités linguistiques sont évoquées ; c'est ainsi que Pierre Chardin ou le chevalier d'Hervieux sont jugés totalement aptes à donner des informations fiables. La durée du séjour est aussi un élément qui compte. Le J.d.S. signale que le baron de Tott a vécu 23 ans en Turquie, que Michel Adanson est resté 5 ans au Sénégal. La personnalité du voyageur est aussi un gage du sérieux de l'information ; ainsi, en Ethiopie, le P. Lobo est présenté comme un homme solide et équilibré. Il faut dire que le lectorat à cette époque est devenu plus critique On voit que les Lumières font naître de nouvelles exigences, les qualifications universitaires sont prisées des journalistes, ceux-ci prennent l'habitude de signer des articles d'une certaine ampleur ; ainsi les *Voyages autour du Monde et vers les deux Pôles, par terre et par mer, pendant les années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774, et 1776* par M. de Pagès, Capitaine des Vaisseaux du Roi sont relatés dans un premier article de 7 pages (J.d.S. avril 1783), le rédacteur est M. de la Lande qui précise que *dans ce voyage extraordinaire et curieux, on ne trouve pas à la vérité des observations d'un Sçavant, mais l'intérêt d'un cœur simple et ami de l'humanité*. Le rédacteur du Journal pouvant même faire part de son désaccord sur le fond, tout en louant la forme, comme c'est le cas en juillet 1766 à propos de l'*Épître sur les Voyages* de l'abbé Delille. Il regrette des présentations peu rationnelles, un manque de tables des chapitres qui auroit rendu l'usage de l'ouvrage plus facile. En général, il y a peu d'ordre, et cette forme de lettres entraîne des longueurs inutiles (J.d.S. août 1789).

« Le journaliste de la presse littéraire de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle n'a pas seulement pour tâche de guider le lecteur en lui résumant le livre, mais se doit également d'évaluer cet ouvrage. Cette appréciation le conduit, non seulement à conseiller le lecteur et à critiquer ou au contraire à montrer l'intérêt d'un récit mais également à assurer de sa crédibilité. » Comme l'illustre le propos ci-dessous, extrait du *Mercure de France*, cette question de la crédibilité des récits de voyage est au cœur de critiques faites à ce genre, souvent accusé d'inexactitudes et d'affabulations.

Montaigne, Montesquieu, Buffon sont remplis de la lecture des Voyages ; ils établissent leurs plus grandes idées sur les faits cités par les Voyageurs ; et quand ceux-ci se trompent ou veulent tromper, les autres sont dans l'erreur et ils y entraînent le monde entier qui n'a pas les moyens de résister à leur génie (*Mercure de France*, février 1788) (Texte de Yasmine Marcil. Centre de recherches sur la Littérature des Voyages. Université de Paris VII-Denis Diderot).

Un bel éreintement !

Le J.d.S. d'août 1765 rend compte d'un ouvrage de 448 pages, *Le voyageur François, ou la connaissance de l'ancien et du nouveau monde*. L'auteur réduit en un seul volume des quantités de relations, et c'est pour donner au public ce qu'on ne pourroit avoir qu'en ramassant un grand nombre de volumes que l'on publie cet ouvrage mais, il est plus fait pour ceux des Lecteurs qui ne cherchent une instruction amusante que pour ceux qui veulent travailler. Attitude élitiste ? Mais habituellement, dans un ouvrage, le lecteur sait quel est celui qui l'entretient, quel degré de confiance il peut avoir dans le récit qu'il lit ; dans celui que nous annonçons, ce n'est ni l'Ecrivain, ni le Voyageur qui vous entretient. D'ailleurs, notre Auteur a négligé les détails géographiques qui sont une des parties les plus intéressantes des relations, et il n'est pas toujours exact dans les noms de lieux.

Dans le numéro de décembre 1765, on trouve la mention de la parution d'une brochure éditée par un lecteur qui est du même avis et qui descend cet ouvrage. Il est singulier de voir un lecteur mécontent faire publier un fascicule in octavo pour dire tout le mal qu'il pense d'un ouvrage !

*Lettre de M. L. \*\*\* ancien Avocat en Parlement, à M. Surbled à Paris, sur l'Histoire générale des Voyages & sur le Voyageur François. Brochure, in-8°, de 8 pages.*  
L'objet de cette Lettre est de faire voir que le *Voyageur François*, dont nous avons rendu compte dans notre Journal du mois d'Août dernier, est un Ouvrage peu intéressant, une simple compilation faite sans critique, que l'on y trouve peu d'articles où l'on n'ait à reprocher à l'Auteur, soit des omissions intéressantes, soit des faits inexacts. Nous sommes fâchés que M. l'Abbé Prévôt, Auteur de cette Collection, ait mérité ces reproches.

*Esquisse d'un tableau général du genre humain, ou l'on aperçoit d'un coup-d'œil les religions & les mœurs des différents peuples, les climats sous lesquels ils habitent, & les principales variétés de forme & de couleur de chacun d'eux. Par Mademoiselle le Maffon le Golf, du Cercle des Philadelphes; exécuté par M. Moithey, Ingénieur-Geographe du Roi.*

Cette Carte en forme de Mappemonde, est accompagnée d'une lettre de M. Moithey qui fait voir l'utilité de ce tableau. Je demandois, dit-il, à un enfant de huit ans, quelle est la couleur & quelles sont les mœurs des Chinois ? Cet enfant, après avoir cherché sur le tableau la partie du monde où est située l'Empire de Chine, me répondit, que la couleur des Chinois étoit olivâtre, qu'ils étoient d'une moyenne grandeur, idolâtres, savans, humains, vivans en société, poligames. Cette réponse, suivie de plusieurs autres, prouva suffisamment que l'ouvrage étoit à la portée de tout le monde.

Cet encart dans le J.d.S. d'août 1787 (publié tel quel, c'est pratiquement de la publicité !) tend à montrer que le Monde est fort simple !



Maori tatoué en Nouvelle-Zélande  
Parkinson, 1784

## La lettre du « fameux voyageur à M. l'Abbé de la \*\*\*\* »

Il y a des articles du J.d.S. qu'il ne faut pas manquer. Le premier texte du numéro du 24 avril 1684 en est un. Cette *Nouvelle division de la terre par les différentes Espèces ou Races d'hommes* apparaît sans nom d'auteur.

L'exposé qui suit est singulier, dans la « première espèce », les Européens voisinent avec des Egyptiens et Indiens, car *quoique noirs ou plutôt bazanez, cette couleur ne leur est pourtant qu'accidentelle, et ne vient qu'à cause qu'ils s'exposent au Soleil, puis que ceux qui se conservent, et qui ne sont point obligés de s'y exposer aussi souvent que le Peuple, ne sont pas plus noirs que beaucoup d'Espagnols*. Les critères, subjectifs, sont « à la tête du client », les Lapons (il en aurait vu deux), constituant une espèce à part ; les Américains *sont à la vérité la plupart olivâtres ; et ont le visage tourné d'une autre manière que nous (?)*. Néanmoins, je ne trouve point une assez grande différence pour en faire une espèce particulière et différente de la nostre.

Notre auteur termine par des remarques sur la beauté des femmes ; le sujet l'inspire plus, souvenons-nous que le texte est en principe une correspondance adressée à un abbé ! Franchement, ces détails peuvent-ils intéresser un digne Ecclésiastique ? Monsieur l'Abbé, ne rêvez pas ! Reprenez la lecture de votre bréviaire !

Ah ! Les belles femmes !

*Ce que j'ai remarqué touchant la beauté des femmes n'est pas moins particulier. Il est certain qu'il s'en trouve de belles et de laides partout. J'en ay veu de très belles en Egypte qui me faisoient souvenir de la belle et fameuse Cléopâtre. J'en ay aussi veü parmi les noires d'Afrique quelques-unes de très belles et qui n'avoient point ces grosses lèvres et ce nez écaché. Sept ou huit entr'autres que j'ay rencontrées en différents endroits, étoient d'une beauté si surprenante, qu'elles effaçoient à mon avis la Venus du Palais Farnèse de Rome. Ce nez aquilin, cette petite bouche, ces lèvres de corail, ces dents d'ivoire, ces yeux grands et vifs, cette douceur de visage, ce sein et le reste s'y trouvoient dans la dernière perfection. J'en ay veü à Moka plusieurs toutes nues qui estoient à vendre, et je puis dire qu'il ne se peut rien au monde de plus beau. (...) J'ay aussi veü de très belles femmes dans les Indes, et l'on peut dire que ce sont de belles Brunnes. Il y a entr'autres d'une certaine couleur qui tient tant soit peu du jaune, qui sont fort estimées et que trouvois aussi à mon gré ; car ce petit jaune est vif et éclatant, et n'a rien de ce vilain et livide pâle de la jaunisse. Imaginez-vous une belle jeune fille de France qui ne feroit que commencer à avoir la jaunisse, et au lieu de ce visage malade, pâle et de ces yeux jaunâtres, abattus et languissans, donnez-luy un visage sain, doux, riant et de beaux yeux brillans et bien amoureux, c'est à peu près l'idée que je puis vous en donner. En Chine, comme en Inde, on voit aussi des belles au visage sain, doux, riant et de beaux yeux brillants et bien amoureux. (...) Je ne vous dirai rien des beautés de l'Europe, vous en savez sans doute autant que moy. Nous souhaitons que le destinataire en sache moins ! (J.d.S. 24 avril 1684).*



Japonaise, in Elisée Reclus  
Tome VII, 1882

### L'auteur ?

On a souvent attribué ce texte à François Bernier. Le *Dictionnaire encyclopédique* de Moreri fournit une clé, malgré une erreur dans l'article, (tome 2, édition de MDCCLIX), il signale la parution de cette fameuse lettre dans le *Mercur de France* en décembre 1722. On voit donc que l'anonymat a pu être levé.

Le destinataire aurait été l'abbé de la Chambre, ce dernier, Pierre Cureau de la Chambre (1640-1693) fils du grand médecin, était curé de Saint Barthélémy à Paris et membre de l'académie française.

Le texte. Quelques phrases sont parfois citées comme exemples de préjugés raciaux. Il faut cependant se méfier des citations, souvenons-nous de cette formule attribuée à Richelieu : « donnez – moi six lignes écrites par le plus honnête des hommes et je vous trouverai dedans de quoi le faire pendre ». Il est bien évident que la classification fournie ne tient pas la route et que quelques qualificatifs sont très désagréables pour les Lapons, les Africains dont les *cheveux sont une espèce de laine qui approche du poil des barbets*. L'époque, il est vrai, ignore le politiquement correct. C'est ainsi que Maupertuis (*La Vénus Physique*, 1745) décrit un petit *negre-blanc, enfant de quatre ou cinq ans qui a tous les traits des Nègres et dont une peau très blanche et blafarde ne fait qu'augmenter la laideur. Sa tête est couverte d'une laine blanche tirant sur le roux*. Maupertuis n'a aucune intention méprisante, seul compte pour lui le problème scientifique, même si on aurait aimé trouver un peu de compréhension pour le désarroi du pauvre petit ainsi exposé.

Il faut sans doute aussi voir dans cette lettre ce qui n'est pas énoncé. Pierre-André Taguieff (*La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Mille et une nuits, 2002) signale qu'« on ne trouve ni l'affirmation de la supériorité absolue des Européens, ni celle de la beauté supérieure de la race blanche ». Le médecin du Grand Moghol, *s'étant rendu dans le Mogol, il demeura douze ans à la cour du prince qui en fit son médecin* (dictionnaire historique de Moreri) ; l'admirateur de Confucius n'était pas foncièrement « raciste », même si l'on considère parfois qu'avec cette lettre il sera « l'un des premiers à s'aventurer dans la voix périlleuse de la théorisation raciste » (Frédéric Tinguely, 2008).

### Un personnage remarquable.

François Bernier (1620-1688), médecin et grand voyageur, a envoyé des lettres érudites sur des sujets divers, des miscellanées comme on disait à l'époque, à Madame de la Sablière (le J.d.S. en rend compte le 7 juin 1688). Bernier a été l'auteur, conjointement avec Boileau, de l'*arrêt burlesque* contre les médecins anti-circulateurs. Il était l'ami des meilleurs auteurs de l'époque. Il serait donc dommage de ne se souvenir de lui qu'à propos d'un texte peu élaboré qui n'était sans doute pas destiné à être publié. Il faut en revanche retenir ses relations de voyages regardées comme un modèle d'exactitude. Le J.d.S. de janvier 1753 commente *le voyage de Bernier, médecin célèbre, philosophe au-dessus du commun, qui voyage dans le dessein de s'instruire et de se rendre utile à l'instruction d'autrui* et ses commentaires sur la pensée de Gassendi dont il épouse les vues. Le 'médecin Bernier, comme Gassendi, s'intéresse à la génération des animaux, il est partisan de la double semence, évoque la possibilité d'expliquer des phénomènes de ressemblance par des mouvements d'atomes, mais *il n'y a point de Philosophe qui puisse dire pourquoi un cheval engendre plustôt un poulain qu'un veau* (1675) (l'épicurisme même renouvelé a ses limites ; pour la notion de programme génétique, il faudra

DV LVNDY 24. AVRIL M. DC. LXXXIV.

NOUVELLE DIVISION DE LA TERRE,  
par les différentes Espèces ou Races d'hommes qui  
l'habitent, envoyée par un fameux Voyageur à  
M. l'Abbé de la \*\*\*\*\* à peu près en ces  
termes.

Les Geographes n'ont divisé jusqu'icy la  
Terre que par les differens Pays ou Regions  
qui s'y trouvent. Ce que j'ay remarqué dans les

attendre longtemps). François Bernier était en fait un homme remarquable dont à la fin de sa vie « l'attitude à la fois empirique et sceptique, la sagesse souriante préludent au XVIII<sup>e</sup> siècle » (*Encyclopaedia universalis*). Cet érudit que Saint-Evremond appelait le « joli philosophe » (*Joli philosophe ne se dit guère, mais sa taille, sa manière, sa conversation l'ont rendu digne de cette épithète*) était unanimement apprécié à l'époque, y compris par Ninon, qui en avait connu d'autres. Christian Delacampagne (*Une histoire du racisme*, Livre de poche, 2000) signale que Bernier « n'est ni un rêveur ni un réactionnaire. C'est un savant éclairé, philosophe à ses heures qui s'inscrit dans la postérité 'matérialiste' de Gassendi, lui-même disciple d'Epicure. Son mémoire n'en propose pas moins un découpage de l'espèce humaine en quatre ou cinq races inégalement 'développées' ».

### Un érudit honnête.

*Les Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux Chapitres de son abrégé de la Philosophie de Gassendi* (in 12 à Paris chez Etienne Michallet, 1682, J.d.S. 2 février 1682). L'auteur, qui travaille à présent à mettre en Latin en faveur des Professeurs et des Etrangers son *Abrégé de Gassendi* fait appel à tous les Sçavans pour avoir leurs sentiments. Bien sûr, il voit cette philosophie comme *la plus raisonnable, la plus simple, et la plus aisée de toutes, mais de laquelle il avoue de bonne foy qu'on peut par-là reconnoître la pauvreté aussi bien que de toutes les autres, puisqu'ayant passé trente ans à l'étudier, il commence aujourd'huy à douter de certaines choses dont il avoit esté très persuadé jusqu'icy*.

NB. On peut consulter *Un libertin dans l'Inde Moghole. Les voyages de François Bernier, 1656-1669*, édition intégrale sous la direction de Frédéric Tinguely, 567p. Chandeigne, 2008.

## La relation de Challe

### **Robert Challe, un témoin lucide de la crise de conscience occidentale, des années 1685-1720**

Ce « passager clandestin de la littérature » n'apparaît pas dans le J.d.S. mais on ne peut en tenir rigueur à la revue. Cet auteur a été « découvert » récemment (éditions en 1978 et 1983). Les renseignements qui suivent sont empruntés à *Robert Challe (Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales, 24 février 1690 au 10 août 1691, texte publié et commenté par Frédéric Deloffre et Jacques Popin, deux tomes, nouvelle édition, Mercure de France, 2002)*.

Le 24 février 1690 six vaisseaux affrétés par la Cie des Indes quittaient L'Orient de Port-Louis ; à bord de « L'Ecueil », Robert Challe est l'« Ecrivain extraordinaire » ; pas seulement, il doit faire des rapports secrets au fils de Colbert, Seignelay (1651-1690), secrétaire d'Etat à la Marine. Sur ces six vaisseaux, des marchands, des commis, des *prêtres de la congrégation des Missions étrangères dont nous avons deux sur notre bord, MM. Charmot et Guisain, ennemis mortels de Confucius et des cérémonies chinoises* et sur trois des navires, des jésuites, dont le P. Tachard. Ajoutons *plusieurs Siamois, mandarins et autres, qui repassent dans leur patrie*. Cette mission politique et religieuse doit aller au Siam, puis en Inde. Challe raconte ce qu'il voit sans préjugés, un culte priapique observé à Pondichéry est bien singulier ; il voit des femmes se frotter contre un linga, pierre dressée symbolisant le membre viril, et il pense à juste titre que *l'original vaut mieux que la copie*, mais il ajoute : *savons-nous que ces peuples, dont nous nous moquons auraient raison de se moquer de nous s'ils savaient ce que cette bizarre superstition fait chez nous ?* Et Challe de citer une pratique connue à Nantes où chez les Cordeliers, un Saint

René de pierre que les femmes allaient réclamer pour devenir grosses avait été bien gratté, le bas du ventre est tout mangé et bien plat, les dévotes avalaient la poudre dans du vin blanc, du muscadet peut-être ? « On voit comment le spectacle des superstitions étrangères développe le sens critique de Challe à l'égard des superstitions de son propre pays » (Frédéric Deloffre et Jacques Popin).

Robert Challe observe bien. Les Jésuites ? Il n'y a pas que de grands esprits, il voit aussi des besogneux, des minables, bien différents de ceux, qui en 1668 impressionnaient l'empereur Kangxi qui les assaillait de questions et qui refusait d'avalier le dogme de la sainte Trinité. Son texte est très fort !

*Il faut vous figurer à vous-même, à vous convaincre que les plus affreuses cruautés n'ont rien d'horrible pour les gens qui se dévouent aux autels de quelque culte que ce soit pourvu qu'ils ne soient pas eux-mêmes victimes de cette cruauté. Ils la condamnent dans les autres lorsqu'ils y sont exposés et qu'ils ne peuvent s'en sauver, mais ils l'exercent eux-mêmes lorsqu'ils ont la force en main.*

*Les Pères de la Compagnie qui passent dans les Indes mènent tous, à ce que disent ces relations une vie angélique, dépouillée de tous les vices et de la faiblesse humaine... En un mot, ces relations en font des saints faits, parfaits et miracles. Cependant, les Européens ne s'aperçoivent point de cette sainteté, et ne voient en eux que des hommes très communs et assez souvent valant moins que le commun des hommes. Est-ce en entrant sur les terres de leurs missions qu'ils prennent cette sainteté, car on ne s'aperçoit pas qu'ils en apportent beaucoup d'Europe et certainement, ils n'en amassent guère sur les vaisseaux, et en sortant des lieux de leurs missions, laissent-ils, dans un petit coin cette même dévotion, jusqu'à ce qu'ils la reprennent et la réveillent au retour ? Car on m'a assuré qu'ils n'en rapportent point en Europe. On est loin des Nouvelles édifiantes.*

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la critique de l'Inquisition est chose courante, mais on n'imprimera pas des charges comme celle de Robert Challe ! Tous ceux comme moi qui ont été en Portugal savent que ce n'est pas la religion de Jésus-Christ qui prime, mais celle des moines qui la font consister en indulgences, en reliques, en images, en confréries, en cordons, en chapelets et autres babioles condamnables par leur excès qui étouffe la parole du Sauveur. C'est l'indigne tribunal de l'Inquisition qui entretient, multiplie et fomente ces abus. Mais sa relation de voyage ne sera pas publiée de son vivant, car la vengeance des gens dont je vais vous parler est implacable, leur colère est terrible et ils ne savent ce que c'est que pardonner ni aux vivants, ni aux morts.

Il y a du Voltaire chez cet homme qui, lui aussi était déiste. Le journal de voyage fut finalement publié en 1721, après sa mort. Il fut arrêté en 1717 pour propos imprudents et détention de chansons satiriques, il passa deux mois au Châtelet, et dut se retirer en Beauce. Robert Challe a donné une suite au don Quichotte, écrit *Difficultés sur la religion proposées au Père Malebranche* (vers 1710-1712) « c'est autant une confession sincère, douloureuse, émouvante parfois, qu'une œuvre violemment polémique » (Frédéric Deloffre et Jacques Poupin).



## Les mésaventures de M. Marion-Dufresne (1771-1772)

*Nouveau Voyage à la mer du Sud, sous la conduite de M. Marion, chevalier de l'ordre Royal et militaire de Saint-Louis, Capitaine de Brûlot ; et achevé après la mort de cet Officier, sous celle de M. le Chevalier Duclesmeur, Garde de marine. Cette Relation a été rédigée d'après les Plans et Journaux de M. Crozet. On a joint à ce Voyage un Extrait de celui de M. de Surville dans les mêmes parages. Ouf ! Voilà un titre bref et accrocheur ! Cet ouvrage (chez Barrois l'aîné) est présenté dans le numéro du J.d.S. d'août 1783.*

Nicolas Marion-Dufresne, corsaire malouin, passé au service de la Compagnie des Indes, est basé à l'Île de France (Maurice).

### Un nouveau voyage vers le Sud

*M. de Bougainville, dans son Voyage autour du Monde en 1768 et 1769, avait amené en France un Indien de l'île de Taïti, située dans la mer du sud. Cet Indien, transplanté à Paris, avait intéressé par sa franchise et ses bonnes qualités. Le Gouvernement l'avait renvoyé à l'Île de France, avec ordre aux administrateurs de lui procurer son retour vers sa patrie.*

*M. Marion du Fresne, Capitaine de brûlot, habile officier de mer, saisit avec ardeur l'occasion de se distinguer par un voyage nouveau et par des découvertes dans des mers très peu connues. Il offrit à l'Administration de la Colonie de transporter à ses frais l'Indien de Taïti dans sa Patrie. Il demanda qu'on joignît une flûte du Roi à un bâtiment particulier qui lui appartenait, s'offrant de supporter seul tous les frais de l'expédition. (...) On partit le 18 octobre 1771, l'Indien étant mort de la petite vérole, on ne songea plus qu'à diriger la route vers le sud. (Pauvre Aoutourou !).*



### Une méconnaissance des règles sociales

*Pour découvrir quelques îles australes, on relâcha dans la terre de Diemen. (...) Les Sauvages présentèrent à M. Marion un brandon de feu pour allumer un petit bûcher. Le Capitaine, s'imaginant que c'était une cérémonie nécessaire, pour prouver qu'il venait avec des intentions pacifiques, n'hésita pas d'allumer le bûcher. Mais il parut bientôt que c'était tout le contraire et que l'acceptation de ce brandon était l'acceptation d'un défi ou une déclaration de guerre. Dès que le bûcher fut allumé, les Sauvages se retirèrent précipitamment sur une élévation, d'où ils lancèrent une grêle de pierres ; M. Marion fut blessé, ainsi que M. du Clesmeur, l'officier qui était avec lui. On tira sur le champ quelques coups de feu, et tout le monde se rembarqua.*

### En Nouvelle-Zélande tout se gâte !

*M. Marion alla ensuite à la Nouvelle-Zélande » (...) après un passage dans les îles de la Sonde pour « piquer » des plants de cannelle, produit dont les Hollandais avaient le monopole.*

Au début tout va pour le mieux, il y a une bonne entente avec les Sauvages. M. Marion faisait son bonheur de vivre avec les Indiens, tous les Officiers avaient parmi eux des amis. Après une attaque des indigènes qui tuèrent quelques marins et officiers, on alla faire une perquisition dans le village ; on trouva une partie des vêtements de M. Marion et de ses

compagnons, et un morceau de cuisse humaine qui tenoit à une broche de bois et qui étoit aux trois-quarts mangée. (Ecrit-on un cuisseau, ou un cuissot de Français ?) M. le Chevalier du Clesmeur (...) parvint à sauver tout le reste des Français, et il a ramené les vaisseaux.

L'attaque des Maoris apparaît surprenante, il y a quelque chose de profondément révoltant dans ce revirement. Passés les premiers temps de cohabitation, de vieux ressentiments sont apparus : L'Editeur a joint à cette relation une note sur les causes de ce massacre. Il avoue que ces peuples avoient à se venger d'un traitement sévère qu'ils avaient éprouvé deux ans auparavant de la part de M. de Surville, qui, pour les punir de l'enlèvement de son canot, mit le feu à leurs cabanes, et après avoir porté ainsi l'effroi et la désolation dans ces villages, quitta cette isle sans prévoir que ce châtimement aurait les suites les plus funestes pour tous les Européens qui auroient le malheur d'y aborder. M. de Surville, par ailleurs fort bon marin, était allé très fort ! Ses agissements seront toujours une tâche pour sa mémoire, aux yeux de tous ceux qui ont quelques sentiments d'humanité et de justice.



Sydney Parkinson

Manière dont les guerriers de Nouvelle-Zélande  
défient leurs ennemis

A Journal of a voyage to the South Seas  
in His Majesty's Ship the Endeavour.

Londres, 1773

### « Miladi est une personne difficile à contenter »

Elisabeth Berkeley, Lady Craven  
(1750-1828)

*Voyage en Crimée et à Constantinople, en 1786, par Miladi Craven* » (J.d.S. août 1789).

Lady Craven, lors des différentes étapes passe par Blois, en visite le château. La construction de cet édifice lui déplaît (...), en Touraine, elle ne voit rien qui puisse justifier le nom de jardin de la France qu'on a donné à cette province, car, pour Miladi, il n'y a de vrais jardins qu'en Angleterre. (...) Lyon n'est pas plus appréciée. A Toulon, on lui refuse l'entrée des chantiers de construction navale, ce refus paroît l'avoir piquée, et c'est sans doute pour se venger qu'elle dit le plus grand mal de la marine française (vous savez ce qu'elle lui dit la Marine Française ?) Continuons le voyage par l'Italie, Miladi, est en général, une personne difficile à contenter. Elle ne comprend pas ce qui a fait répéter à tant d'écrivains que l'Italie est un pays admirable, elle le trouve **vilain**, c'est son expression. Vienne lui plut davantage : la compagnie y est honnête et agréable ; la jeunesse anglaise est forcée de s'y comporter sagement. (...) Tandis que nous voyons chaque jour les sottises dont Paris est le théâtre pour nos jeunes Anglois qui y courent pour se ruiner avec une Duchesse ou des filles d'opéra, et n'avoir pour prix de leurs guinées que des ridicules et des brocards. (Paris, ville de stupre et de débauche !) On se demande si Lady Craven fustige la débauche, ou si elle regrette un mauvais rapport qualité/prix, et dans ce cas, le Brésilien de la Vie Parisienne d'Offenbach serait dans le vrai, oui, il va se ruiner, mais annonce : « J'en aurai pour mon argent, je vous le jure ! ». Les femmes de Vienne lui ont paru fort aimables, elles n'ont pas la roideur froide et dédaigneuse des femmes Angloises, et sont également éloignées de l'air avantageux des femmes Françaises. C'est plus fort qu'elle ! Lady Craven ne peut s'empêcher de dire du mal d'autrui, du reste ce n'est pas le seul endroit où nos Dames sont en butte à la critique de Miladi.

Tout le monde en prend pour son grade, à Petersbourg, la mode régnante est la plus ridicule et la moins appropriée à ce climat ! Les gazes et les fleurs artificielles de France, n'ont pas été dessinées pour les beautés russes... Milady parle des mœurs et de la condition du paysan en Russie (...), qui n'est pas aussi malheureux qu'on se l'imagine, au contraire il a, dit-elle, dans son état des avantages dont il ne jouirait pas s'il étoit libre ! Et Milady de détailler tous ces avantages ! Aussi termine-t-elle ses réflexions sur le sort et la condition des paysans en Russie par cet aveu : 'Détachée des préjugés de toute espèce, je trouve amusant de songer aux idées fausses de liberté et de propriété qui circulent dans la Nation Angloise'.

Enfin la Turquie ! Lady Craven a quand même trouvé un Français de qualité en la personne de M. le comte de Choiseul, notre ambassadeur auprès de la Sublime Porte. N'empêche que les femmes Turques font un usage immodéré du bain chaud ; ce qui flétrit de bonne heure leurs charmes, et leur donne, dans leur jeunesse même, les rides de la vieillesse. Et au hammam, on en voit de bien grasses ! Quittons le J.d.S. pour un coup d'œil à l'original (*A Journey though the Crimea to Constantinople*, 1789) : *I think I never saw so many fat women at once together, nor fat ones so fat as these*. Et elle trouve les Turcs stupides, elle les compare... aux Irlandais ! Rien ne trouve grâce à ses yeux et surtout pas le café ! Even Turkish coffee is bad: *With respect to coffee, which you may imagine is good in Turkey, I assume you, prepared by Turks, it is the nastiest potion ever invented. They make it weak and muddy, and drink it without sugar*.



Paysan russe (*Elisée Reclus*, tome V, 1891)  
 Milady ne va pas jusqu'à en faire un nanti.  
 Mais quand même :

Est-il raisonnable de conserver tous ces avantages acquis ?

Elisabeth Berkeley, veuve de lord Craven, épousa en secondes noces le margrave d'Anspach, un neveu de Frédéric de Prusse. La *charmante lady Craven* devenue margravine, tomba follement amoureuse du comte Alexandre de Tilly, réfugié à Londres (1792-1797). Cet homme spirituel, de moralité fort douteuse, plus jeune qu'elle de douze ans, la traitait durement, allant jusqu'à porter la main sur elle. L'amant semblait être jaloux du mari.

Nous sommes en 1786, cela annonce les nombreux voyageurs qui vont à l'étranger parce que cela se fait dans la bonne société ; ces oisifs, pas forcément très cultivés, sont souvent des gens peu portés à l'enthousiasme. (Le fameux *Nil admirari* d'Horace.)

## 1791, 1792 : une renaissance ?

**1791. Reparution :** *Le J.d.S.*, le journal le plus ancien de l'Europe, le prototype de tous les journaux paraît pour la première fois en 1665 (...). Des causes involontaires, faciles à justifier, (...) n'ont pas permis depuis deux ans de s'acquitter vis-à-vis des souscripteurs avec la même exactitude que dans les années précédentes (...), il sera imprimé dans l'imprimerie des Sourds et Muets, respectable établissement, (...) favorisé par tous les amis de l'humanité, et qui inspire un intérêt si touchant aux âmes vertueuses et bienfaisantes.

La liste des rédacteurs est impressionnante, un nom se détache particulièrement, celui de l'astronome Lalande (1732-1805) qui commente de nombreuses parutions et fournit des articles, sur sa discipline, sur des sujets scientifiques, sur des relations d'explorateurs.

Parmi les nombreux comptes rendus de Lalande, des *considérations sur l'intérieur de l'Afrique* (mars et mai). Il déplore le manque d'informations disponibles, et entreprend un véritable collationnement de données, on y trouve Léon l'Africain, mais aussi des écrits récents comme ceux du botaniste Adanson ou de Bruce ou encore René Louiche Desfontaines *qui a fait en Afrique un voyage si utile à l'Histoire naturelle*. On y trouve une description de Tombouctou, avant René Caillié (1830).

Dans les relations de James Bruce (1730-1794), écossais surnommé « the Abyssinian », qui veut découvrir les sources du Nil, il décrit les mœurs des Abyssins et les trouve peu raffinées : *on ne peut rien voir d'aussi cruel et d'aussi indécent que ces repas de chair crue*.

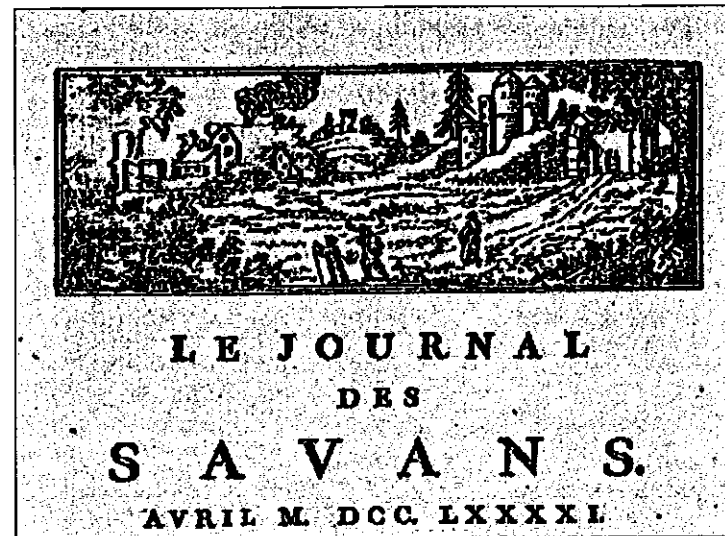
En Août 1791, il est fait mention d'un ouvrage de l'abbé Rochon (1741-1817) voyage aux Indes orientales ne peut qu'être apprécié car *le voyage d'un habile académicien procure toujours des observations nouvelles qui méritent d'être publiées (...)* on y trouve avec plaisir *l'éloge de M. Poivre, (...)* dans une de ces îles que l'on a nommé *isle de Palme*, on trouve l'arbre qui porte le célèbre fruit, connu sous le nom de *cocotier des Maldives* ou *cocotier de mer*. Les Malgaches bénéficient d'une appréciation flatteuse car ils possèdent *une sage retenue qui les garantit de ces excès funestes, de ces vices si communs parmi les nations policées*.

**1792 :** Il est fait mention à plusieurs reprises de *l'Histoire abrégée de la mer du Sud* de M. de la Borde. Lalande est l'auteur de ces notes ; quand il relate le dernier voyage de Cook (1777) il semble adhérer à quelques remarques du navigateur. (*Il serait très facile sans doute de former un établissement à Tahiti, mais sensible à tous les services que j'ai reçus de ceux qui peuplent cette terre, j'espère qu'on n'en formera point.*)

### Et encore : 1797

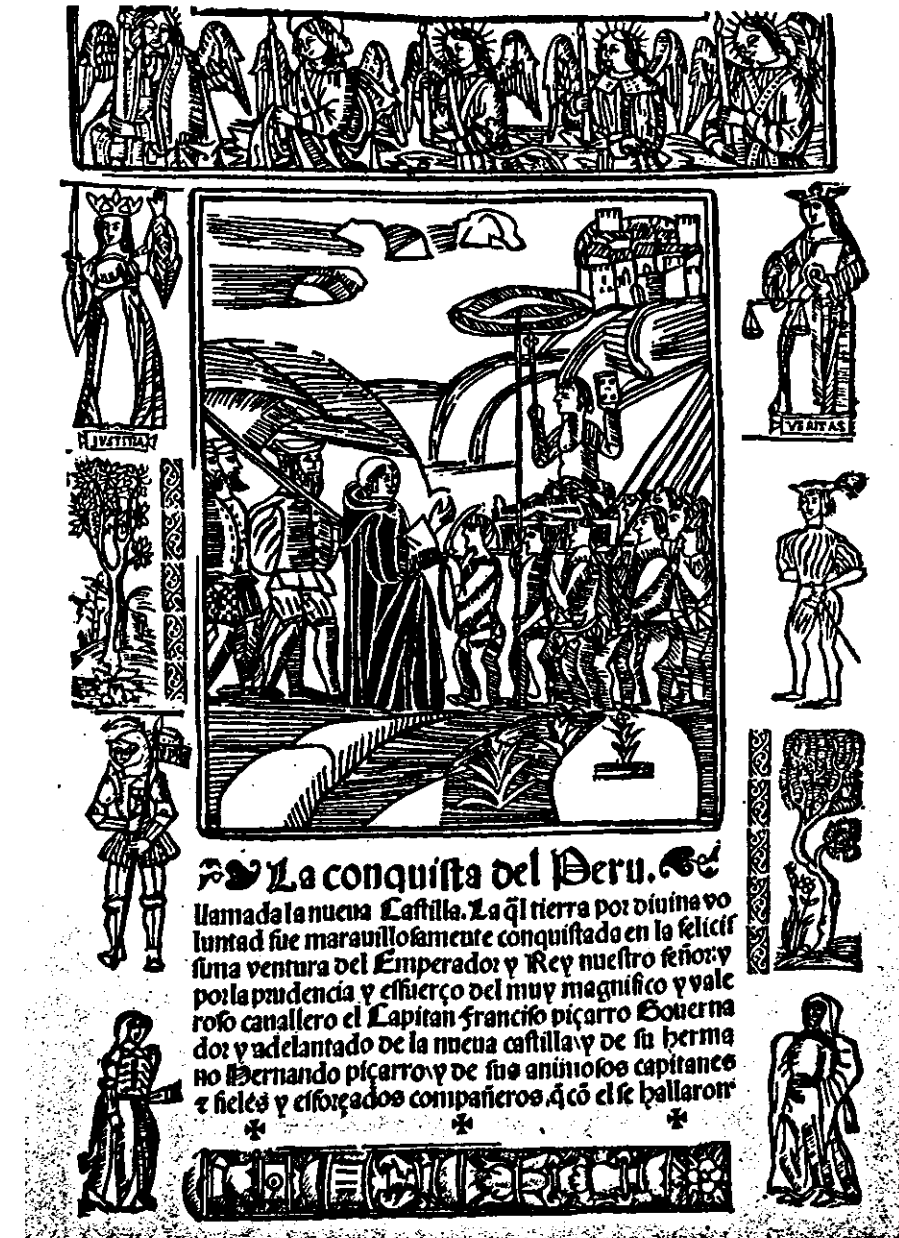
Le *J.d.S.* reparaît : on peut lire ceci le 16 nivôse, an VI *Ce n'est pas un nouveau journal que nous offrons au public, mais la continuation de celui qu'il avait accueilli sous ce nom depuis plus d'un siècle (...)*, il est assez curieux d'observer que cette fois ce fut l'autorité qui conçut le noble dessein d'éclairer le public. Les rédacteurs, appelés coopérateurs retiennent peu de relations de voyage. En ventôse an V, le voyage de Capper est mentionné : *le gouvernement de l'Égypte a fixé l'attention de notre voyageur, (...)* c'est tout simplement une anarchie organisée. Le voyage de Thunberg au Japon par le cap de Bonne Espérance (Floréal, an VI) se révèle intéressant, le rédacteur se conformant aux idées dominantes à ce moment. On passe des Hottentots, *aussi stupides et plus malheureux que les bêtes sauvages dont ils se nourrissent*, aux brillantes civilisations de l'Orient, et en dépit des sophismes du fameux citoyen de Genève, on voit bien toute la supériorité de la société civilisée sur ce prétendu état de nature embelli ou plutôt créé par l'imagination romanesque de certains philosophes et qui n'est réellement que le dernier état d'abrutissement de l'espèce humaine. Dans cette optique, le Japon, bien administré est encensé ! *Des lois rigoureuses rarement violées ou éludées par les protections ou l'autorité, le plus grand ordre dans les villes ou les villages (...), un zèle infatigable pour l'agriculture, un*

amour passionné pour leur pays (...), une abondance régulière qui les dédommage bien amplement de tous les jouets pompeux des Européens, point de dette nationale ; point de banque... Un peu idéalisé, peut-être et le rédacteur du J.d.S. fait des réserves sur cet ouvrage si vaste, qu'il n'a pu soigner également toutes les parties.



L'impression n'est pas de bonne qualité ; le bandeau d'en-tête de chaque livraison mensuelle est totalement nouveau ! Les variations usuelles représentant des vases et diverses arabesques ont disparu, à la place, un paysage de campagne, avec des usines et au premier plan des citoyens !

Le J.d.S. reparaitra en 1820, mais c'est une autre époque.



Francisco de Xerez

Verdadera relacion de la conquista del Peru y provincia del Cuzco llamada la nueva Castilla

Séville, 1534

« La terre qui par la volonté divine fut merveilleusement conquise »

# L'Etranger

*Vu dans le Journal des Savants*

1665-1797

Enfants chinois  
in Elisée Reclus, tome VII, 1880



L'Etranger - Vu dans le Journal des Savants



*Jean Noël Cloarec*